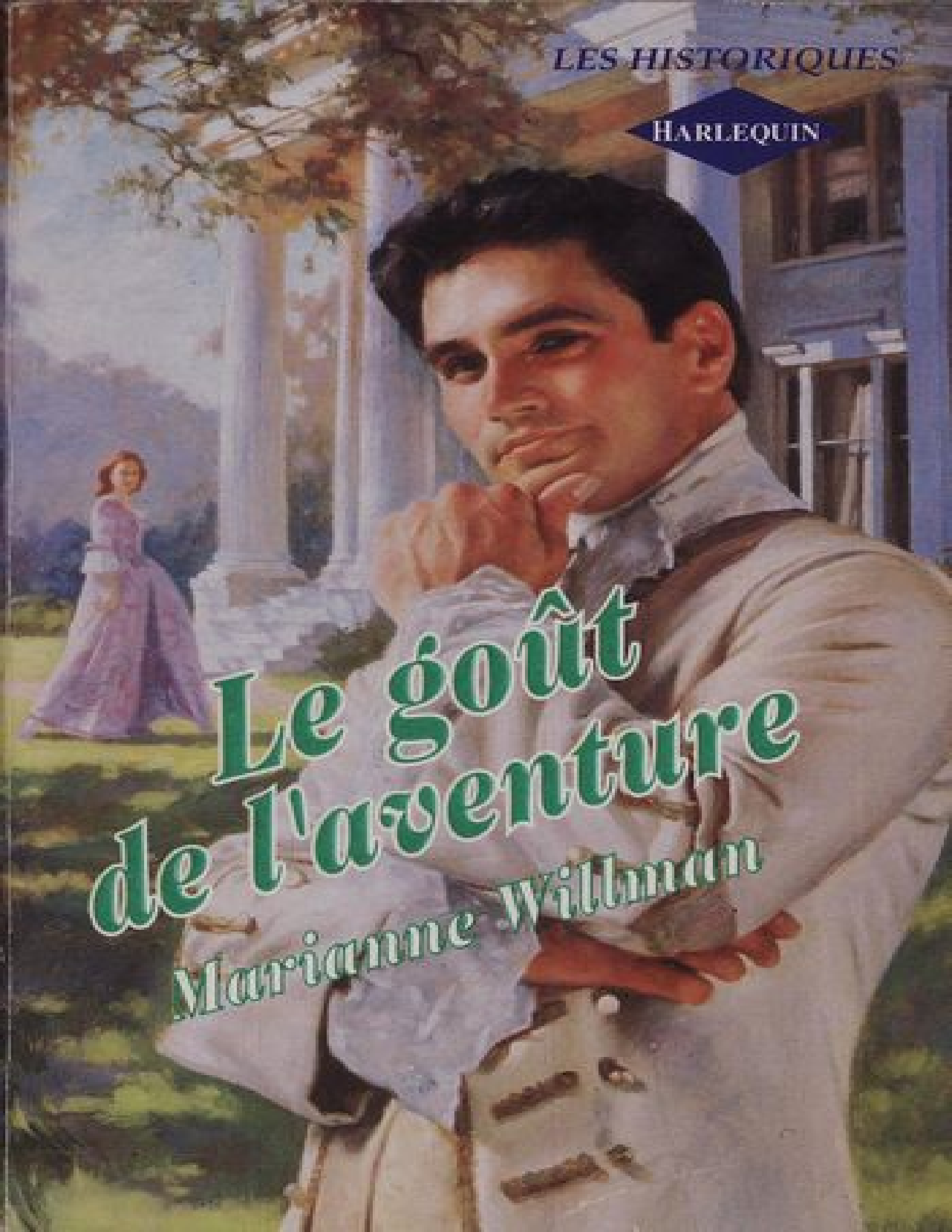


LES HISTORIQUES

HARLEQUIN



Le goût de l'aventure

Marianne Willman

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

RESUME :

Entre La Nouvelle-Orléans et l'Oregon, la folle équipée d'une jeune fille en quête de ses racines

Vivienne secoua ses boucles rousses avec impatience. Ce M. Deveril était peut-être l'homme le plus séduisant qu'elle ait jamais rencontré, mais il était aussi le plus entêté! Pourquoi refusait-il de l'emmener avec lui dans l'Oregon? La prenait-il pour une gamine incapable de mener la rude vie des pionniers? Pourtant, à seize ans, elle avait déjà eu plus que sa part d'aventures — et de mésaventures; l'écolière naïve qu'elle était en quittant le couvent des Sœurs de Sainte-Ursule appartenait désormais au passé. Depuis, il lui avait fallu assommer un homme, se cacher avec des esclaves fugitifs dans le bayou, et même travailler comme femme de chambre dans une maison dont les jeunes filles comme il faut ne sont pas censées connaître l'existence...

Dire que, quelques semaines plus tôt, elle croyait avoir devant elle une voie toute tracée! Et voilà que du jour au lendemain, elle se retrouvait orpheline, dépouillée de son héritage, et même de son identité! À présent, sa seule chance de retrouver ses droits, sa plantation et son rang était de partir à la recherche de son oncle, disparu depuis dix ans en Oregon.

Et qu'il le veuille ou non, M. Josh Deveril serait bien forcé de l'y aider car, s'il était obstiné, elle l'était aussi...

Marianne Willman

Le goût de l'aventure

LES HISTORIQUES

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous le titre : **VIXEN**

Traduction française de BARBARA NASAROFF



1

La Nouvelle-Orléans, 1833

Malgré la brise légère et l'ombre rafraîchissante du vieux chêne, Vivienne avait les joues en feu. Au fond du jardin du couvent, elle venait

d'apercevoir M. LaFarge, le professeur de dessin. Comme il était beau et distingué ! Et c'était cet être merveilleux qui l'avait remarquée entre toutes et lui avait demandé un rendez-vous... Peut-être avait-elle eu tort d'accéder si vite à sa requête; mais c'était la première fois qu'un homme lui manifestait de l'intérêt, et l'admiration du professeur à son égard était une expérience bien trop agréable pour qu'elle se prive de ce plaisir. C'était au moins aussi grisant que le punch que son père l'autorisait à boire à Noël !

Vivienne sentit son pouls s'accélérer et un radieux sourire s'épanouit sur son visage juvénile. A seize ans, en dépit de ses efforts et des remontrances des religieuses, elle n'avait pas encore appris à dissimuler ses émotions sous la réserve qui sied à une jeune fille de bonne famille. Mais, à cet instant, elle n'en avait cure, trop heureuse pour se soucier de bienséance !

A présent, M. LaFarge avançait dans sa direction, contournant à grandes enjambées le petit bassin ornemental. Vivienne s'assit sur un banc de pierre et arrangea gracieusement sa robe de batiste blanche. Ses cheveux roux aux reflets incandescents se détachaient sur le fond vert foncé de la haie bordant l'enceinte en briques et fer forgé du couvent. Un couvent qu'elle allait du reste bientôt laisser derrière elle. Plus que trois mois, et Vivienne quitterait la pension. Elle retrouverait Juniper Hill, la plantation familiale, et prendrait enfin sa place dans le tourbillon de la vie mondaine. Dieu, qu'elle attendait ce moment avec impatience! Pourquoi les choses que l'on désirait le plus mettaient-elles toujours autant de temps à arriver? Comme les gens d'ailleurs !

Coulant un regard en coin en direction de M. LaFarge, elle constata avec une pointe d'irritation qu'il s'était arrêté sous une charmille et jetait un coup d'œil furtif alentour. Qu'avait-il à se cacher ainsi dans l'ombre? Craignait-il par hasard de se faire attraper par les bonnes sœurs de Sainte-Ursule? Au diable, la prudence! C'était une vertu de vieillard quand le héros de son cœur se devait d'être brave, intrépide, hardi !

D'un geste qui lui était familier, la jeune fille leva la main et caressa rêveusement le médaillon qui pendait à son cou au bout d'une belle chaîne en or, un bijou ancien offert par son parrain, oncle Philippe, quand elle était petite. A ce mouvement, un papier dissimulé dans son corsage craqua légèrement. Le désappointement de Vivienne s'évanouit aussitôt, remplacé par un sourire.

Le professeur de dessin lui avait glissé ce billet d'un geste si adroit, si discret, que sœur Albina, qui surveillait d'un œil d'aigle toutes les leçons

particulières, n'y avait vu que du feu. De même que cette fouineuse de Charlotte Thibideau, la cousine de Vivienne, toujours à l'affût de ce qui ne la regardait pas. Pauvres innocentes ! Comment auraient-elles pu se douter que l'amour était en train de naître sous leurs yeux ? Dans les familles aristocratiques d'origine française, les jeunes filles n'étaient pas censées accepter de billet doux, et encore moins de se rendre à un rendez-vous sans la présence d'un chaperon. Vivienne ressentit une fugitive pointe de remords à l'idée d'avoir trompé la vigilance de la gentille sœur Albina; quant à Charlotte, c'était bien fait pour elle ! Cette peste passait son temps à l'espionner; mais cette fois, elle en serait pour ses frais !

Vivienne soupira. M. LaFarge était depuis quelque temps le héros de ses rêveries d'adolescente. Il faut dire qu'en dehors du vénérable père Etienne, l'aumônier de la chapelle, le professeur de dessin était le seul homme autorisé à pénétrer dans le couvent; et parmi les jeunes pensionnaires de Sainte-Ursule, plus d'un cœur battait la chamade le jeudi, jour où il venait enseigner l'art du croquis. M. LaFarge était si séduisant ! Il avait des cheveux châtons agréablement ondulés, un sourire éblouissant et des manières exquises. Lorsqu'il fixait sur elle le chaud regard de ses yeux sombres, teintés de mélancolie, Vivienne était parcourue d'étranges et délicieux picotements.

Une piqûre sur son bras nu la fit soudain tressaillir. D'un geste vif, elle chassa le coupable, priant le Ciel pour que la morsure ne laissât pas de marque. Les moustiques étaient particulièrement voraces cette année. La semaine dernière, un de ces répugnants insectes s'était même attaqué à son nez !

Faisant mine d'admirer une fleur de laurier-rose, elle observa M. LaFarge à travers l'écran de ses longs cils. Il avait traversé la roseraie et pressait l'allure sur le sentier bordé de lavande et d'herbes aromatiques. Vivienne retint son souffle en le voyant bifurquer vers le banc où elle était assise.

Pourquoi lui avait-il donné rendez-vous ? Allait-il lui faire une déclaration ? Essayerait-il de l'embrasser ? Une sensation indéfinissable naquit au creux de sa poitrine, descendant vers son ventre puis plus bas encore, dans une région qu'aucune jeune fille comme il faut ne devait évoquer, même en pensée. Vivienne tressaillit, intriguée. Était-ce cela, l'amour ?

— Tsss !

Un chuchotement la tira tout à coup de sa rêverie. Elle se tourna vivement vers la haie, et un petit visage apparut entre les volutes en fer forgé. C'était

un visage peu attrayant : parsemé de taches de rousseur et encadré d'une tignasse poil de carotte, il était affligé d'un nez rouge et morveux. Vivienne fronça légèrement les sourcils. Encore un de ces gamins qui passaient leur temps à traîner dans la rue ! Ils n'avaient donc pas de mère pour leur apprendre à se débarbouiller la figure ?

— Va-t'en ! chuchota-t-elle avec véhémence, tout en s'évertuant à garder le sourire.

— Tss ! Donnez-moi juste une orange, miss... je veux dire mademoiselle...

Les yeux bleus de l'enfant la fixaient intensément. Vivienne jeta un coup d'œil sur le côté. M. LaFarge s'était arrêté dans l'ombre d'un saint de marbre, comme s'il avait senti qu'il se passait quelque chose d'anormal. La panique saisit la jeune fille. Ce petit mendiant allait lui gâcher son romantique rendez-vous !

— File, je te dis ! File ou j'appelle les bonnes sœurs.

Le visage du gamin blêmit. Avec leurs robes noires et leurs grandes guimpes blanches, les religieuses étaient des créatures terrifiantes appartenant au monde mystérieux du couvent de Sainte-Ursule. Les petites mains aux ongles noirs s'agrippèrent pourtant aux barreaux en fer forgé.

— Donnez-moi une orange ! C'est pour ma mère. Elle a attrapé la fièvre et elle se meurt de soif.

Vivienne considéra l'enfant d'un œil scrutateur.

Il mentait sans doute, mais comment résister à ce regard implorant ? Elle se leva, franchit rapidement la distance qui la séparait de l'oranger le plus proche, cueillit quatre fruits mûrs à point puis se glissa derrière la haie.

— Tiens. Et maintenant, file !

L'enfant fit disparaître les oranges dans les poches cousues à l'intérieur de son ample chemise à la propreté douteuse.

— Merci, mademoiselle. Je ne l'oublierai pas. Si jamais vous avez besoin d'un coup de main, allez chez la Belle Polly. Tout le monde vous indiquera le chemin. Vous n'aurez qu'à demander Tom. C'est mon nom.

Une petite patte crasseuse surgit à travers les barreaux. Vivienne eut un mouvement de recul, mais le gamin lui saisit la main et y déposa un baiser mouillé avant de disparaître.

Avec une petite grimace de dégoût, la jeune fille se frotta vigoureusement le dos de la main avec son mouchoir de dentelle. Elle était si concentrée sur sa tâche qu'elle n'entendit pas le professeur approcher sur l'allée de

briques. Soudain, Vivienne perçut un souffle précipité, et un vague relent de soupe de poisson flotta jusqu'à elle.

— Mademoiselle Rocque... Vivienne ! Un instant, j'ai cru que vous étiez partie!

Elle pivota sur ses talons. Le professeur de dessin se dressait devant elle, le visage enflammé.

— Oh ! Monsieur LaFarge, s'exclama jeune fille, confuse. J'avais oublié...

— Oublié? Ah! Beauté cruelle! Et moi qui ne vis que dans l'attente de ce moment.

Sans crier gare, M. LaFarge empoigna la jeune fille à pleins bras et l'éteignit étroitement. Vivienne fut ravie de cette démonstration d'ardeur masculine. Un frisson délicieux courut le long de son épine dorsale et elle ressentit soudain de curieux picotements dans les seins. Autant de sensations terriblement intéressantes qu'elle ne demandait qu'à approfondir...

Seulement M. LaFarge lui serrait les côtes un peu fort tout de même, et elle avait du mal à respirer. Les lèvres du professeur s'approchèrent des siennes mais, dans leur précipitation, manquèrent leur but, lui effleurant le coin de la bouche; les relents de bouillabaisse et de vin s'accrochèrent. Comme Vivienne se détournait instinctivement, M. LaFarge revint à la charge, et cette fois, sa bouche humide s'écrasa sur la sienne. Sa moustache lui grattait le nez et l'odeur de poisson devint insoutenable. Vivienne sentit le désappointement l'envahir. Ce n'était pas du tout ce qu'elle avait imaginé lorsqu'elle rêvait de son premier baiser ! A la réflexion, ce contact mouillé et malodorant ne lui plaisait pas du tout. Et quand M. LaFarge entreprit d'introduire sa langue dans sa bouche, la gêne de la jeune fille se mua instantanément en franche répugnance.

— Arrêtez ! Lâchez-moi immédiatement !

Tandis qu'elle se débattait pour se dégager, elle sentit la main de M. LaFarge glisser sur son corsage, enserrant son sein droit. Indignée, la jeune fille donna un coup de pied dans les bottes de cuir du professeur, d'un élan si vigoureux qu'elle se fit mal aux orteils.

— Aïe ! Oh ! Espèce de brute...

Soudain, une silhouette surgit de l'ombre. M. LaFarge relâcha son étreinte, et Vivienne s'écarta précipitamment en poussant un cri étouffé. Charlotte

Thibideau se tenait devant eux, un vilain sourire plaqué sur son museau de fouine.

— Eh bien, ma cousine, c'est du joli! s'exclama-t-elle. C'est ainsi que tu médites seule dans ta chambre?

Vivienne réagit en un éclair. « La meilleure défense, c'est l'attaque! » lui avait enseigné son grand-père, le général Rocque.

— J'en ai assez que tu m'espionnes, Charlotte! Tu n'as rien de mieux à faire que de me suivre en catimini pour aller rapporter à la mère supérieure?

— Je ne t'espionnais pas ! répliqua la cousine avec une moue dédaigneuse. Si tu avais été moins absorbée, tu m'aurais entendue arriver!

M. LaFarge regardait tour à tour les deux jeunes filles, saisi de panique. Malgré son affolement, l'œil exercé du professeur de dessin nota une fois de plus les similitudes physiques entre les deux cousines germaines. Filles de deux sœurs, leur ressemblance était frappante, mais les traits de Charlotte n'étaient que le pâle reflet, le brouillon, de ceux de Vivienne. Celle-ci avait un ravissant nez aquilin, alors que sa cousine était affligée d'un organe nasal démesurément long. Vert émeraude chez Vivienne, les yeux devenaient glauques et ternes chez Charlotte. L'une avait un maintien plein d'élégance et de noblesse, l'autre redressait le menton avec mépris et arrogance.

Cependant, sa contemplation ne l'empêcha pas de prendre conscience d'un fait qui lui donna froid dans le dos : son avenir à Sainte-Ursule ne tenait qu'à un fil. Réagissant enfin, il s'exclama :

— Ce n'est pas du tout ce que vous croyez, mademoiselle Thibideau. Mlle Rocque a fait un faux pas et je l'ai rattrapée...

— Oh ! j'ai bien vu comment vous l'avez rattrapée, persifla Charlotte. Je suis sûre que sœur Clothilde sera très intéressée d'apprendre vos exploits ! Avec un peu de chance, Vivienne s'en tirera avec un blâme. Quant à vous, monsieur LaFarge, vous serez renvoyé sur-le-champ !

A ces mots, le professeur de dessin blêmit.

— Ah ! mademoiselle, s'écria-t-il en mettant un genou à terre, je vous en supplie, ne faites pas ça ! Ma pauvre femme et mes sept enfants...

Une femme? Sept enfants? L'espace d'un instant, Vivienne crut que son cœur se brisait. Mais aussitôt, un voile se déchira devant ses yeux et une colère salvatrice l'envahit : ainsi, le héros de ses rêves n'était qu'un vil coureur de jupons, un être abject et lâche. Que n'était-elle un homme pour infliger une volée de coups de bâton à cet hypocrite mielleux !

— Oh! vous... vous êtes un goujat! s'écria-t-elle avec véhémence. Tromper votre pauvre épouse en essayant de séduire une jeune fille innocente... Pouah !

— Innocente? répliqua-t-il avec aigreur. Aucune jeune fille innocente n'aurait accepté de rendez-vous avec un homme. C'est vous qui m'avez provoqué!

Vivienne suffoqua d'indignation. Voilà que c'était sa faute à présent!

— Comment osez-vous ! s'écria-t-elle en levant la main.

M. LaFarge ne s'écarta pas assez vite, et la main de Vivienne s'abattit sur sa joue en une gifle retentissante. Le professeur partit à la renverse dans la haie. Sans s'émouvoir, la jeune fille se tourna vers Charlotte.

— Pour une fois, je te suis reconnaissante de t'être mêlée de ce qui ne te regardait pas. Tu m'as épargné les assiduités de ce vilain personnage. Ce lâche ! Ce ver de terre !

Toute fierté ravalée, M. LaFarge s'était redressé et fixait nerveusement Charlotte en se balançant d'un pied sur l'autre. Son salut ou sa perte dépendaient à présent de Mlle Thibideau. La sueur inondait son front et sa joue gauche portait encore l'empreinte rouge des doigts de Vivienne.

— Mademoiselle, je vous en supplie... Ne dites rien à sœur Clothilde. Si l'on me renvoie, comment ferai-je pour nourrir ma pauvre femme et mes enfants ?

Vivienne lui jeta un regard méprisant.

— Que n'avez-vous pensé à eux au lieu de me glisser des billets doux !

Quant à Charlotte, elle savourait visiblement son triomphe. Un instant tentée de courir rapporter toute l'histoire à la mère supérieure, elle s'était ravisée. Quel bénéfice tangible en aurait-elle tiré? Tandis que si elle gardait le silence, c'était donnant donnant et Charlotte était très attachée aux biens de ce monde... Elle croisa les bras sur sa poitrine, toisant sa cousine et le malheureux LaFarge d'un air condescendant.

— Très bien. Si Vivienne consent à me donner son nouveau bonnet vert à rubans, je ne révélerai pas votre vilain petit secret.

Vivienne se mordit la lèvre. Le bonnet en question lui allait à ravir et elle l'avait à peine étrenné. Bah ! quelle importance, conclut-elle au terme d'une brève lutte intérieure. Que pesait un banal colifichet en regard de la pauvre Mme LaFarge et de ses sept enfants ?

Elle regarda froidement sa cousine.

— Tu peux prendre mon bonnet. Grand bien te fasse ! Les rubans verts te feront le teint jaune comme un citron. Quant à vous, ajouta Vivienne en se tournant vers son ex-soupirant, si vous me jurez de ne souffler mot à quiconque de cet incident, de ne plus jamais m’adresser la parole et ne plus me poursuivre de vos assiduités, je consentirai à oublier votre inconduite.

— Mais bien sûr. Merci ! Merci infiniment, mesdemoiselles, s’écria en français le professeur de dessin.

Il saisit la main de Charlotte et la baisa dévotement, puis il voulut prendre celle de Vivienne, mais la jeune fille recula promptement.

— J’ai eu mon compte de vos répugnants baisers ! jeta-t-elle.

Comme M. LaFarge essuyait la sueur qui perlait à son front avec un mouchoir brodé, Vivienne eut soudain la vision de la fidèle épouse usant ses yeux à ourler le fin carré de batiste à la lueur d’une chandelle. Pendant que son mari volage faisait le joli cœur avec ses élèves ! Pauvre femme... Sœur Albina avait bien raison : tous les hommes étaient des débauchés !

Le professeur de dessin s’inclina avec servilité et fila sans demander son reste. Vivienne le regarda s’éloigner en esquissant une grimace de dégoût. Ce don Juan raté, couard et mesquin, n’avait rien de commun avec le héros sans peur et sans reproche que son imagination avait créé de toutes pièces. Comment avait-elle pu tomber sous le charme d’un être aussi méprisable ? À l’avenir, elle y réfléchirait à deux fois avant de donner son cœur à un homme !

En attendant, il lui fallait affronter Charlotte et ses airs supérieurs. Elle se préparait déjà à essayer une assommante leçon sur « ce que l’on fait ou ne fait pas lorsqu’on est une jeune fille comme il faut... » quand, à sa grande surprise, sa cousine tourna vers elle un visage soudain pétri de curiosité et l’assaillit de questions pressantes.

— Alors, comment était-ce ? Raconte-moi !

Cela t’a plu ? J’ai si souvent rêvé que M. LaFarge m’embrassait !

— Pouah ! J’aurais préféré embrasser un cochon !

Rétrospectivement, Vivienne s’essuya les lèvres d’un revers de main et poursuivit :

— Si c’est ça un baiser, j’espère bien ne jamais renouveler l’expérience !

— Ça dépend avec qui, dit Charlotte rêveusement. Moi j’en garde un souvenir plutôt agréable...

La colère de Vivienne à l’égard de sa cousine disparut comme par enchantement.

— Non? s'écria-t-elle, les yeux écarquillés. Tu veux dire que quelqu'un t'a embrassée? Pour de vrai?

— Mais oui ! se rengorgea Charlotte.

— Dis-moi qui !

— Bertrand St. Germaine, ma chère. Ce fut une expérience très plaisante, je dois avouer...

Une vive rougeur envahit le cou et les joues de Charlotte, conférant subitement à son visage ingrat l'aspect d'une tomate bien mûre.

— Bertrand?

Vivienne était sidérée.

— Cet hypocrite qui se donne des airs vertueux tout en guettant les filles de cuisine dans l'escalier de service ! jeta-t-elle avec mépris. Eh bien, tu n'es pas difficile ! Jamais je ne lui permettrais de m'embrasser !

— Petite idiote, répliqua Charlotte, tu ne sais pas de quoi tu parles. D'ailleurs, il faudra bien que tu en passes par là. Figure-toi que ton père a promis ta main à Bertrand.

— Bah ! Encore une de tes inventions.

— Pas du tout ! Lors de notre dernier séjour à Juniper Hill, je les ai entendus discuter du contrat de mariage.

Vivienne se figea. Subitement les paroles de sa cousine ne lui apparaissaient plus du tout comme une mauvaise plaisanterie. Elle saisit Charlotte par le bras.

— Qu'est-ce que tu as entendu d'autre? Dis-le-moi !

— Le mariage sera célébré lorsque nous reviendrons à la fin du semestre. Le jour de tes dix-sept ans.

Vivienne pâlit. Comme toutes les jeunes filles de son âge et de sa condition, elle avait grandi en sachant qu'un jour, son père lui imposerait le parti de son choix. Mais cela appartenait à un avenir si lointain qu'elle n'avait jamais envisagé sérieusement le moment où il lui faudrait s'incliner devant la volonté paternelle. Et voilà que ce jour était arrivé...

Atterrée, elle ne songeait même pas à se demander pourquoi sa cousine, toujours pressée de rapporter les derniers cancans, avait attendu si longtemps pour lui révéler les projets de son père.

— Epouser Bertrand, moi ? Plutôt mourir !

Charlotte eut un sourire venimeux.

— Rassure-toi, ton souhait sera peut-être exaucé, dit-elle.

« Ton souhait sera peut-être exaucé... »

En entendant une nouvelle fois le son lugubre du glas, Vivienne se mit à arpenter nerveusement sa chambre, tandis que les paroles de sa cousine revenaient la hanter comme un sinistre écho prémonitoire. La jeune fille écarta légèrement les rideaux et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Le jardin du couvent respirait le calme, mais, par-delà le mur d'enceinte, c'était le drame et le chaos. Une terrible épidémie de choléra s'était abattue sur la ville avec la soudaineté d'un ouragan.

Les premiers cas s'étaient déclarés près des docks deux jours plus tôt, juste après le malheureux épisode avec M. LaFarge dans le jardin. Le mal s'était rapidement propagé dans les quartiers commerçants de la ville. Sept cents victimes avaient déjà succombé, et le nombre des morts augmentait d'heure en heure.

Un roulement sinistre se fit entendre au loin, et Vivienne recula précipitamment, relâchant le rideau. Encore une charrette chargée de cadavres que l'on conduisait vers une fosse commune... Beaucoup d'autres étaient passées durant la nuit, qui l'avaient empêchée de trouver le sommeil.

Malgré les protestations de Charlotte, elle avait fait les cent pas dans l'étroite petite chambre jusqu'au matin, s'arrêtant de temps à autre pour s'agenouiller devant l'effigie de la Vierge et prier pour le salut des morts. L'épidémie avait ravivé ses anciens cauchemars : sa mère était morte du typhus lorsque Vivienne avait quatre ans, lui laissant à jamais le souvenir d'un parfum de lavande et l'horreur de la maladie.

Soudain la porte s'ouvrit à la volée et Charlotte fit irruption, un sourire triomphant aux lèvres. Les sombres pensées de Vivienne s'évanouirent instantanément, remplacées par la curiosité.

— Qu'y a-t-il? interrogea-t-elle.

— Sœur Clothilde nous appelle. Dépêche-toi !

Pas question de lambiner! Les convocations de la mère supérieure ne souffraient aucun délai. Vivienne lissa hâtivement ses cheveux et suivit sa cousine dans le couloir. Les jeunes filles descendirent l'escalier sombre aux marches polies par les ans et longèrent l'interminable corridor qui menait au parloir. Un ange gardien de marbre peint et doré les regarda passer avec bienveillance du haut de son piédestal.

Vivienne n'avait pas la conscience en paix. Elle s'arrêta sous les ailes déployées de la statue et tira Charlotte par la manche.

— Penses-tu que... que c'est à cause de M. LaFarge?

Charlotte lui lança un regard narquois.

— Et si c'était le cas? répliqua-t-elle.

Vivienne lui enserra le bras.

— Si tu as raconté quoi que ce soit qui puisse nuire à une pauvre femme avec sept enfants à charge, tu t'en repentiras, je te préviens !

— Ah oui? Et que peut-il encore m'arriver? Ton père me jettera dehors, peut-être ? Si tu es la riche héritière de Juniper Hill et moi la parente pauvre, railla-t-elle, c'est uniquement parce qu'il a choisi d'épouser la plus jeune des sœurs LeBon... S'il avait rencontré ma mère avant la tienne, c'est moi qui te tiendrais la dragée haute !

Charlotte savait que ces allusions au passé avaient le don d'exaspérer sa cousine. Un sourire satisfait glissa sur ses lèvres tandis qu'elle poursuivait, d'un air dédaigneux :

— Mais si tu veux tout savoir, la convocation de sœur Clothilde n'a rien à voir avec M. LaFarge.

— Tu en es sûre?

— Je passais par hasard devant le parloir...

— Tu écoutais encore aux portes, oui !

— Tu veux savoir ce que j'ai entendu, oui ou non?

Vivienne relâcha sa cousine et lui fit signe de poursuivre. Celle-ci ne se fit pas prier, incapable de garder le secret plus longtemps.

— C'est ton père! s'écria-t-elle. Il a appris qu'il y avait une épidémie en ville et il nous rappelle d'urgence à Juniper Hill !

Vivienne sentit son cœur battre d'allégresse. Enfin, elle allait retrouver son cher papa et sa plantation bien-aimée!

Quelques minutes plus tard, dans l'austère parloir de la mère supérieure, elle put se convaincre que Charlotte avait dit la vérité pour une fois. Dans son excitation, c'est à peine si elle remarqua l'air préoccupé de sœur Clothilde. Une seule idée l'absorbait : elle rentrait chez elle ! Enfin !

Le lendemain, à la pointe de l'aube, les deux cousines piaffaient d'impatience, prêtes au départ. Leurs malles étaient bourrées d'effets entassés pêle-mêle mais recouverts d'une couche de vêtements soigneusement pliés au cas où sœur Albina aurait voulu inspecter les bagages...

Le jour se levait à peine lorsqu'elles montèrent dans la diligence qui prenait le départ dans la cour d'une auberge voisine. Sœur Albina leur tendit un panier contenant les provisions de bouche et répéta pour la troisième fois ses recommandations.

— Et n'oubliez pas, ajouta-t-elle, ne parlez pas aux étrangers et ne buvez que de l'eau bouillie. Pendant les arrêts, restez toujours ensemble.

Vivienne inclina la tête.

— Bien, ma sœur.

— Votre père vous attendra à l'arrivée de la diligence, à l'hôtel du Trèfle, pour vous emmener à Juniper Hill.

— Oui, ma sœur.

Vivienne faisait de son mieux pour se composer le visage attristé qui lui paraissait de circonstance : après tout, il y avait près de six ans qu'elle vivait avec sa cousine en pension chez les bonnes sœurs de Sainte-Ursule. Et il était peu charitable de les quitter en bondissant comme des prisonnières rendues à la liberté... Mais sa joie à l'idée de retrouver son père et Juniper Hill était si vive qu'elle ne pouvait s'empêcher de sourire béatement. Quant à Charlotte, elle ne songeait même pas à masquer son impatience. Elle avait hâte de quitter le couvent et de dire adieu à sa vie de pensionnaire.

Le garde armé chargé d'assurer la protection des passagers claqua la portière et se hissa à côté du conducteur. Un tonitruant coup de corne retentit, le postillon fit claquer les rênes, et la diligence s'ébranla.

Sœur Albina aperçut le visage de Vivienne par la vitre latérale et lui adressa un dernier sourire. Encore deux jeunes filles qui brûlaient de connaître le monde sans se douter des difficultés qui les attendaient dans leur vie de femme... La religieuse murmura une rapide prière, se moucha bruyamment et s'éloigna d'un pas lent vers le couvent.

Tandis que la diligence bringuebalait sur les pavés inégaux, Vivienne observait les rues désertes de la ville. Des grappes de fleurs rouges se déversaient par-dessus les balcons en fer forgé, mais les volets de bois restaient hermétiquement clos. Les habitants se cloîtraient pour échapper à la terrible épidémie. La diligence s'engagea dans une large avenue, croisant une charrette chargée de cadavres. La jeune fille frissonna et se signa précipitamment. Pourquoi ne pouvait-elle se montrer aussi détachée que sa cousine qui bâillait à côté d'elle?

A l'auberge de Saint-Charles, quatre voyageurs montèrent dans la diligence. Un grand monsieur maigre portant une valise de cuir noir, un couple d'âge mûr, d'allure très distinguée, et une jeune femme vêtue d'une robe bleu passé, au visage pâle et aux yeux marqués de cernes. Cette dernière adressa un sourire timide aux deux jeunes filles.

Les autres voyageurs s'installèrent sans un mot et ne tardèrent pas à s'assoupir; malgré l'heure matinale, la chaleur incitait déjà à la somnolence. Se tournant vers Charlotte, Vivienne vit que cette dernière avait aussi fermé les yeux et dormait, la bouche entrouverte. Désœuvrée, elle continua donc à observer le paysage par la portière.

Bientôt, la ville disparut derrière eux. Des palétuviers se déployaient à perte de vue, et des chênes au tronc moussu dressaient leur silhouette familière de part et d'autre de la route. Vivienne soupira, considérant les voyageurs endormis. Pour tuer le temps, elle s'amusa à inventer des histoires à leur sujet, inspirées par les romans d'aventures que sa meilleure amie, Amelia Thiery, faisait entrer en cachette au couvent.

Le grand monsieur maigre, par exemple, était un gentleman cambrioleur transportant des rubis volés dans sa valise à double-fond. Le couple d'allure distinguée, un valet de chambre et sa femme fuyant la justice après avoir empoisonné leurs maîtres et s'être approprié leurs richesses. Quant à la femme en bleu, c'était une vraie dame, on le voyait tout de suite à son maintien et à la coupe de sa robe. Elle avait quitté un mari répugnant dans le genre de M. LaFarge et partait retrouver son fougueux amant, un fier cavalier au visage volontaire et aux yeux bleu saphir...

La jeune fille sourit, amusée par la pensée saugrenue qui venait d'éclore dans son esprit. Si seulement un homme de ce genre pouvait monter dans la diligence au prochain arrêt ! Voilà qui romprait la monotonie d'un voyage qui s'annonçait interminable ! Il lui tardait que la diligence fasse une pause pour se dégourdir les jambes.

Comme en réponse à ses pensées, la voiture ralentit tout à coup avant de s'arrêter devant une modeste auberge.

— Holà ! cria le conducteur.

Le grand monsieur maigre descendit fumer un cigare, et la portière n'était pas encore refermée qu'une bruyante dispute éclatait au-dehors.

— Hé ! Attendez, disait le conducteur. Vos noms ne figurent pas sur ma liste de passagers.

— Et moi, je vous dis que nous ne resterons pas un jour de plus dans ce trou à rat ! Vous avez toute la place qu'il faut dans la voiture, et nous, on a de quoi payer.

Intriguée, Vivienne jeta un coup d'œil au-dehors et ses yeux s'élargirent de stupeur. Trois femmes se tenaient près de la diligence, exhibant des bourses garnies de pièces d'or. Impossible de déterminer leur âge sous l'épaisse couche de poudre de riz qui recouvrait leurs traits. Leurs fins sourcils noirs tracés au crayon surmontaient des yeux outrageusement fardés et leurs lèvres avaient cette teinte rouge orangée que la nature n'accorde généralement qu'aux fleurs exotiques et aux oiseaux tropicaux...

Malgré l'heure matinale, les trois femmes portaient des robes du soir en satin surchargé de dentelles et de rubans ; la brune était vêtue d'écarlate, la blonde arborait une toilette vert vif et la rousse était en jaune bouton d'or.

Quelques minutes plus tard, la porte de la diligence s'ouvrait à la volée et, sous le regard fasciné de Vivienne, l'étrange trio faisait irruption dans le coupé. Une chose était sûre, ce n'étaient pas des dames !

— Qu'est-ce que t'as à nous reluquer comme ça, la petite? C'est nos robes qui te plaisent pas? demanda sèchement la brune.

— Je-je-je..., bredouilla Vivienne en cherchant désespérément une réponse appropriée. C'est la première fois que je vois des toilettes si... si élégantes, dit-elle enfin.

Les trois femmes détaillèrent sur toutes les coutures la robe sobre et la coiffure sage de la jeune fille. Apparemment satisfaite de l'examen, la rousse demanda :

— Tu vas encore à l'école?

— Oui, madame.

La blonde eut un large sourire qui découvrit une bouche où deux dents manquaient à l'appel.

— Et on ne t'a pas appris qu'il ne fallait pas parler avec des étrangers?

Les trois femmes éclatèrent alors d'un rire tonitruant. Vivienne rougit et se rencogna sur la banquette, déconcertée.

Le bruit avait réveillé Charlotte.

— Mon Dieu ! chuchota-t-elle. Tu n'es pas folle d'engager la conversation avec ce genre de créatures ?

La rougeur de Vivienne s'accentua. Elle n'ignorait pas que ces femmes ne faisaient pas partie de la société fréquentable. Elle n'était pas née de la

dernière pluie ! Mais ce n'était pas une raison pour oublier les bonnes manières.

— Tais-toi, Charlotte, et dors.

Les trois femmes jacassèrent pendant quelques kilomètres puis se turent, vaincues par la chaleur. Bercée par les oscillations de la diligence, Vivienne finit par glisser, elle aussi, dans une douce torpeur. Des cris stridents la réveillèrent en sursaut.

Mon Dieu! Etaient-ce des brigands? Des bandits de grands chemins? Vivienne jeta un rapide regard alentour. Pas le mondre malandrin à l'horizon. En revanche, la blonde en vert vif avait remonté le pare-soleil et hurlait à pleine voix par la fenêtre :

— Arrêtez la diligence ! Arrêtez, je vous dis !

La voiture ralentit et s'immobilisa sur le bas-côté. Le garde sauta à bas de son siège.

— Que se passe-t-il ?

La blonde tendit un doigt tremblant d'indignation.

— Sortez-la d'ici! Sortez-la immédiatement!

Vivienne suivit des yeux l'index accusateur. Il était pointé sur la dame distinguée et pâle, dont le visage était maintenant rouge coquelicot. Ses yeux grands ouverts brillaient de fièvre et elle regardait dans le vide, inconsciente de ce qui se passait autour d'elle.

Le garde ouvrit la porte et passa la tête à l'intérieur du coupé.

— Du calme, là-dedans ! Qu'est-ce que c'est que ce vacarme?

— Regardez cette femme ! vociféra la prostituée blonde d'une voix hystérique. Il faut la sortir d'ici, vous entendez?

Vivienne frémit d'indignation et intervint avec véhémence :

— C'est impossible ! Cette femme est malade.

— Justement, Dieu seul sait quelle maladie elle a attrapée ! Peut-être le choléra ou le typhus. Moi, je ne veux pas prendre le risque.

Vivienne toucha la main de la malade. Elle était brûlante.

— Il faut l'emmener d'urgence chez un médecin, dit la jeune fille.

Des clameurs de protestation s'élevèrent dans le coupé. Le garde se grattait la tête, perplexe.

— Il reste au moins deux heures de route avant la prochaine étape, dit-il enfin. Et il n'y a pas de docteur là-bas.

Le grand monsieur maigre s'éclaircit la gorge et déclara d'une voix pontifiante :

— Hum... Le règlement stipule que la compagnie n'assure pas le transport des personnes atteintes de maladie contagieuse, dit-il. C'est le cas de cette femme, elle ne peut donc continuer le voyage. L'emmener jusqu'à la prochaine étape nous ferait courir à tous des risques considérables.

Le couple d'âge mûr approuva vigoureusement de la tête.

— Non ! Je vous en prie ! s'écria Vivienne. Cette dame n'est peut-être pas sérieusement atteinte. Peut-être lui faut-il simplement un peu d'eau et d'air frais. Cela fait des heures que nous sommes enfermés dans cette voiture, et la chaleur est suffocante. Si quelqu'un pouvait la transporter au-dehors, sous un arbre...

Elle jeta un regard suppliant au garde. L'homme hésita, puis grimpa dans le coupé et souleva la femme dans ses bras.

Vivienne allait le suivre au-dehors mais sa cousine l'arrêta en se suspendant à sa manche.

— De quoi te mêles-tu ? Cette affaire ne nous concerne pas.

— Nous devons porter secours aux malades, répliqua Vivienne. Apporte le panier, je vais essayer de lui faire boire un peu de citronnade.

Charlotte ronchonna mais finit par obtempérer. La femme était étendue sur le bas-côté herbeux, à l'ombre d'un arbre ; les yeux fermés, elle paraissait inconsciente. Vivienne s'agenouilla auprès d'elle et tenta de verser quelques gouttes de liquide dans la bouche entrouverte.

— C'est le choléra, je vous dis, affirma quelqu'un à l'intérieur de la diligence. Cette femme sera morte dans quelques heures. Et nous aussi, si nous l'emmenons avec nous.

D'autres voix approuvèrent bruyamment, le garde et le conducteur se mêlèrent à la discussion, et le tohu-bohu devint assourdissant.

Soudain un coup de feu retentit. Le grand maigre n'était plus dans le coupé mais sur le toit de la diligence, et tout en pointant le canon d'un fusil sur la tête du conducteur, il jeta un regard mauvais à Vivienne.

— Si vous voulez poursuivre le voyage, montez en voiture. Nous avons décidé de laisser la femme ici.

— Mais c'est inhumain, monsieur ! protesta Vivienne. Nous ne pouvons pas abandonner cette malheureuse sur le bord de la route. Elle est malade, mourante peut-être...

— Libre à vous de rester, mademoiselle. Si cela peut soulager votre conscience...

Vivienne se tourna vers le conducteur et le garde, mais tous deux baissèrent les yeux, évitant son regard.

— Si vous laissez ce... ce lâche prendre le commandement de la diligence, j'en aviserais la direction de votre compagnie, prévint-elle.

Le grand maigre balaya la menace d'un revers de main.

— A votre guise, mademoiselle. Avisez qui bon vous semble... si vous n'avez pas succombé au choléra d'ici ce soir.

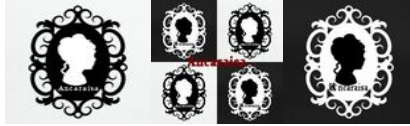
Comme Vivienne lui décochait un regard brûlant de mépris, il haussa les épaules et fit signe au garde. Celui-ci jeta les bagages des passagères par-dessus bord, grimpa sur son siège, le conducteur fit claquer les rênes, et la diligence s'ébranla, cahotant sur la route défoncée.

— Non ! Attendez ! Attendez-moi ! hurla Charlotte qui venait de comprendre que la diligence partait sans elle.

Elle s'élança à la poursuite de la voiture, trébucha, se prit le pied dans une ornière et s'étala de tout son long dans la poussière.

Suffoquant d'indignation, Vivienne demeura immobile tandis qu'elle regardait la diligence s'éloigner. Abandonner deux jeunes filles et une femme mourante sur le bas-côté de la route... Quelle honte !

L'espace d'un instant, elle oublia toutes ses bonnes manières pour proférer un mot bref, fort peu poli, mais très français.



2

— Oh ! Mon Dieu ! gémissait Charlotte, tamponnant ses paumes écorchées avec son mouchoir de dentelle. Tout ça est ta faute, Vivienne ! Qu'allons-nous devenir à présent ?

— Tais-toi, Charlotte, et laisse-moi réfléchir !

Vivienne repoussa de son front une boucle de cheveux humides de transpiration. Deux heures s'étaient écoulées depuis le départ de la diligence sans que la moindre voiture ou le moindre chariot se fût montré à l'horizon ! Il ne restait plus une goutte de citronnade et, même à l'ombre de l'arbre, la chaleur était écrasante.

La jeune fille jeta un coup d'œil à la malheureuse étendue à ses pieds. Celle-ci n'avait pas bougé ni prononcé un mot depuis que le garde l'avait déposée là. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait à un rythme rapide, sa respiration était rauque et laborieuse. De toute évidence, la fièvre ne cédait pas et l'état de la malade s'aggravait à chaque minute. Désespérée, Vivienne se remit à l'éventer avec son chapeau en tâchant de faire abstraction des bruyantes pleurnicheries de sa cousine.

Soudain elle se redressa, tendit l'oreille. Le galop d'un cheval venait de retentir au loin... Le bruit des sabots approchait. Sautant sur ses jambes avec une vigueur que sœur Clothilde n'eût pas manqué de désapprouver, elle s'élança sur la route...

A quelque distance de là en effet, un cavalier solitaire galopait sur la route; ses cheveux de jais brillaient au soleil, et il regardait d'un œil distrait la végétation luxuriante de la Louisiane. Ses pensées étaient ailleurs, bien loin de ce paysage sudiste écrasé de chaleur. Il songeait aux profondes forêts de l'Ouest lointain, aux sommets enneigés des Rocheuses.

Il est des hommes esclaves du jeu ou de l'alcool, d'autres qui passent leur vie à accumuler les richesses... Josh Deveril, lui, n'avait d'autre passion que celle de l'aventure. Les vastes étendues sauvages du territoire de l'Oregon, aux confins nord-ouest du pays, exerçaient sur lui un attrait irrésistible, et il préparait minutieusement sa prochaine expédition dans ces contrées lointaines. Il lui restait encore trois hommes à recruter pour compléter son équipe. De rudes gaillards à l'esprit intrépide, alliant expérience et goût du risque...

Plongé dans ses pensées, Deveril déboucha du tournant au galop et ce qu'il découvrit le ramena instantanément à la réalité. Une mince silhouette en robe blanche se dressait au milieu de la route. Elle agitait les bras, et la masse éclatante de sa chevelure cuivrée retombait en vagues souples sur ses épaules. Deveril tira brusquement sur les rênes. Effrayé, son cheval se cabra.

— Bon sang de bois ! maugréa-t-il.

L'expression farouche de l'étranger n'intimida pas Vivienne, pas plus que son vigoureux alezan, qui ruait maintenant d'importance, dressé sur ses membres antérieurs.

— Monsieur! Arrêtez-vous, pour l'amour du Ciel ! Nous avons besoin d'aide.

Deveril considéra l'étrange scène qui s'offrait à son regard : deux écolières, l'une prête à se jeter sous les sabots de son cheval et l'autre secouée de sanglots hystériques ; le bas-côté de la route jonché de malles et de cartons à chapeaux; un peu plus loin, étendue sur l'herbe à l'ombre d'un arbre, une jeune femme apparemment inconsciente, le visage empourpré de fièvre.

Depuis un moment déjà, il chevauchait sur les traces laissées par la diligence, et son esprit agile embrassa immédiatement la situation. Il mit pied à terre.

— Sacrebleu, comment peut-on abandonner une femme et des enfants sur le bord de la route par simple peur du choléra! s'exclama-t-il.

Vivienne se sentit partagée entre l'admiration — l'étranger avait tout compris en un clin d'œil — et l'indignation de s'entendre traiter d'enfant. La gratitude prit le dessus.

— Merci de vous être arrêté, monsieur. Il faut emmener cette dame chez un docteur de toute urgence.

Deveril s'agenouilla auprès de la malade. Elle avait la peau sèche et brûlante. Ce n'était pas le choléra... La grippe, peut-être? La Nouvelle-Orléans offrait un terrain idéal à cette maladie en été.

— Commençons par lui donner un peu d'air, dit-il. Elle doit étouffer sous ce monceau de vêtements.

Il déchira le devant de la courte tunique qui engonçait la femme évanouie, puis, sans prêter attention aux protestations véhémentes des jeunes filles, défit les boutons de son corsage avec une dextérité que confère seule une longue pratique de ce genre d'opération... De toute évidence, les vêtements féminins n'avaient aucun secret pour lui ! Loin d'être aussi choquée que Charlotte, Vivienne observait l'inconnu avec une franche curiosité. Cet homme était sans doute marié, tout simplement, ou encore médecin de campagne. A moins qu'il n'ait une maîtresse?

— Allez chercher la gourde sur ma selle, ordonna-t-il.

En un clin d'œil, Vivienne revint avec un bidon bosselé qu'elle tendit à l'étranger. Il avait les yeux d'un bleu intense, nota-t-elle; un bleu outremer aux reflets de lapis-lazuli. Et le regard le plus perçant qu'elle eût jamais vu. Elle l'aida à verser quelques gouttes sur les lèvres de la femme, mais la malade ne put les avaler. Deveril arrosa alors généreusement son mouchoir et entreprit de rafraîchir le visage brûlant.

Charlotte se serra contre sa cousine.

— Cet homme n'a pas l'air très recommandable, chuchota-t-elle. Nous ne devrions pas lui faire confiance...

— Tu es une sotte, Charlotte ! répliqua Vivienne, indignée. Tu ferais mieux de te taire plutôt que de proférer de telles stupidités !

Deveril se redressa tout en maintenant son mouchoir sur le front de la femme.

— Elle n'aurait jamais dû entreprendre un voyage dans son état. Depuis combien de temps est-elle malade?

— Je l'ignore, monsieur. Cette dame est montée dans la diligence à Saint-Charles et n'a pas dit un mot depuis.

Deveril eut un mouvement de surprise. Pour la première fois, il regarda attentivement la jeune fille. Une petite personne décidée, fort bien élevée, et très jolie de surcroît. Une détermination farouche se lisait sur son visage aux traits délicats.

— Cette femme ne vous accompagnait pas? s'étonna-t-il. J'avais cru comprendre qu'il s'agissait d'une parente... Mais dans ce cas, que faites-vous avec elle en rase campagne?

La jeune fille leva sur lui le regard étincelant de ses yeux verts.

— La diligence s'est arrêtée... Ils voulaient laisser cette malheureuse toute seule sur le bord de la route. J'ai protesté.

— Et ils vous ont abandonnées avec elle, n'est-ce pas?

— Oui ! s'écria Charlotte. Tout ça, c'est la faute de ma cousine !

— C'est tout à son honneur également, déclara Josh qui continua à fixer la jeune fille rousse sans même tourner la tête vers sa compagne, une écolière pleurnicharde et dénuée d'intérêt, avait-il jugé d'emblée.

Ainsi, il ne s'était pas trompé. Cette gamine avait du cran... D'un rapide coup d'œil, il évalua les vêtements de la jeune fille. Une toilette simple, comme il convient à une écolière, mais de la meilleure qualité; quant aux bagages, ils venaient à l'évidence de Paris... Sans doute la fille de quelque riche planteur, songea-t-il. Curieux qu'elle se soit mise dans pareille situation pour une étrangère. Il fronça les sourcils pensivement.

— J'imagine que monsieur votre père aura quelques mots à dire à la compagnie des diligences.

Les yeux verts étincelèrent de nouveau.

— Et moi aussi, monsieur! s'écria Vivienne. Vous pouvez en être certain !

Deveril lui jeta un regard amusé. Plantée sur le bas-côté de la route, au beau milieu de nulle part, et livrée au bon vouloir d'un voyageur de passage, elle n'en avait pas moins les façons d'une petite duchesse. La voix grave de Josh se teinta d'une inflexion un brin moqueuse pour demander :

— Puis-je vous demander où vous vous rendiez, mademoiselle?

— Mon père nous attend cet après-midi à l'hôtel du Trèfle, à Sainte-Anne.

— Sainte-Anne !

Deveril pesta entre ses dents. La petite ville était fort éloignée, et il avait déjà pris du retard. D'un autre côté, il ne pouvait pas abandonner ces trois malheureuses à leur sort... Il réfléchit rapidement.

— Je sais où me procurer un chariot, mais cela demandera un certain temps. Commençons par dégager le bas-côté de la route...

Soulevant la malade, Deveril la transporta à l'ombre plus dense d'un bouquet de chênes; puis, après avoir regroupé malles et cartons, il laissa aux jeunes filles le bidon d'eau ainsi que du pain et du fromage.

— Je vais faire le plus vite possible. En attendant, je vous conseille de rester à l'écart de la route. On ne sait jamais qui peut passer...

Vivienne acquiesça d'un signe de tête. Deveril marqua une pause, considérant le visage aux yeux clos de la malade.

— Au bout du compte, mademoiselle, reprit-il avec douceur, tous vos efforts — et les miens — seront peut-être vains...

— J'en ai bien conscience, monsieur. Et je vous remercie sincèrement de votre aide.

Sans répondre, Deveril sauta en selle, tourna bride et s'éloigna au galop.

Charlotte, qui le regardait disparaître dans un nuage de poussière, haussa les épaules d'un air maussade.

— Il ne reviendra pas, affirma-t-elle. Pourquoi le ferait-il ?

— Parce que c'est un gentleman.

— Un gentleman en culotte de peau et bottes de trappeur ?

— Un gentleman se juge à ses actes, non à son habit.

— Et moi, je te dis que tu es folle de lui faire confiance !

Avec un soupir de martyre, Charlotte s'assit sur l'herbe, rompit un morceau de pain et entreprit de se restaurer, laissant Vivienne éventer la femme qui gisait immobile. Il faisait chaud et moite, et la jeune fille se sentit bientôt épuisée, à force d'agiter son chapeau au-dessus du visage de la malade. Pour se donner du courage et tromper l'attente, elle pensait au bain revigorant qu'elle prendrait sitôt arrivée à l'hôtel, au ventilateur qui lui offrirait une brise délicieuse... Car, elle en était sûre, l'homme tiendrait sa promesse!

Plus d'une heure s'écoula de la sorte et Vivienne commençait à se poser des questions lorsqu'elle entendit le trot d'un cheval. C'était lui ! Enfin ! Il conduisait un chariot branlant qui menaçait de tomber en morceaux à chaque tour de roues; à l'arrière, une couverture élimée avait été jetée à la hâte sur un tas de sacs de toile. Les deux jeunes filles s'élancèrent sur la route à sa rencontre.

Parvenu à leur hauteur, Deveril s'adressa à Vivienne :

— Pouvez-vous tenir les chevaux pendant que je transporte la malade dans le chariot?

— Bien sûr.

Avant que Josh ait pu faire un geste pour l'aider, Vivienne se hissa sur le siège, la mine épanouie.

— J'ai déjà conduit le chariot d'Eben, notre garçon de ferme, expliqua la jeune fille. Il m'a appris à tenir les guides. En cachette de papa, naturellement, ajouta-t-elle.

Un petit sourire glissa sur les lèvres de Deveril.

— Lorsque vous serez grande, ma chère enfant, vous n'aurez pas votre pareil pour mener un attelage. Cela se voit tout de suite.

Vivienne prit les rênes dans ses petites mains et redressa fièrement la tête.

— Je suis déjà assez grande, monsieur. J'aurai dix-sept ans bientôt, et dès la saison prochaine je ferai mes débuts dans le monde.

Le sourire de Deveril s'élargit.

— Le monde n'a qu'à bien se tenir ! commenta-t-il avant de sauter à terre.

Il s'approcha de la malade, la souleva dans ses bras et l'installa avec précaution sur la couverture à l'arrière. Puis il transporta tous les bagages à l'arrière du chariot.

Le charmant visage de Vivienne était rose d'animation, offrant un plaisant contraste avec celui, renfrogné, de sa compagne. Cette rousse jeune fille n'avait décidément pas froid aux yeux. Deveril n'avait aucun mal à lire dans ses pensées. Elle

n'avait pas peur, ravie qu'elle était de vivre une passionnante aventure... Et dans quelques mois, ajouta-t-il mentalement, elle perdrait cette adorable fraîcheur pour devenir une débutante comme les autres; elle s'ennuyerait avec distinction et minauderait avec de jeunes fats en agitant son éventail. Quel gâchis...

Se détournant, il arrima solidement les lourdes malles.

— Voilà! Nous sommes parés, mesdames... pardon... mesdemoiselles. Il y a un hospice aux abords de Sainte-Anne. Nous y déposerons la malade avant de nous présenter à l'hôtel du Trèfle. C'est plus sage. Sinon le directeur risque de ne pas vous donner de chambre, par crainte de la contagion.

Deveril esquaissa un geste pour prendre la main de Charlotte et l'aider à monter, mais la jeune fille recula.

— Je refuse de voyager dans ce vilain chariot ! protesta-t-elle.

— A votre guise.

Deveril s'installa à côté de Vivienne et prit les rênes.

— Sainte-Anne se trouve à six heures de marche, poursuivit-il. Vous n'avez qu'à suivre la route, et vous arriverez à l'hôtel du Trèfle trois ou quatre heures après le coucher du soleil. Nous préviendrons la réception.

Il fit claquer les rênes. Le chariot s'ébranla... Et pour la deuxième fois de la journée, Charlotte se retrouva au beau milieu de la route, courant à toutes jambes après une voiture qui s'éloignait.

Vivienne regardait Deveril, saisie de stupeur. Elle ouvrait la bouche pour intervenir lorsqu'il tira sur les rênes, immobilisant l'attelage. Charlotte, soulagée, éclata en sanglots hystériques et les rejoignit en titubant.

— Je ne peux pas monter à l'arrière. Cela va me rendre malade ! pleurnicha-t-elle.

— Très bien, lança Vivienne, agacée, tout en se hissant par-dessus le dossier du siège. Prends ma place à l'avant. De toute façon, je préfère veiller moi-même sur cette pauvre malheureuse.

Le voyage s'effectua en silence. La jeune fille s'employait à rafraîchir la malade en lui appliquant des mouchoirs humides sur le front. Le reste du temps, elle observait l'inconnu aux cheveux sombres. Il était grand et solidement bâti, et il y avait en lui une aisance, une grâce que Vivienne trouvait fort séduisantes. Quelle impression cela devait-il faire d'être embrassée par un si bel homme? se demanda-t-elle.

A cet instant Deveril jeta un coup d'œil en arrière. Le soleil éclaboussait de reflets incandescents les cheveux fauves de la jeune fille, et sa robe de batiste, moite de transpiration, soulignait les rondeurs de son corps ravissant.

A l'expression qui se peignit sur le visage de l'inconnu, Vivienne comprit instinctivement qu'il avait cessé de ne voir en elle qu'une enfant... La trouvait-il réellement désirable? Lorsque leurs regards se rencontrèrent, elle n'eut plus de doute là-dessus et sentit ses joues s'enflammer. Ce fut comme si une étincelle d'électricité passait subitement entre eux. Tous deux se détournèrent en même temps et Vivienne porta un mouchoir humide à son visage. La chaleur devenait vraiment intenable.

L'hôtel du Trèfle était un élégant bâtiment à colonnade entouré d'un parc luxuriant. Vivienne et Charlotte soupirèrent d'aise en pénétrant dans le vaste hall à la décoration raffinée. Elles avaient hâte de prendre un bon bain ! Quant à Deveril, il était impatient de retourner à ses affaires. Mais un contretemps imprévu se présenta. A la réception, l'onctueux directeur eut

beau se confondre en saluts obséquieux, il était désolé : aucune réservation n'avait été faite au nom des jeunes filles.

— Il y a sans doute une erreur! s'écria Vivienne. M. Claude Rocque nous attendait ici cet après-midi ; mais nous avons été... Aïe !

Deveril venait de lui pincer le bras, coupant court à ses explications. Se rappelant tout à coup qu'il lui avait recommandé de taire l'existence de la femme malade, elle baissa la tête et le laissa parler, tout en s'efforçant de sourire au directeur.

— Ces jeunes personnes sont sous ma protection, dit Josh. Je me charge de leurs dépenses.

Il sortit son portefeuille et déposa plusieurs billets sur le comptoir de la réception.

— Mais, monsieur, nous ne pouvons pas prendre la responsabilité de...

— Je veillerai sur elles jusqu'à l'arrivée de M. Rocque, assura Deveril d'une voix ferme. Veuillez leur donner une chambre et un petit salon privé, je vous prie.

Le directeur examina les jeunes filles en silence. Leurs vêtements venaient à l'évidence de chez les meilleurs faiseurs, et la plus jolie des deux portait au cou un médaillon ancien, sans doute très coûteux et d'un goût exquis... Il s'inclina avec empressement.

— Certainement, monsieur... monsieur...?

— Deveril. J. Deveril.

Vivienne lui jeta un rapide regard. Avec toutes ces émotions, elle en avait oublié les présentations !

Dès que Deveril eut signé le registre, le groom mena les jeunes filles à leurs chambres, situées au premier étage. Le petit salon de l'appartement qui leur était attribué était meublé de confortables fauteuils de chintz et d'un sofa assorti. Josh, qui les avait suivies, traversa la pièce et ouvrit les portes-fenêtres à claire-voie qui donnaient sur le parc.

Il se tourna vers le groom.

— Le balcon court sur toute la façade et on peut y accéder par l'escalier donnant sur le jardin. N'importe qui pourrait s'introduire dans cette chambre...

Le groom parut choqué.

— En effet, monsieur, n'importe qui peut entrer par le balcon, mais je vous assure qu'aucun des clients de l'hôtel du Trèfle n'aurait l'idée de faire une chose aussi inconvenante.

— Ah ! vous m'en voyez rassuré, répliqua Deveril avec le plus grand sérieux.

Mais un éclair amusé passa dans son regard, et ses lèvres s'étirèrent imperceptiblement. Vivienne pouffa mais, aussitôt, elle porta la main à sa bouche et fit mine de tousser. Cet homme n'était pas seulement chevaleresque, se dit-elle, il avait aussi le sens de l'humour, ce qui ne gâtait rien.

Quelque temps plus tard, après que les jeunes filles eurent pris un bain et se furent restaurées, Charlotte se coucha en chien de fusil sur le grand lit et sombra aussitôt dans un sommeil de plomb. Tant mieux ! Vivienne commençait en avoir assez de devoir supporter les jérémiades de sa cousine. Elle n'avait pas du tout sommeil. Après tout, leur aventure était plutôt excitante et c'était la première fois qu'elle avait l'occasion d'aller dans un hôtel... D'ailleurs, la nuit n'était pas encore tombée, et il faisait bien trop chaud pour dormir. La jeune fille ouvrit les persiennes et sortit sur le balcon. Le crépuscule commençait à assombrir le ciel, filtrant les derniers rayons du soleil. Vivienne s'approcha de la balustrade en fer forgé. Certes, M. Deveril lui avait recommandé de ne pas sortir, mais le jardin était à deux pas. Une bouffée d'air frais ne pouvait pas lui faire de mal...

Elle descendit rapidement les marches qui menaient à la terrasse. À gauche, dans le jardin, l'eau ruisselait doucement dans la vasque d'une fontaine de marbre; à droite, un muret de pierres sèches abritait le jardin de plantes aromatiques. Les senteurs de la sauge et du romarin montaient dans l'air du soir. Vivienne hésita un instant, puis obliqua à droite. C'était là qu'elle avait le moins de chances de tomber sur M. Deveril, et elle ne tenait pas à se faire réprimander parce qu'elle avait quitté sa chambre.

Mais à peine eut-elle franchi le muret de pierre et contourné un odorant massif de lavande, qu'elle entendit précisément la voix de celui qu'elle voulait éviter... Vivienne recula précipitamment dans l'ombre d'un chêne.

— Les Américains n'ont rien à faire dans l'Oregon. Les Anglais ont été suffisamment clairs à ce sujet.

— C'est exactement ce que je pense, monsieur Deveril, et les choses risquent de tourner au vinaigre si ça continue, répondit une voix à l'accent britannique.

Un instant plus tard, deux ombres passèrent devant le chêne derrière lequel elle se tenait. Leurs visages apparurent brièvement à la lueur du crépuscule. Deveril et un homme d'un certain âge. Sûre qu'ils ne l'avaient pas aperçue,

Vivienne retint son souffle, attendant avec impatience qu'ils s'éloignent. Mais comme un fait exprès, Deveril s'arrêta.

— J'ai dû laisser tomber mon mouchoir dans l'allée, dit-il. Continuez sans moi, McSweeney, voulez-vous? Allez fumer votre cigare. Je vous rejoins tout de suite.

L'homme, celui qui répondait au nom de McSweeney, acquiesça d'un signe de tête. Tirant un havane de sa poche, il s'éloigna à grands pas et disparut derrière le muret. Deveril fit demi-tour et se dirigea droit vers le chêne. La jeune fille se plaqua contre l'écorce rugueuse. Deveril passa devant l'arbre et se fondit dans l'obscurité. Vivienne attendit un moment; puis, jugeant que la voie était libre, elle quitta sa cachette. Avec un soupir de soulagement, la jeune fille allait s'élancer vers la terrasse lorsqu'une main de fer lui enserra le bras.

— Que faites-vous là? Je vous avais pourtant dit de rester dans votre chambre !

Vivienne sentit son cœur bondir dans sa poitrine. M. Deveril semblait vraiment fâché. Pour se donner une contenance, la jeune fille tripota nerveusement son médaillon.

— Je... j'avais trop chaud, répondit-elle. Je suis sortie prendre l'air et je m'apprêtais précisément à rentrer...

Deveril la fixait d'un regard glacial dans le clair-obscur du crépuscule.

— Qu'avez-vous entendu? demanda-t-il.

— Mais... rien ! Rien du tout! Vous m'avez fait peur. Je croyais être seule dans le jardin.

Comme il continuait de scruter son visage, Vivienne se sentit soudain parcourue d'un frisson qui n'avait rien de désagréable. Sa bouche s'entrouvrit et son cœur s'accéléra...

Quant à Deveril, pris sous le charme, il ne pouvait détacher son regard de la jeune fille. L'obscurité creusait les traits délicats, estompant la rondeur encore enfantine des joues et faisant ressortir le modelé gracieux des pommettes. Dans son visage juvénile, on distinguait déjà la femme qu'elle deviendrait bientôt. L'espace d'un instant, Deveril se surprit à songer qu'il ne lui déplairait pas d'être le témoin — ou l'acteur — de cette transformation...

Au loin, une porte claqua, et l'enchantement soudain fut rompu. Ah ça! Avait-il perdu la tête pour rester ainsi à contempler cette écolière? Josh glissa son bras sous celui de la jeune fille.

— Je vous raccompagne à votre chambre, dit-il d'un ton sans réplique.

Au bout de quelques pas, il reprit d'une voix adoucie :

— Que comptez-vous faire à présent que vous avez terminé vos études, mademoiselle?

— Je ne sais pas. Je suppose que je vais me marier et avoir des enfants. Charlotte dit que mon père a fait des projets pour moi...

Deveril crut percevoir une légère réticence dans sa voix.

— Cette idée ne semble pas vous enthousiasmer?

Vivienne marqua une pause avant de répondre.

— Je n'ai pas encore eu le temps d'y penser sérieusement. Voyez-vous, monsieur, une femme n'a pas vraiment le choix. Un moment, j'ai songé à prendre le voile, mais sœur Albina, une religieuse du couvent de Sainte-Ursule où j'étais en pension, m'en a dissuadée. Elle pense que je n'ai pas la vocation...

— En effet. Je vous imagine mal faisant vœu de pauvreté et d'obéissance, fit observer Deveril.

« Et de chasteté », ajouta-t-il en lui-même. Certaines femmes ne sont pas faites pour mourir vierges, et cette jeune fille en faisait certainement partie...

Un roulement de sabots vint interrompre ses pensées.

Un attelage entraît dans la cour de l'hôtel et, à la lueur des torches, Vivienne reconnut le conducteur.

— C'est Jacques, le cocher de mon père !

Rassemblant ses jupes, elle s'élança vers la voiture qui venait de s'arrêter.

— Papa! Papa! C'est moi, Vivienne!

Deveril ralentit le pas afin de ne pas troubler les retrouvailles. Mais l'homme qui descendit de la voiture était bien trop jeune pour avoir une fille de seize ans. Il claqua la portière, et l'équipage se dirigea vers l'écurie. Sans savoir pourquoi, Deveril sentit une vague inquiétude le gagner. Il accéléra l'allure et rejoignit la jeune fille.

Vivienne s'était arrêtée net.

— Bertrand ! s'exclama-t-elle. Mais que faites-vous là?

Le nouvel arrivant était un jeune homme de taille moyenne, aux cheveux châtain clair abondamment pommadés. Vêtu avec une élégance recherchée, il ressemblait davantage à une gravure de mode qu'à un être de chair et de sang. N'eussent été le regard calculateur de ses yeux noirs, masqués de

longs cils, et sa bouche qui trahissait une lourde sensualité, on l'aurait pris pour un mannequin ! Dont il avait d'ailleurs la raideur lorsqu'il s'inclina.

— Mademoiselle... ma chère petite !

Sa voix faussement rassurante était celle de quelqu'un qui s'apprête à annoncer une mauvaise nouvelle. Et qui s'en réjouit...

Vivienne devint blanche comme un linge.

— Que se passe-t-il? s'écria-t-elle en le saisissant par la manche.

Bertrand s'éclaircit la gorge.

— Ma pauvre enfant, il faut que vous soyez courageuse. Un malheureux concours de circonstances... M. Rocque a eu un accident de cheval ce matin. Il est mort.

— Non ! Non, pas ça !

En un éclair, Vivienne se représenta son père adoré, gisant immobile sous les sabots de sa monture... Bertrand lui tendit la main, mais elle restait figée sur place, comme paralysée. Deveril lui toucha doucement l'épaule, et c'est vers lui qu'elle se tourna instinctivement. Alors, blottissant son visage contre sa poitrine, elle éclata en sanglots.

Deveril se sentit étrangement ému. La violence de ce chagrin le bouleversait. Il entoura la jeune fille de ses bras, comme pour la protéger, mais elle continuait à pleurer de plus belle. Jamais il ne s'était senti aussi désarmé. En cet instant, il aurait tout donné pour pouvoir la consoler. Le cœur serré, il ne put que la ramener à sa chambre et la regarder disparaître à l'intérieur, maudissant le sort et sa propre impuissance.

Josh quitta l'hôtel à la pointe du jour, alors que l'aurore commençait à peine à dorer l'horizon. Une expédition périlleuse et lointaine l'attendait. Mais au lieu de songer aux mille et un détails qui restaient encore à régler, ses pensées revenaient sans cesse vers la courageuse et ravissante jeune fille qui venait de croiser sa route.

Mlle Vivienne Rocque avait sa cousine, ses amis, elle était l'héritière d'une plantation florissante. Elle disposait aussi d'un prétendant déterminé à l'épouser. Sa vie était en Louisiane, songea Deveril, alors que lui-même partirait bientôt vers les confins du pays. Plusieurs années s'écouleraient peut-être avant que sa route ne le ramène à La Nouvelle-Orléans. Il avait accompli son devoir vis-à-vis d'elle. A présent, ses propres obligations le réclamaient...

Mais alors pourquoi n'avait-il pas l'âme en paix?

Pendant qu'il s'éloignait au galop, Vivienne dormait d'un sommeil agité, se tournant et se retournant dans son grand lit à l'hôtel du Trèfle. A la lisière du rêve et de l'éveil, des images confuses défilaient dans sa tête : son père, sœur Clothilde, Charlotte... Il s'y mêlait aussi le souvenir insistant d'un homme aux cheveux sombres, aux yeux bleu vif...

Soudain complètement réveillée, elle repoussa l'édredon de plumes. On étouffait dans cette chambre ! Même l'oreiller lui paraissait brûlant. Vivienne souleva la tête, et la pièce se mit à tourner. Une sueur froide l'inonda des pieds à la tête, un frisson glacial la saisit, faisant tressauter ses épaules.

Charlotte, allongée auprès d'elle, finit par se réveiller.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Vivienne? grommela-t-elle d'une voix ensommeillée.

Elle se tourna sur le côté et referma les yeux, mais un bruit étrange la fit tressaillir. Elle se redressa et regarda sa cousine. Vivienne claquait des dents ; son visage livide était baigné de sueur, sa chemise de nuit trempée lui collait au corps.

— Oh! mon Dieu! s'écria Charlotte, saisie d'effroi.

Elle tira frénétiquement sur le cordon d'appel. Plusieurs minutes s'écoulèrent, puis une femme de chambre aux joues roses entra avec le plateau du petit déjeuner.

— Déjà réveillées, mesdemoiselles? lança-t-elle d'une voix guillerette. Et moi qui croyais que vous alliez dormir jusqu'à midi ! J'avais même dit à Lucy que...

Elle s'interrompit net en découvrant Vivienne, pâle comme la mort.

— Bonté divine! Cela fait longtemps qu'elle est dans cet état?

— Je ne sais pas, répondit Charlotte. Je viens de me réveiller.

— Je vais aller chercher Mme Creek, la gouvernante, décida la femme de chambre.

A midi, pendant que Deveril, à l'embarcadère, donnait les dernières instructions à ses hommes, Vivienne sombra dans le délire. Des visages monstrueusement déformés passaient devant ses yeux. Des voix désincarnées murmuraient des mots indistincts qui résonnaient dans sa tête. Une femme aux cheveux grisonnants, la figure couverte de boutons, la regardait. Vivienne essaya de parler, mais cet effort l'épuisa, et elle glissa de nouveau dans un demi-sommeil peuplé de créatures étranges.

Le soir venu, son état ne s'était pas amélioré, de sorte que le directeur fut, à son corps défendant, obligé d'appeler un médecin : révéler la présence d'une malade peut-être contagieuse dans son hôtel ne le ravissait guère, mais la mort d'une cliente serait encore plus dommageable aux affaires ! Pas question de prendre ce risque...

Pendant ce temps-là, Bertrand ne décolérait pas. Ses chances de devenir le maître de Juniper Hill s'amenuisaient d'heure en heure. Vivienne ne devait pas mourir ! Il fallait qu'elle vive au moins assez longtemps pour qu'il puisse l'épouser... Comme il arpentait le couloir, ruminant ses pensées, un homme sortit de la chambre, une trousse médicale à la main. Bertrand se planta devant lui.

— Comment va Mlle Rocque ? demanda-t-il. Sera-t-elle bientôt rétablie ?

— Etes-vous un parent de la jeune fille, monsieur ?

— Son fiancé. Nous devons nous marier dans un mois.

Le médecin jaugea Bertrand d'un coup d'œil exercé. Aucun signe de douleur, nul symptôme de chagrin véritable. Ce fiancé-là n'avait rien d'un amoureux transi... Il hocha la tête et annonça sans ménagement :

— A votre place, je ne ferais pas de projets d'avenir. Je doute qu'elle passe la nuit. Malaria foudroyante. Le pire cas de fièvre tierce que j'aie jamais vu. Pauvre petite...

Bertrand réprima un juron. Le médecin une fois parti, il sortit dans le parc et alluma un cigare. Toute sa vie, il avait rêvé de posséder Vivienne Rocque et Juniper Hill. Et voilà que l'une et l'autre allaient lui échapper.

Tout en faisant les cent pas dans l'allée gravillonnée, il finit son cigare et le jeta dans une plate-bande. Si seulement Charlotte avait eu le bon goût de tomber malade à la place de Vivienne ! Charlotte, le terne reflet de sa radieuse cousine. Et pourtant, ce serait elle qui lui survivrait...

Bertrand s'immobilisa. Une idée venait de germer dans son esprit. Tout n'était pas joué. Peut-être y avait-il encore moyen de réaliser ses plans... Charlotte. Mais oui ! Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ? Seulement, il lui fallait se montrer très prudent. User de persuasion, de tact. Et mettre tout son charme dans la balance. Décidément, plus il y pensait, et plus l'idée lui souriait.

Bertrand regagna l'hôtel d'un pas assuré. Il monta au premier, s'assit sur la banquette dans le couloir et attendit que la femme de chambre eût quitté la malade. Alors, il frappa doucement à la porte du petit salon.

Charlotte entrouvrit le battant.

— Que voulez-vous? demanda-t-elle.

Elle avait les yeux rouges, les traits boursouflés, et la bouche tuméfiée à force de pleurer et de se mordiller les lèvres de nervosité. Bertrand réprima une grimace. Jamais la jeune fille ne lui avait paru moins séduisante. Faisant effort sur lui-même, il lui prit la main et la serra dans les siennes.

— Ma chère Charlotte... ma très chère Charlotte. Nous avons à parler, vous et moi.

Il se glissa dans la pièce et referma la porte derrière lui.

Charlotte tamponna ses joues mouillées de larmes. La jalousie qu'elle éprouvait à l'égard de sa cousine ne l'empêchait pas de l'aimer à sa façon, autant du moins que le lui permettait sa nature superficielle... Mais en ce moment, c'était sur son propre sort qu'elle pleurait. Qu'allait-elle devenir, maintenant qu'oncle Claude était mort et que Vivienne n'allait pas tarder à le suivre? Elle renifla et se moucha bruyamment.

— Ma pauvre enfant...

Bertrand passa son bras autour des épaules de Charlotte, ce qui ne manqua pas de la surprendre. Certes, il l'avait embrassée une fois, dans la bibliothèque de Juniper Hill. Mais leurs relations en étaient restées là, bien que Charlotte eût souvent rêvé de le voir renouveler l'expérience. Mais pas dans les circonstances présentes, grands dieux ! Pourtant, à son contact, un trouble la saisit malgré elle.

Bertrand l'attira contre lui et lui prit le visage entre ses mains.

— Saurez-vous être courageuse, Charlotte?

Elle jeta un regard effrayé à la porte derrière laquelle reposait Vivienne.

— Oh! Bertrand, elle n'est pas...

— Pas encore, mon petit, mais elle ne passera sans doute pas la nuit. Voilà pourquoi je vous demande si vous avez du courage. M. Rocque avait l'intention de vous trouver un bon parti, aussi n'a-t-il rien prévu pour vous dans son testament. Je suis bien placé pour le savoir, puisque j'ai signé le document en qualité de témoin.

Les larmes de Charlotte se tarirent instantanément. Elle s'accrocha à la manche de Bertrand, la mine horrifiée.

— Que dites-vous? C'est affreux! Que vais-je devenir?

— Vivienne et moi devons nous marier cet été. Le contrat était déjà préparé et signé. Nous aurions vécu heureux à Juniper Hill tous les trois. Mais votre cousine n'a pas fait de testament. En effet, qui eût pu prévoir une fin pareille ?

Charlotte semblait avoir perdu l'usage de la parole.

Bertrand lui caressa la joue.

— Vivienne disparue, tout le domaine reviendra à un cousin éloigné de M. Rocque. Un vieux grippe-sou qui vit à Paris et n'a aucun lien de parenté directe avec vous. Nulle affection non plus, je présume, pour une lointaine cousine par alliance.

Les yeux de Charlotte s'emplirent de nouveau de larmes tandis que Bertrand poursuivait :

— Imaginez la vie qui vous attend. Bonne à tout faire au service d'un vieillard acariâtre...

Charlotte se mit à trembler en poussant de petits gémissements pitoyables.

— A moins qu'il ne vous chasse purement et simplement, continua Bertrand, imperturbable. Après tout, il n'a aucune obligation envers vous. Vous vous retrouverez à la rue et sans le sou, sans personne pour vous nourrir, vous habiller, prendre soin de vous. Et tout cela par la cruauté du destin...

A l'évocation du sort qui l'attendait, la jeune fille blêmit.

— Ce n'est pas juste! protesta-t-elle.

— En effet, convint Bertrand. Pas plus qu'il n'était juste que Vivienne héritât de tout, ma chère Charlotte, en ne vous laissant que les miettes.

Il glissa sa main le long du corsage de la jeune fille, effleurant ses seins. Charlotte frissonna et se serra contre lui. Non, songea-t-il, elle n'était pas une beauté, mais elle ferait néanmoins l'affaire... La voix de Bertrand se fit pressante.

— N'avez-vous jamais imaginé que la situation puisse s'inverser? Que vous soyez la maîtresse de Juniper Hill, à la place de Vivienne? Après tout, vous vous ressemblez tant...

Redressant la tête, Charlotte fixa sur son compagnon des yeux rougis où la convoitise avait remplacé le désespoir. Elle avait compris instantanément ce que Bertrand lui proposait. Il avait raison ! Pourquoi un parent éloigné des Rocque hériterait-il du domaine, en la laissant peut-être à la rue? Pourquoi devait-elle accepter de se laisser dépouiller de tout sans rien faire?

Elle regarda Bertrand. Il lui souriait, et ce sourire était plein de promesses. Soudain, elle sentit ses jambes flageoler. La tête lui tournait devant cette perspective étourdissante. Elle pouvait avoir Bertrand et Juniper Hill. Tout ce dont elle avait toujours rêvé était là, à portée de sa main.

Pour l'obtenir, il lui suffisait de maquiller le nom d'une mourante...



3

Un martèlement régulier et sourd tira Vivienne d'un sommeil agité. Un cavalier, pensa-t-elle. Un cavalier approchait au galop pour la sauver, ses

cheveux noir de jais scintillaient au soleil... Mais non, nul ne venait à son secours. Elle était seule, abandonnée dans l'obscurité menaçante d'un bayou. Des ombres furtives glissaient dans les eaux sombres, entre les racines de la mangrove, tandis que le bruit mat des sabots se transformait en un battement de tambour — celui, mystérieux, des esclaves qui scandaient les voix ancestrales de l'Afrique. La cadence syncopée s'accélérait...

Vivienne essaya de suivre le rythme d'un léger mouvement de la tête, et cet effort lui arracha une grimace de douleur. En un éclair, elle eut conscience que ce qu'elle avait pris pour le martèlement d'un tambour n'était autre que le sang qui battait à ses tempes. Elle tourna la tête et gémit faiblement.

— Je crois qu'elle se réveille.

— Dieu soit loué !

La voix était douce. Douce aussi la main qui lui effleura le front. La jeune fille ouvrit les yeux, et l'inquiétant bayou disparut comme par enchantement. A la faible lueur d'une lampe à huile, elle découvrit une pièce au plafond immensément haut. Où se trouvait-elle ? Elle ne reconnaissait pas cet endroit.

— Buvez ceci, mon petit.

Un gobelet en fer blanc émaillé apparut devant sa bouche, des mains la soulevèrent doucement par les épaules. Elle but quelques gorgées d'un liquide rafraîchissant qui ressemblait à de la citronnade ; elle essaya de parler mais seul un son rauque sortit de sa bouche. Cet effort l'épuisa. Elle referma les yeux, l'espace de quelques secondes, lui sembla-t-il. Lorsqu'elle ouvrit de nouveau les paupières, il faisait jour.

Le soleil matinal brillait à travers les persiennes des hautes fenêtres sur le mur opposé. La pièce était blanchie à la chaux, et son mobilier se réduisait à une rangée d'étroits lits métalliques alignés le long du mur. Cela ressemblait à une sorte d'infirmerie.

Vivienne tenta de se redresser, mais ses muscles ne lui obéissaient pas. L'espace d'un instant, la jeune fille crut qu'elle était paralysée. Puis, comme son regard tombait sur ses bras, d'une maigreur effrayante, elle comprit qu'elle était simplement trop faible pour parvenir à se lever. Mais où se trouvait-elle ? Et surtout : que faisait-elle là ? Refoulant le sentiment de panique qui la gagnait, la jeune fille s'efforça de rassembler ses souvenirs.

Des fragments nébuleux commencèrent à prendre forme, puis, comme dans un puzzle, chaque élément retrouva peu à peu sa place. Les charrettes

chargées de cadavres et les rues désertes de La Nouvelle-Orléans... Les recommandations de sœur Albina. Le voyage en diligence et la femme frappée par la fièvre... Les images devenaient de plus en plus nettes... L'intervention de M. Deveril. L'hôtel du Trèfle. Charlotte et Bertrand. Son père...

Non!

Vivienne se redressa dans son lit, le corps inondé de sueur. «Ma chère petite, votre père est mort. Mort. Mort... »

Elle essaya désespérément de se persuader que les mots terribles de Bertrand n'étaient qu'un mauvais songe. Qu'ils appartenaient au délire de la fièvre... Mais le frisson glacé qui la parcourut lui prouva qu'elle n'avait pas rêvé. Le cauchemar était bien réel ! Galvanisée par la panique, elle réussit à repousser les couvertures et à sortir péniblement une jambe du lit.

Un bruissement de jupes se fit entendre à la porte, et une petite femme replète aux cheveux blancs entra, portant un plateau. Ses yeux bleus s'arrondirent de surprise.

— Oh là là! Vous ne devez pas vous asseoir, mon petit. Recouchez-vous bien vite !

Vivienne s'éclaircit la gorge, et les mots qu'elle avait été incapable de proférer la veille sortirent en un chuchotement rauque.

— J'ai été très malade, je crois...

— En effet, dit la femme aux cheveux blancs.

Elle déposa le plateau sur une table en bois auprès du lit, retapa les oreillers et installa confortablement sa patiente. Elle sentait la lessive et la camomille, et sa robe bleue était rapiécée mais d'une propreté irréprochable.

— Jusqu'à la nuit dernière, vous étiez dans un état désespéré, mon enfant, dit-elle. Maintenant, buvez ce bouillon. Ensuite, je vais vous laver, puis j'enverrai chercher le Dr LeVeque.

Sans laisser à Vivienne le temps de protester, la femme approcha un bol fumant de sa bouche. La jeune fille n'avait pas la force de résister. Au bout d'un moment, elle détourna la tête, incapable de boire plus d'une gorgée de bouillon.

— Auriez-vous l'amabilité de me dire quel est cet endroit, madame, et depuis quand je suis là?

— Vous vous trouvez à l'hospice du Sacré-Cœur, qui fut fondé par la veuve Voison pour soigner les indigents. Cela fait six semaines que vous

êtes chez nous. Vous avez été atteinte de malaria. Une fièvre tierce avec inflammation du cerveau.

— Six semaines?

— Oui.

Il fallut quelques minutes supplémentaires à Vivienne pour comprendre qu'elle se trouvait dans un hospice. Un hôpital pour les mendiants et les indigents...

— Mais je ne suis pas pauvre ! s'écria-t-elle. Pourquoi ne m'a-t-on pas emmenée chez moi, à la plantation? A Juniper Hill, où mes servantes se seraient occupées de moi ?

La vieille femme la considéra sans mot dire.

Vivienne redressa le menton et lui jeta un regard impérieux.

— Je désire voir la personne responsable de cet établissement. Et où est donc ma cousine, Mlle Thibideau? Il faut que je lui parle sans tarder.

— Mais...

A cet instant, la porte s'ouvrit, et un petit homme d'un certain âge, sec et mince, parut sur le seuil. Il s'arrêta un instant, regardant Vivienne à travers son pince-nez. L'infirmière aux cheveux gris esquissa une révérence.

— Elle est éveillée, docteur.

Le médecin s'approcha du lit.

— Félicitations, mademoiselle. J'ai bien cru que vous ne passeriez pas la nuit.

Malgré sa faiblesse, Vivienne se rebiffa.

— Vous paraissez déçu de vous être trompé, monsieur.

A sa surprise, le médecin lui adressa un large sourire ravi.

— A la bonne heure ! Je constate que vous récupérez à vue d'oeil, mademoiselle. Un moment, nous avons craint que...

Il s'interrompit et fronça les sourcils, interrogeant du regard l'infirmière qui lui faisait des signes.

— Oui? Qu'y a-t-il?

— Elle a demandé pourquoi on ne l'avait pas emmenée chez elle... dans sa plantation...

— Oui ! coupa Vivienne. Et puis, où sont la chaîne et le médaillon en or que je porte depuis l'âge de sept ans?

Le Dr LeVeque tira une chaise, s'assit à califourchon et croisa les mains autour du dossier. Il regarda pensivement Vivienne, et celle-ci crut lire de la tristesse au fond de ses yeux bruns.

— Dites-moi, mademoiselle, comment vous appelez-vous ?

— Je m'appelle Vivienne Louise Rocque, répondit la jeune fille. Mon père est...

Sa voix se brisa, ses yeux s'emplirent de larmes.

— Mon père était Claude Henri Rocque, le maître de Juniper Hill. Je rentrais chez moi avec ma cousine, Charlotte Thibideau. Nous venions de quitter le couvent de Sainte-Ursule où nous étions en pension, à La Nouvelle-Orléans, à cause de l'épidémie. Nous nous sommes arrêtées à l'hôtel du Trèfle, et c'est là que j'ai appris que mon père était mort... Ensuite, je ne me souviens plus de rien, monsieur, jusqu'au moment où je me suis réveillée dans cette chambre.

Le silence était si profond qu'on pouvait entendre le tic-tac de la montre dans la poche du médecin. Celui-ci se tourna vers l'infirmière en fronçant les sourcils.

— Donnez-lui cinq gouttes de laudanum dans un peu d'eau, dit-il.

Puis il considéra Vivienne d'un air grave.

— Mademoiselle, poursuivit-il, je crains que la fièvre ne se soit portée au cerveau. Vous avez besoin de sommeil et d'une nourriture saine. Je vais aussi vous prescrire des infusions d'herbes médicinales. Vous êtes jeune et vous paraissez avoir une constitution robuste. Avec le temps, je suis sûr que vous vous rétablirez.

— Vous ne comprenez pas, docteur, protesta Vivienne. Je ne veux pas rester ici. Je veux rentrer chez moi !

Le médecin la regarda avec une sincère compassion.

— Mademoiselle, je suis navré de vous dire que vous êtes le jouet d'une illusion due à votre maladie. Vous n'avez pas de plantation, vous n'avez pas de domestiques. En fait, vous ne possédez rien, ni famille ni foyer.

Vivienne se redressa.

— Que me contez-vous là, monsieur? s'indigna-t-elle. Je vous répète que je suis Vivienne Louise Rocque, de Juniper Hill. Veuillez prévenir immédiatement ma cousine. Elle vous confirmera tout ce que je viens de vous dire.

L'infirmière revint avec un gobelet qu'elle plaça devant les lèvres de Vivienne.

— Buvez ceci, mon enfant.

La potion avait un goût amer, mais Vivienne s'exécuta sans protester. Une immense faiblesse l'avait envahie.

Le médecin prit le pouls de la malade.

— Et maintenant, reposez-vous. Lorsque vous vous réveillerez, vous aurez les idées plus claires.

Le sédatif ne tarda pas à produire ses effets. Tandis que Vivienne glissait dans le sommeil, elle entendit encore le médecin donner ses instructions à l'infirmière.

— Une goutte toutes les quatre heures, sans faute.

Puis elle sombra dans l'inconscience.

LeVeque regarda le visage amaigri de Vivienne, blotti dans l'oreiller.

— Il faut absolument l'empêcher de s'agiter. Dans quelques jours, je l'espère, elle aura recouvré ses esprits et se souviendra de sa véritable identité. Sinon...

— Sinon?

Un long silence.

— Sinon, soupira le médecin, il n'y aura plus rien à faire. Il faudra l'enfermer à l'asile.

Josh Deveril avançait sans bruit dans le parc de l'hôtel du Trèfle. De temps à autre, il s'arrêtait et jetait un coup d'œil alentour. L'herbe était humide de rosée, et les fines toiles d'araignées accrochées aux lauriers-roses étincelaient de gouttelettes argentées. Personne n'était passé par là depuis l'aube.

Avec la souplesse d'un chat, Deveril gravit l'escalier extérieur menant au premier étage, entrouvrit les persiennes et se glissa dans sa chambre. Il essuya ses bottes mouillées de rosée, se donna un coup de peigne et rectifia sa cravate. Puis il sortit dans le couloir, descendit le grand escalier de l'hôtel et se dirigea vers le restaurant.

En pénétrant dans la salle aux lambris blanc et or, il baissa légèrement les paupières, se composant le visage encore ensommeillé d'un homme qui vient de se réveiller. Cela lui était d'autant plus facile que les rides de fatigue qu'il portait au coin des yeux n'étaient nullement feintes. Il était proprement épuisé.

— Par ici, monsieur Deveril.

Le maître d'hôtel le mena à une table située dans un renfoncement, près de la fenêtre, où l'attendait un homme d'une trentaine d'années aux épais cheveux bruns et à la mine avantageuse. Josh s'assit.

— Bonjour, Waggoner. Où sont Ethan et M. McSweeney ?

— Ethan dort encore, probablement.

Le dénommé Waggoner scruta Josh de ses yeux bruns.

— Quant à McSweeney, c'est un lève-tôt, poursuivit-il. Je l'ai entendu passer devant ma porte avant l'aube. Vous aussi, sans doute.

Deveril laissa le serveur déposer devant lui une tasse de café et regarda son compagnon.

— Non, je n'ai rien entendu. J'ai dormi comme un loir.

Des plats de bacon frit, de saucisses et d'œufs brouillés apparurent bientôt sur la table, accompagnés de petits pains croustillants, et les deux convives s'attaquèrent de bon appétit au petit déjeuner. Deveril nota que son compagnon, entre deux bouchées, jetait de rapides regards en direction de la porte.

— Vous avez hâte de savoir si votre chargement est arrivé, Waggoner? Ou bien guettez-vous quelque appétissante servante?

— J'ai à faire à Sainte-Anne ce matin, et j'aurais voulu voir McSweeney avant de partir. Lorsqu'il arrivera, pourriez-vous lui dire que je serai là pour le dîner ?

— Entendu.

Waggoner repoussa sa chaise et se leva.

Une fois son compagnon parti, Josh s'appuya nonchalamment au dossier de son siège. Il semblait parfaitement détendu. Seul un œil attentif eût pu déceler la légère contraction de sa bouche et, sous ses vêtements de bonne coupe, la tension de son corps, sur le qui-vive. Un jeune homme fit irruption dans la salle. Les paupières lourdes, la cravate de travers, il se dirigea vers la table de Deveril en réprimant un bâillement.

— Eh bien, Ethan, dit celui-ci en souriant, j'imagine que tu as bien dormi?

Ethan se laissa tomber sur une chaise et prit sa serviette.

— Comme un sonneur, mon oncle.

Il garnit généreusement son assiette en puisant dans les plats sous cloche disposés devant lui et ne remarqua pas le regard dubitatif qui passa brièvement dans les yeux de son vis-à-vis.

— J'espère que tu te souviens de tout ce dont nous avons parlé ensemble, dit Deveril.

— Oui, mon oncle.

— Bien, très bien. Tu auras bientôt l'occasion de faire tes preuves.

Ethan regarda son oncle d'un air fervent.

— Je ne vous décevrai pas, je vous assure...Où sont les autres?

— Waggoner est allé à Sainte-Anne.

— Et M. McSweeney ?

— McSweeney...

Deveril passa à son neveu la corbeille de pain avant d'assener d'une voix très calme :

— J'ai le regret de t'apprendre que M. McSweeney a trouvé la mort cette nuit dans le jardin de l'hôtel.

Ethan venait de prendre une gorgée de café. Il l'avalait vaillamment et reposa la tasse sur la soucoupe. Son visage était très pâle, d'un blanc légèrement verdâtre.

— Qui... qui a découvert... le corps ?

Le visage de Deveril demeura indéchiffrable.

— Le corps n'a pas encore été découvert.

— Oh!

Comme Ethan s'essuyait la bouche avec sa serviette, Deveril remarqua que la main du jeune homme tremblait, mais à peine.

— Très bien, Ethan. Je te félicite pour ton sang-froid. Je pense que tu me seras d'une aide inappréciable dans notre expédition.

Il tendit la main à son neveu.

Ethan rosit sous sa pâleur et serra la main de son oncle.

— Alors... vous m'emmenez?

— Tu es des nôtres.

Deveril se leva de table.

— A présent, il faut que j'aille surveiller le chargement des vivres. Je serai de retour en fin d'après-midi.

Il s'appêtait à quitter la salle lorsque le directeur de l'hôtel entra et s'avança vers lui, l'air pâle et défait. Deveril haussa un sourcil.

— Monsieur Dubois, vous avez bien mauvaise mine. Que vous arrive-t-il?

Le directeur balaya du regard la salle presque vide et dit à voix basse :

— Ah ! Monsieur Deveril ! Une affreuse tragédie... Un étranger a été découvert dans le parc. Assassiné !

Deveril ne broncha pas.

— Une tragédie, en vérité, répéta-t-il, impassible.

Et il quitta la pièce.

Vivienne ramassait des légumes dans le jardin potager de l'hospice lorsqu'elle entendit le cabriolet du Dr LeVeque s'arrêter devant l'écurie. Peu après, elle vit le médecin s'avancer dans l'allée. S'essuyant les mains sur sa jupe, elle y laissa à dessein deux longues traînées de boue. Cette robe

d'un vert caca d'oie lui rappelait la soupe aux pois refroidie, et Vivienne détestait autant l'une que l'autre; mais c'était le seul vêtement dont elle disposait pour effectuer les tâches quotidiennes, et on ne lui en donnerait pas d'autre tant que celui-ci ne serait pas hors d'usage ou maculé de taches.

Le Dr LeVeque salua la jeune fille tout en l'examinant d'un rapide regard. Elle avait le teint pâle — mais cela pouvait être mis en partie sur le compte de sa robe, d'une couleur bien peu seyante... — et elle était encore bien maigre.

— Bonjour, mademoiselle.

Vivienne fit une gracieuse révérence.

— Bonjour, monsieur le docteur.

Le médecin recula d'un pas et considéra attentivement sa patiente. Au bout d'un moment, il demanda :

— Mon enfant, pouvez-vous me dire comment vous vous appelez, où vous habitez et comment vous êtes arrivée ici?

— Oui, monsieur.

Baissant les yeux, Vivienne s'exhorta intérieurement à garder son calme. Les mensonges qu'elle proféra lui arrachaient la gorge.

— Je m'appelle Charlotte Thibideau, je suis orpheline et je n'ai plus de famille. J'ai été frappée par la fièvre dans la diligence que j'avais prise à La Nouvelle-Orléans. Des étrangers ont eu la bonté de m'amener à l'hospice, où l'on m'a soignée et guérie.

Le Dr LeVeque rayonnait.

— A la bonne heure ! Je suis heureux de constater vos progrès. Vous avez récupéré vos facultés mentales, et avec le temps votre force physique reviendra elle aussi. Mais vous n'êtes pas encore bien vaillante, et une rechute reste toujours possible...

Vivienne leva son petit menton volontaire.

— Je vous assure que je me sens tout à fait bien, monsieur.

— Mme Savard me dit que vous êtes une travailleuse infatigable. Peut-être voudrez-vous rester au Sacré-Cœur, une fois rétablie, et apprendre le métier d'infirmière.

Vivienne eut un sourire suave. « Plutôt mourir, oui ! » se dit-elle en son for intérieur tout en faisant une autre révérence. Le médecin s'éloignait, et la jeune fille reprit sa cueillette. Sa résolution était prise. Dès qu'une occasion favorable se présenterait, elle retournerait à Juniper Hill — à cheval, en

voiture, qu'importe. Dût-elle même faire tout le chemin à pied, elle allait rentrer chez elle !

La jeune fille arracha d'un geste vif un poivron mûr à point. «Et lorsque je reviendrai, ma chère Charlotte, nous aurons une petite explication, toi et moi... », murmura-t-elle.

Comme elle achevait de prononcer ces mots, une sourde appréhension la saisit soudain. Et si Charlotte n'était pour rien dans le malentendu odieux qui l'accablait? Peut-être même était-elle morte et gisait-elle au fond de quelque fosse commune. Comment expliquer, sinon, que sa cousine ne soit pas accourue à son secours ?

Un oiseau gazouilla dans un arbre. Tirée de ses pensées, Vivienne se hâta de remplir son panier et se mit en devoir de regagner le bâtiment. La cueillette et le trop-plein d'émotions l'avaient épuisée. Elle n'était pas encore aussi forte qu'elle le prétendait! Lorsqu'elle ouvrit la porte de la cuisine, ses jambes refusaient d'avancer. Sa jupe s'étant accrochée dans l'embrasure, Vivienne se retourna pour se dégager. Elle s'immobilisa net.

Un bel alezan avançait sur la route longeant le jardin de l'hospice, et son cavalier avait une silhouette vaguement familière. Lorsqu'il passa devant une trouée dans la haie du jardin, Vivienne aperçut une masse de cheveux sombres, un regard très bleu... Son cœur se mit battre violemment. Deveril !

Toutes ses forces revenues, elle lâcha son panier et s'élança en courant dans le jardin.

Deveril guidait son cheval sur le chemin poussiéreux, jetant un regard distrait autour de lui. L'endroit n'incitait pas à la gaieté. Au bout d'une allée envahie par les mauvaises herbes se dressait l'hospice dont la façade décrépie aurait eu grand besoin d'un coup de peinture. Le bâtiment semblait vouloir dissimuler son délabrement derrière une haie d'arbres mal taillés. Comme il arrivait à hauteur de la grille d'entrée, Deveril vit un cabriolet quitter l'écurie et s'engager sur l'allée creusée d'ornières. Il sauta à bas de son cheval et ouvrit prestement le loquet de la grille. Le médecin arrêta son attelage.

— Bonjour, monsieur Deveril. Vous venez prendre des nouvelles de la patiente que vous nous avez amenée il y a quelques semaines, je présume ?

— Bonjour, docteur LeVeque. En effet, je me demandais ce qu'elle était devenue.

Le médecin soupira.

— La malheureuse est morte sans avoir repris connaissance. Grâce à vous, cependant, nous avons pu alléger ses souffrances. Mais il a été impossible d'établir son identité. Dans le registre de la diligence, elle était inscrite sous le nom de Mary Smith, de Saint-Louis, mais les autorités n'ont pas retrouvé trace de sa famille.

— Je suis désolé de l'apprendre, dit Deveril. C'est une bien triste nouvelle.

— En effet. Nous avons eu nombre de cas similaires cette année.

Au fur et à mesure que le médecin parlait, Deveril sentit la tristesse du lieu le pénétrer jusqu'aux os. Inutile de s'attarder par ici...

— Dites-moi ce que je vous dois pour les soins donnés à cette malheureuse.

— La somme que vous nous avez laissée était plus que suffisante, protesta le médecin. C'est moi qui vous dois de l'argent.

Le Dr LeVeque porta la main à la poche intérieure de sa redingote, mais Deveril l'arrêta d'un geste.

— Je vous en prie, docteur. S'il y a un surplus, acceptez que j'en fasse don à votre hospice.

Deveril salua et recula pour laisser passer le cabriolet. Puis il referma la grille, remonta en selle et, chassant de son esprit les tristes nouvelles de l'hospice, tourna ses pensées vers les deux jeunes filles qu'il avait secourues. Où étaient-elles en ce moment ?

De retour dans leur plantation, sans doute, en train de préparer leur trousseau, songea-t-il. Aussitôt, un charmant visage aux yeux vert émeraude surgit du fond de sa mémoire. Mlle Vivienne Rocque... Une ravissante petite créature ! Le cœur chaud et la tête froide — une combinaison rare et précieuse. Etrangement, il ne parvenait pas à se souvenir à quoi ressemblait l'autre jeune fille. Maussade et geignarde, en tout cas. Elle était le parfait repoussoir de sa rayonnante cousine.

Plongé dans ses pensées, Deveril mit son cheval au trot sans prêter attention à la mince silhouette qui courait à travers le jardin.

A bout de souffle, échevelée, en nage, Vivienne trébuchait sur le sol inégal. Malgré tous ses efforts, la distance qui la séparait du cavalier augmentait.

Elle se prit le pied dans une ornière, s'affala de tout son long. Haletante, elle se releva juste à temps pour voir Deveril accélérer l'allure. Le secours tant attendu allait lui échapper !

— Non ! Attendez ! cria-t-elle.

Mais Deveril ne l'entendit pas. L'instant d'après il avait disparu au détour de la route. Vivienne s'accroupit sur ses talons, à bout de forces, submergée par le désespoir. Sa seule chance de prouver — et de retrouver — son identité véritable venait de s'évanouir. De grosses larmes roulèrent sur ses joues. La jeune fille enfouit son visage dans ses mains et fit un effort surhumain pour se ressaisir.

Comme elle relevait la tête et essuyait ses larmes d'un revers de main rageur, ses yeux s'arrondirent de stupeur. Lancé au petit galop sur la route, Deveril avait tourné bride et se dirigeait vers l'hospice! Toute son énergie retrouvée, Vivienne s'élança telle une flèche à travers le jardin, hurlant et agitant les bras comme une forcenée. Cette fois, Deveril l'aperçut.

Il tâta sa chaîne de montre, dont la breloque avait disparu — sans doute était-elle tombée lorsqu'il avait sauté à terre devant les grilles de l'hospice — lorsqu'il vit quelqu'un se précipiter vers lui en gesticulant. Il ralentit l'allure. La silhouette escaladait la palissade, gênée par sa longue jupe verte. Une jeune fille d'une maigreur effrayante courut sur la route et se dirigea vers lui.

— Monsieur Deveril ! Je suis si contente de vous voir !

Sautant à bas de son cheval, il s'approcha de l'inconnue, perplexe. Qui était-elle?

— Bonjour, mademoiselle...

Le visage aux traits creusés qui le regardait n'évoquait rien en lui. Mais les yeux, en revanche... Où avait-il vu des prunelles d'un vert émeraude si intense? Il chercha désespérément un nom dans sa mémoire, mais en vain.

— Pardonnez-moi...

Vivienne le saisit par la manche.

— Vous ne me reconnaissez pas, monsieur? C'est que j'ai été malade, voyez-vous. J'ai terriblement maigri... Mais vous ne pouvez pas m'avoir oubliée. Souvenez-vous, vous m'aviez trouvée avec ma cousine au bord de la route avec une malade... Vous nous aviez emmenées à l'hôtel du Trèfle, près de Sainte-Anne.

Deveril ne parvenait pas à reconnaître en cette maigre créature l'une des deux jeunes filles qu'il avait secourues. Il dissimula soigneusement sa stupeur.

— Je me souviens parfaitement, mademoiselle.

Si j'ai eu une hésitation, c'est uniquement parce que votre nom m'échappe...

— Je suis Vivienne Rocque !

A son regard, la jeune fille comprit qu'il ne la croyait pas. Alors, elle raconta rapidement son histoire, depuis la fièvre qui l'avait frappée dans sa chambre à l'hôtel jusqu'à son réveil à l'hospice, affublée du nom de Charlotte et incapable de prouver son identité véritable.

— Ainsi que vous pouvez le constater, il s'agit d'une terrible méprise!

Deveril la regarda sans se départir de son calme.

— Et vous attendez de moi que je vous aide à retrouver vos droits, fit-il observer.

— Exactement! s'exclama Vivienne, ravie de constater qu'il saisissait rapidement la situation.

Les yeux de Deveril se rétrécirent.

— Je me demandais une chose, mademoiselle... Avez-vous parlé à quiconque de notre rencontre nocturne? Lorsque je vous ai embrassée dans le jardin de l'hôtel...

Elle le considéra avec effarement. Avait-il perdu l'esprit?

— Mais, monsieur, vous ne m'avez pas embrassée! Vous m'avez passé un savon avant de me renvoyer dans ma chambre! Et puis Bertrand est arrivé...

Elle n'acheva pas sa phrase.

Deveril la regarda pensivement. Il était convaincu à présent. Elle était bien Vivienne Rocque, de Juniper Hill... Fort bien. Et maintenant, qu'allait-il faire?

Tout en observant la jeune fille, il pensait à l'urgence de sa propre mission, aux retards qu'elle avait déjà subis. Il faudrait plusieurs jours pour convaincre le Dr LeVeque que Mlle Rocque disait la vérité. Il pensa aussi à l'enfer qu'elle avait vécu dans cet hospice, à sa maladie qui l'avait transformée en ce pathétique petit épouvantail...

Inconsciente du combat qui se livrait en lui, Vivienne souriait, transportée de bonheur à l'idée de retrouver Juniper Hill. Son affreux cauchemar était terminé ! Ce fut peut-être ce sourire, plein de courage et d'espoir, qui décida Deveril. Après tout, il avait encore cinq jours devant lui avant le départ de l'expédition. Il pouvait bien en employer un ou deux à aider la jeune fille.

Une fois sa décision prise, Deveril n'était pas homme à lanterner. Il se retourna, jetant un coup d'oeil vers l'hospice, mais celui-ci était caché par les arbres. Personne en vue...

— Mademoiselle, avez-vous assez confiance en moi pour accepter de me suivre à l'instant même? Sans autre bagage que ce que vous portez sur vous

?

Le sourire de Vivienne éclipa un instant le radieux soleil de Louisiane. Même son horrible jupe verte lui paraissait présentable, du moment qu'elle retournait à Juniper Hill !

— Mais comment donc, monsieur ! s'écria-t-elle. Je vous suivrais les yeux fermés jusqu'au bout du monde !

— Parfait. Je vais louer un buggy à Sainte-Anne afin que vous puissiez voyager plus confortablement. Mais jusque-là, nous devons nous contenter de mon cheval.

Deveril hissa la jeune fille sur sa monture et sauta en selle.

Ils cheminaient depuis un bon moment en silence lorsque Deveril s'adressa enfin à Vivienne :

— Nous allons nous arrêter au Chat Rouge pour que vous puissiez vous rafraîchir.

Quittant la grand-route, il engagea bientôt l'alezan dans un sentier qui sinuait entre les arbres et, au bout de quelques instants, Vivienne aperçut une auberge d'aspect rustique. L'endroit était pittoresque mais isolé. Curieux emplacement pour un établissement censé attirer la clientèle, songea-t-elle en descendant de cheval.

De fait, c'était précisément pour sa situation à l'écart de la route que Deveril avait choisi le Chat Rouge. De surcroît, il savait qu'ici, on ne leur poserait pas de questions indiscrètes : le patron était une vieille connaissance.

Il fit entrer Vivienne dans une salle basse et sombre où on leur servit une collation. A la vue des tranches de jambon rôti, du pâté en croûte et de la miche de pain odorant, tout juste sortie du four, Vivienne sentit son appétit renaître.

— Quel festin ! s'exclama la jeune fille. J'ai si faim que je me sens capable d'avaler tout cela à moi toute seule.

Deveril eut un large sourire.

— Excellente idée. Voilà qui vous remplumera peut-être un peu.

Mais malgré ses bonnes résolutions, Vivienne mangea du bout des lèvres, se bornant à picorer dans son assiette. Manifestement, elle était à bout de forces, constata Josh.

— Vous avez à peine touché à la collation, mademoiselle, observa-t-il en beurrant généreusement une grosse tartine de pain. Vous êtes encore trop faible pour pouvoir effectuer d'une traite le trajet. Contrairement à mon

plan initial, nous allons nous arrêter pour la nuit, sinon vous risqueriez de faire une rechute.

— Volontiers, monsieur. Le Chat Rouge me paraît être un endroit fort accueillant.

Avec ses plafonds enfumés et ses grosses poutres sombres, l'auberge n'était certes pas un endroit très luxueux, mais Vivienne se sentait si lasse que la perspective d'une chambre douillette sous les combles suffisait à la combler de joie.

Deveril ne parut pas partager son enthousiasme. Le Chat Rouge était un établissement parfaitement fréquentable dans la journée, mais, après le coucher du soleil, l'auberge se transformait en un repaire de contrebandiers et d'agents secrets en tout genre, espionnant pour le compte des Anglais, des Français, des Américains ou des Espagnols... Ce n'était pas un endroit convenable pour une jeune fille.

— Je préfère que nous descendions à l'hôtel du Trèfle, à Sainte-Anne, suggéra Deveril, laconique. Vous y serez plus confortablement installée.

— Comme vous voudrez, monsieur.

Vivienne avait hâte de pouvoir s'allonger sur un bon lit de plume. Levant les yeux, elle s'aperçut que Deveril l'observait pensivement et lui sourit avec gratitude.

Deveril lui rendit son sourire. Ses traits s'éclairèrent d'une lueur fugace, et il parut soudain plus jeune, et plus séduisant que jamais; mais son visage reprit presque instantanément son sérieux.

Intriguée, Vivienne le fixa, songeuse. Pourquoi avait-il en permanence l'air si grave, presque austère? Sans doute avait-il des soucis, des obligations... Mais il aurait été impoli de le questionner à ce sujet. Malgré sa curiosité, la jeune fille garda le silence.

Son compagnon de voyage se leva.

— Je vais parler au patron. Peut-être pourra-t-il nous procurer une voiture.

Laissant Vivienne se reposer dans un petit salon privé, Deveril partit à la recherche de son vieil ami Jean Labisse. La jeune fille supporterait peut-être le voyage à cheval jusqu'à Sainte-Anne, mais il valait mieux ne pas tenter le sort. Sans compter que leur arrivée à l'hôtel du Trèfle en pareil équipage, Mlle Rocque en croupe sur son alezan telle une héroïne enlevée par son amant, ne manquerait pas d'attirer l'attention, chose que Deveril préférait éviter...

Une heure plus tard, il aidait Vivienne à monter dans un buggy qui avait connu des jours meilleurs. L'aubergiste arriva en courant. Avec ses cheveux mi-longs, sa fine moustache et son anneau d'or à l'oreille, il ressemblait tout à fait à un pirate, songea la jeune fille avec délectation.

— Monsieur Deveril, un message pour vous ! De la part de Baptiste.

— Eh bien, je vous écoute, Labisse. De quoi s'agit-il ?

Les yeux de l'homme se portèrent sur Vivienne et revinrent se poser sur Deveril.

— Le message est urgent, précisa-t-il. Et confidentiel.

— Dans ce cas, allons à l'intérieur, répondit Deveril.

Abandonnant un instant Vivienne dans la voiture, les deux hommes rentrèrent dans l'auberge. Par la porte ouverte, la jeune fille aperçut Deveril ; il écoutait l'aubergiste d'un air très attentif, presque tendu. Lorsqu'il revint, son visage avait retrouvé sa sérénité habituelle.

— Des ennuis, monsieur ? demanda Vivienne tandis qu'il montait dans le buggy.

— Nullement. D'excellentes nouvelles, au contraire.

Il fit claquer les rênes, et la jeune fille comprit que le sujet était clos.

Le cheval partit au trot soutenu. Le soleil brillait encore de tous ses feux, le ciel était d'un bleu sans nuage, le paysage d'un vert profond, et Vivienne se sentait des ailes. Bientôt, elle serait à Juniper Hill ! Dans l'excitation du voyage, elle en oubliait sa fatigue et même le souvenir douloureux de la mort de son père.

De fortes pluies avaient raviné la route, et il fallut toute l'adresse de Deveril pour leur éviter d'être secoués comme des noix dans un panier. Comme ils traversaient un passage creusé de profondes ornières, il passa son bras autour des épaules de Vivienne pour l'empêcher de basculer. La jeune fille appuya la tête contre son épaule et, une fraction de seconde, elle sentit que Deveril accentuait son étreinte. Mais il la relâcha aussitôt.

— Cette voiture manque de suspension, dit-il en regardant droit devant lui. Et d'élégance. Je crains que notre arrivée à l'hôtel ne soit pas très stylée.

— Ma foi, cela m'est bien égal ! Je suis si heureuse d'avoir échappé à l'hospice et si impatiente de revoir Juniper Hill que j'aurais volontiers fait le voyage dans une brouette !

Deveril ne put s'empêcher de rire. Quelle drôle de petite personne, songea-t-il. Courageuse, énergique et pleine de gaieté, même dans l'adversité. Un sentiment d'admiration le gagna, qu'il s'empressa de refouler au plus

profond de lui-même. Ce n'était vraiment pas le moment de se laisser distraire.

Alors qu'ils s'engageaient sur une route secondaire, Vivienne nota à part soi que si la voiture manquait de chic, le cheval avait la beauté et l'élégance d'un pur-sang. Le contraste entre les deux était frappant. Elle pensa à l'auberge perdue dans la campagne, à l'air de comploteur du tenancier. Décidément, tout cela était bien étrange ! Et ce M. Deveril avait quelque chose d'énigmatique qui piquait sa curiosité.

Elle lui jeta un regard de biais, observant son profil bien dessiné, ses traits vigoureux, sa mâchoire volontaire. Un homme décidé et chevaleresque, et dont les manières étaient celles d'un gentleman. Pourtant, Vivienne ignorait à peu près tout de lui. Brûlant de combler son ignorance, elle décida de passer à l'action.

— Vous allez à Sainte-Anne pour affaire? s'enquit la jeune fille d'un air dégagé.

Un éclair d'amusement passa dans les yeux bleus de Deveril. Apparemment, sa petite protégée s'apprêtait à lui faire subir un interrogatoire en règle.

— Nullement, mademoiselle, répondit-il. Je suis un vagabond, un aventurier...

— Vous vous moquez de moi !

— Pas du tout, c'est la pure vérité. Du moins, aux yeux de certains...

Deveril réfléchit rapidement. Il n'avait aucune raison de cacher à cette jeune fille son expédition dans l'Oregon. Au contraire, il avait tout intérêt à accréditer l'idée qu'il se rendait dans l'Ouest dans le but de faire du commerce avec les tribus indiennes ; cela masquerait d'autant mieux l'objectif véritable de sa mission.

— Dans une semaine, reprit-il, je quitterai La Nouvelle-Orléans pour le territoire de l'Oregon avec une expédition commerciale.

Vivienne baissa les yeux.

— Quand j'avais sept ans, mon oncle Philippe est parti lui aussi par-delà les Rocheuses, murmura-t-elle. Il n'en est jamais revenu...

— La vie dans l'Ouest sauvage est pleine de dangers, mademoiselle. Elle attire les héros... ou les vagabonds et les aventuriers de ma sorte, ajouta-t-il avec une moue complice.

Vivienne éclata d'un rire clair. Elle se pencha en avant, les yeux brillants. Seuls ou en groupe, des hommes comme l'oncle Philippe partaient toujours plus nombreux vers le lointain Pacifique. Elle trouvait cela fascinant.

— Dites-moi, monsieur, qu'est-ce qui attire les hommes dans ces contrées?

— Pour les uns, la découverte de terres inexplorées et de merveilles naturelles connues seulement des Indiens. Pour d'autres, l'appât du gain, l'espoir de faire fortune...

— L'or, l'argent et les peaux de castor! s'exclama Vivienne, s'attachant à montrer qu'elle était au courant. Papa dit que...

Sa voix se brisa, et des larmes lui montèrent aux yeux, prêtes à jaillir. Elle serra très fort ses mains l'une contre l'autre, comme pour contenir ses émotions et les empêcher de s'étaler au grand jour.

— Papa... papa disait, reprit-elle d'un ton raffermi, qu'on tue chaque année plus de cent mille castors pour en faire des chapeaux et des manteaux.

— Oui, les caprices de la mode les ont décimés. Mais les hauts-de-forme en soie qui font fureur actuellement pourraient sonner le glas des compagnies de peausserie et sauver ces petits animaux de l'extinction. Quant aux métaux précieux, on en parle beaucoup, mais ce ne sont que des rumeurs pour l'instant. Nul n'en a encore trouvé dans ces régions.

Deveril hocha la tête.

— En ce moment, poursuivit-il, ce sont les ports du Pacifique et le commerce avec la Chine qui attirent les gens; mais, en réalité, la véritable richesse, c'est le pays lui-même.

Vivienne savait que Britanniques et Américains se disputaient le territoire de l'Oregon. Cette lutte lui semblait absurde. Ne disait-on pas que la civilisation s'arrêtait à la rivière Missouri? Les Etats-Unis s'étendaient à présent jusqu'aux lointaines Rocheuses; cela ne suffisait-il pas? Le pays était vaste. Il y avait bien assez de terre pour tout le monde.

Mais la jeune fille était trop lasse pour poursuivre la discussion. Elle s'appuya au dossier élimé du siège et, levant les yeux, s'aperçut qu'ils entraient dans la rue principale de Sainte-Anne. A quelque distance, on distinguait déjà les colonnes blanches de l'hôtel du Trèfle. Deveril jugea que le moment était venu de parler à Vivienne avec franchise.

— Mademoiselle, nous sommes dans une situation embarrassante, peut-être même dangereuse. Etant donné les circonstances dans lesquelles vous avez quitté l'hôtel du Trèfle la fois précédente, il vaut mieux que vous vous inscriviez sous un nom d'emprunt. Vu le nombre de clients qui défilent dans cet hôtel, je doute fort que l'on vous reconnaisse.

D'autant que l'extrême maigreur de la jeune fille — sans compter sa piteuse petite robe rapiécée — constituait le meilleur des déguisements, ajouta à part soi Deveril.

— Comme il vous plaira, monsieur, acquiesça Vivienne.

Il sourit.

— Bien ! Je vois que vous êtes aussi intelligente que courageuse. Si vous vous fiez à moi, je vous promets de vous tirer de ce mauvais pas. Nous voici arrivés.

Deveril avait vu juste : nul ne reconnut la jeune fille à la réception. L'employé jeta un coup d'œil discret à sa robe maculée de boue; l'ombre d'une expression réprobatrice passa brièvement sur son visage, mais il la regarda sans ciller s'inscrire dans le registre sous le nom de Mlle Rambeaux.

Quelques minutes plus tard, on conduisait Vivienne jusqu'à sa chambre, où elle s'empressa de prendre un bon bain chaud. La femme de chambre venue pour l'assister était visiblement dans tous ses états : on avait découvert un homme assassiné dans le parc de l'hôtel, le matin même. « Un homme très gentil, mademoiselle, et généreux, qui me laissait toujours un pourboire. Il était anglais et... » Elle parlait, parlait...

Malgré son caractère naturellement compatissant, Vivienne l'écoutait sans que la triste nouvelle n'arrive à troubler sa profonde béatitude. Demain, elle serait à Juniper Hill !

Une heure plus tard, confortablement installée dans un salon privé, en compagnie de Deveril, elle s'attaquait à un succulent chapon à la broche, suivi de poires pochées et d'une meringue. Consciente de sa maigreur, Vivienne essayait de faire honneur aux plats mais, cette fois encore, elle ne put avaler que quelques bouchées avant de reposer sa fourchette.

Son estomac n'était plus habitué à une nourriture aussi riche et il valait mieux éviter de lui faire violence.

Deveril observait la jeune fille tout en dégustant son verre de vin. Il se leva tout à coup, prit un second verre sur la desserte, et, l'ayant rempli de vin, le présenta à Vivienne. Elle refusa d'un geste courtois.

— Je vous remercie, mais je n'ai pas l'habitude de boire des boissons alcoolisées à table.

— Ni moi de servir du vin à des écolières, répliqua-t-il. Cependant, vous me feriez plaisir en acceptant ce cordial. Prenez-le comme un médicament. Il vous redonnera des couleurs.

Vivienne sourit, accepta le verre et but une gorgée de vin. Une chaleur bienfaisante se répandit aussitôt dans ses veines. Comme il était agréable d'être l'objet de toutes ces attentions de la part d'un compagnon si séduisant ! songea la jeune fille.

Tandis qu'elle avalait une autre gorgée de vin, l'image de M. LaFarge passa brièvement dans son esprit. Dire qu'elle s'était crue amoureuse de cet homme. Ses sentiments pour lui se bornaient en fait à un engouement de collégienne naïve, rien de plus. Depuis lors, elle avait connu tant d'aventures — et de mésaventures — que l'écolière qu'elle était en quittant Sainte-Ursule appartenait désormais au passé !

Tandis qu'elle songeait de la sorte, Deveril entrouvrit les portes-fenêtres à claire-voie et sortit sur le balcon. Le petit salon donnait sur le jardin de plantes aromatiques où il avait surpris Vivienne au crépuscule, lors de leur précédent séjour. Il contempla d'un air pensif le savant fouillis de massifs odorants pendant que Vivienne terminait son verre de vin.

— Je crois que votre prescription m'a fait grand bien, monsieur, constata la jeune fille.

Elle se sentait d'une légèreté aérienne. Mais Dieu qu'il faisait chaud dans ce salon ! Une bouffée d'air frais s'imposait. Lorsqu'elle se leva, la pièce se mit curieusement à tourner. Vivienne attendit un moment que murs, meubles et plafond eussent repris leur place habituelle, puis elle traversa le salon d'une démarche mal assurée. Arrivée sur le balcon, elle trébucha et serait tombée sans le bras secourable de Deveril.

— Peut-être ai-je un peu surdosé le remède, dit celui-ci en souriant.

La jeune fille avait certes repris des couleurs ! En fait, son visage cramoisi et son regard légèrement embué témoignaient d'une légère ivresse, songea Deveril, attendri. Mais dès qu'il eut enlacé la taille mince et souple, il se

sentit grisé à son tour. Il avait beau se répéter qu'elle n'était qu'une enfant, son corps lui soufflait tout autre chose : ce n'était pas une petite fille mais une femme qu'il tenait entre ses bras. Une femme étrangement désirable en dépit de sa maigreur...

Deveril avait l'habitude de contrôler parfaitement ses réactions. En homme de sang-froid, il comprit qu'il était temps pour Vivienne — et pour lui — de prendre un repos bien mérité.

— Mademoiselle, vous dormez debout, et demain la journée sera longue, dit-il en la lâchant pour sonner la femme de chambre.

Vivienne réprima un bâillement.

— En effet, je ne serais pas mécontente de retrouver mon lit, commença-t-elle, je...

Elle s'interrompit et ses yeux s'arrondirent de stupeur. En contrebas, dans le jardin, elle venait d'apercevoir, par-delà le banc de pierre situé au pied d'un grand arbre d'ornement, un nuage bleuâtre de la taille et de la forme d'un homme.

— Monsieur! Regardez! s'écria-t-elle.

Deveril suivit son regard. Truman Waggoner prenait le frais sur la terrasse du restaurant, un cigare à la main. Pas de quoi fouetter un chat... Mais quand ses yeux se reportèrent sur Vivienne, il vit que la jeune fille était blanche comme un linge.

— Qu'y a-t-il, mademoiselle? demanda-t-il.

— Vous ne voyez donc pas? jeta-t-elle d'une voix rauque. Là, derrière le banc... Un fantôme... Une apparition !

— Je crains que votre imagination ne vous joue des tours. Ce que vous avez pris pour un fantôme, ma chère enfant, c'est tout simplement la fumée d'un havane.

Vivienne recula, pas du tout rassurée.

— Peut-être ignorez-vous qu'il s'est passé d'étranges choses ici, monsieur. Un Anglais a été retrouvé assassiné dans le jardin. Son corps gisait sous ce banc de pierre !

Deveril la regarda pensivement.

— Des voleurs, je présume?

— Non. D'après la femme de chambre, sa bourse pleine de pièces d'or et ses papiers n'ont pas été dérobés... Le plus curieux, poursuivit-elle en baissant la voix, c'est qu'il avait deux passeports sur lui. L'un au nom de Dunn, l'autre à celui d'un certain M. McSweeney.

Les yeux de Deveril se rétrécirent.

— McSweeney. Je ne connais personne de ce nom... Et vous, mademoiselle?

Vivienne réfléchit, puis secoua la tête. Le nom éveillait bien un vague écho dans sa mémoire, mais elle était certaine de n'avoir jamais rencontré aucun M. McSweeney. Elle réprima de nouveau un bâillement. A ce moment, la femme de chambre entra, coupant court à la conversation. Après avoir souhaité bonne nuit à son compagnon, la jeune fille se retira dans sa chambre.

Ce fut seulement un peu plus tard, alors que Vivienne se déshabillait avant de se mettre au lit, que le souvenir lui revint : le soir où elle s'était aventurée dans le jardin de l'hôtel, elle avait surpris une conversation entre Deveril et un autre homme. Un homme qui répondait au nom de McSweeney... Tout comme l'Anglais assassiné dans le jardin !

Vivienne frissonna, envahie du sentiment désagréable qu'il ne s'agissait pas d'une simple coïncidence...



4

— C'est là ! Nous sommes arrivés !

Vivienne retint son souffle tandis que le vieux buggy s'engageait dans l'allée de Juniper Hill. Au fond du parc, sur une petite éminence, la vaste demeure blanche à colonnade se détachait sur le ciel bleu. La jeune fille se pencha en avant, piaffant d'impatience. Des larmes de joie lui embuèrent les yeux.

Dans l'excitation du retour, Vivienne avait complètement oublié le mystérieux M. McSweeney, assassiné à l'hôtel du Trèfle. Elle était tout à la joie de retrouver la vaste plantation familiale, avec ses pelouses verdoyantes et ses champs qui s'étiraient à perte de vue, jusqu'aux pénombres mystérieuses du bayou. Depuis l'âge de neuf ans, Vivienne avait vécu en pension avec Charlotte, chez les bonnes soeurs de Sainte-Ursule; la jeune fille passait les vacances de Noël et de Pâques dans la maison de La Nouvelle-Orléans que son père avait vendue en début d'année, et elle ne venait à Juniper Hill qu'en de rares occasions.

Mais à présent, elle était de retour. Elle avait retrouvé son foyer !

Son foyer... En un éclair, la réalité, perdue de vue quelques secondes, revint la frapper de plein fouet. La plantation n'avait pas changé et pourtant, rien ne serait jamais plus comme avant. Juniper Hill avait perdu son maître... Son père ne serait plus là pour l'accueillir dans la grande bibliothèque. Plus jamais elle ne se blottirait auprès de lui, sur le canapé de cuir, écoutant ses conseils ou lui confiant ses rêves, ses projets d'avenir. Plus de parties d'échecs, plus de chevauchées à travers champs en sa compagnie. Sans lui, sans son autorité ferme et discrète, Juniper Hill était une coquille vide et sans âme... Des larmes roulèrent sur ses joues, et elle se détourna pour cacher son chagrin.

Pleinement conscient du choc qu'elle devait éprouver, Deveril lui lança un bref regard, refrénant son désir de la consoler. Au cours du voyage, il avait fait de son mieux pour la distraire en lui parlant du lointain Oregon. Il avait décrit les sommets enneigés des Rocheuses, les forêts de conifères, la majestueuse beauté de ces terres sauvages. La jeune fille l'écoutait avec intérêt, mais à mesure qu'ils approchaient de Juniper Hill, elle était devenue plus distraite. Maintenant elle pleurait en silence, et Deveril comprenait que toute marque de compassion eût été déplacée. Vivienne Rocque était trop fière pour accepter sa pitié. Respectant sa douleur, il garda le regard fixé droit devant lui tout en observant d'un œil exercé le domaine dans lequel ils venaient de pénétrer.

A en juger par le parc luxuriant et les champs fertiles qui s'étendaient au loin, la plantation était prospère. Les cases des esclaves, blanchies à la chaux, étaient soigneusement entretenues, et les Noirs qui s'affairaient çà et là paraissaient bien nourris et en bonne santé. Domaine florissant, Juniper Hill devait susciter l'admiration et l'envie de nombreuses personnes... Mais Deveril ne faisait pas partie de celles-là. La riante prospérité qui s'étalait sous ses yeux était, il le savait, fondée sur l'esclavage, et pour lui, un jardin d'Eden où l'on était privé de liberté restait une prison. Ses opinions en la matière ne lui avaient pas valu que des amis, loin s'en fallait...

Un éclair lumineux provenant d'une fenêtre attira son attention. Il l'identifia aisément. Le reflet du soleil sur des jumelles... Quelqu'un les observait depuis la maison. Deveril demeura impassible, tenant les rênes d'une main ferme; rien dans son attitude n'aurait pu laisser soupçonner qu'il s'était aperçu de quelque chose.

Vivienne se tamponna les yeux avec le mouchoir chiffonné que Deveril lui avait donné. Foin de pleurnicheries ! Désormais, elle était la maîtresse de la

plantation. Chacun viendrait lui demander conseil et prendre ses ordres. Elle devait se montrer à la hauteur.

Refoulant son chagrin, elle essaya de puiser du courage en se concentrant sur les souvenirs heureux de son enfance, lorsqu'elle remontait la longue allée sur son poney, à l'ombre des chênes centenaires. Sa nature foncièrement optimiste finit par prendre le dessus. Le domaine ne serait plus jamais tel qu'il était du temps de son père, mais son bien-aimé Juniper Hill n'en continuerait pas moins à prospérer. Elle y veillerait.

Le buggy avait ralenti et suivait la dernière courbe de l'allée menant à la vaste demeure. Sous la véranda, une jeune Noire faisait reluire le marteau et la poignée de cuivre de la porte. Vivienne se redressa sur son siège. Toute la fatigue du voyage s'était envolée. Cette mince silhouette qui maniait le chiffon avec ardeur... c'était Naomi ! La camarade de jeux de son enfance, puis sa femme de chambre avant qu'elle ne parte pour la pension. Ah ! comme elle était heureuse de la revoir ! Cette fois, Vivienne se sentait vraiment chez elle.

Deveril arrêta la voiture devant le perron. Avant qu'il eût pu faire un mouvement, sa passagère avait ramassé ses jupes et sautait à bas du siège.

— Naomi ! cria-t-elle.

Elle grimpa prestement les marches, manquant trébucher dans sa hâte.

— Naomi ! C'est moi ! Tu me reconnais ?

Mais dès que Vivienne eut atteint la véranda, la jeune Noire s'engouffra dans la maison, lui claqua la porte au nez et tira le verrou intérieur. Vivienne s'immobilisa, muette de stupeur. Puis elle baissa les yeux, considéra son affreuse robe caca d'oie, son corps amaigri. Pas étonnant que Naomi ne l'ait pas reconnue ! Elle se mit à rire.

— Naomi... c'est mademoiselle Vivienne. Je suis revenue !

Elle frappa à la porte, mais personne ne répondit.

Pendant ce temps-là, Deveril confiait les rênes du buggy à un garçon d'écurie à la bouche édentée et à la peau noire et luisante comme de l'ébène poli. Il lui glissa une pièce d'argent dans la main.

— Promène le cheval un moment, le temps de le laisser souffler. Je ne serai pas long.

Montant les marches deux par deux, il rejoignit Vivienne sur la véranda. La jeune fille avait pâli, et sur ses traits juvéniles l'incrédulité se mêlait à la colère. Deveril frappa deux coups énergiques à la porte. Cette fois, le

résultat ne se fit pas attendre. Un maître d'hôtel parut sur le seuil, le visage impassible, le regard distant et froid.

— Je regrette, M. et Mme St. Germaine ne reçoivent pas aujourd'hui, annonça-t-il.

Le sourire prêt à éclore sur les lèvres de Vivienne disparut.

— Zachariah ? Tu ne me reconnais pas ? Je sais que j'ai beaucoup maigri, mais...

Sans dire un mot, le maître d'hôtel allait refermer la porte, mais Deveril devança son geste et fit signe à Vivienne d'entrer. La jeune fille franchit le seuil. Puis elle s'immobilisa, considérant avec une stupeur effrayée le vaste hall, avec son lustre de cristal dont les lames tintaient doucement dans le courant d'air.

Deveril balaya le vestibule du regard. Élégant et spacieux, il était meublé de fauteuils recouverts de soie crème. Tout au fond, de grandes portes-fenêtres aux rideaux de brocart couleur pêche ouvraient sur le jardin. Une pièce agréable mais sans plus. Pourquoi alors cette peur qu'il lisait dans les yeux de Vivienne ?

Il posa sa main sur le bras de la jeune fille en un geste apaisant.

— Que se passe-t-il ?

Vivienne tressaillit. Elle avait l'impression de vivre un mauvais rêve.

— Oh ! monsieur..., murmura-t-elle d'une voix rauque. C'est affreux ! Je ne reconnais plus rien !

Elle indiqua du geste les portes-fenêtres, l'élégant mobilier.

— Les rideaux, ils devraient être en soie vert émeraude. Et où est passée la console en acajou sculpté, ornée de griffons, qui se trouvait contre ce mur ? Celle que ma mère avait héritée de son arrière-grand-père... Et les fauteuils en tapisserie qu'elle avait brodée de ses mains ? Tout a changé, monsieur. Même le lustre est différent !

Deveril l'écoutait, le visage grave; manifestement, la jeune fille était au bord de la crise de nerfs. Il se tourna vers le maître d'hôtel au masque d'ébène.

— Mlle Rocque a quitté sa pension voici plusieurs semaines, mais elle est tombée malade pendant le voyage. A présent, elle a besoin de se rafraîchir et de prendre un peu de repos.

Zachariah haussa les sourcils.

— Mlle Rocque ? Vous faites erreur, monsieur...

Une voix s'éleva du haut de l'escalier d'honneur.

— Laisse, Zachariah. Je m'en occupe. Va chercher ta maîtresse.

L'instant d'après, Bertrand descendait les marches d'un pas nonchalant, mais son regard était sur le qui-vive.

Vivienne se précipita au pied de l'escalier.

— Bertrand ! Que faites-vous ici ? Et pourquoi tout a-t-il changé?

— Mais voyons, ma chère enfant, rien n'a changé ici depuis des années.

Il franchit la distance qui les séparait et prit les mains de la jeune fille dans les siennes.

— Je suis ravi de constater que le médecin avait tort. Il nous avait affirmé que vous ne passeriez pas la nuit. Si seulement nous avions pu nous douter...

Malgré l'onctuosité du ton, Vivienne devina que Bertrand était en colère. Il avait le même air de rage froide que le jour où son hongre gris l'avait jeté à terre. Bertrand avait abattu le cheval, prétendant qu'il avait la jambe brisée. Ce jour-là, Vivienne avait compris qu'elle le détestait. Et voilà qu'il était installé en maître à Juniper Hill !

— Que faites-vous ici? répéta-t-elle. Veuillez vous expliquer, je vous prie.

Il se pencha et l'embrassa sur les lèvres.

— Ma chère, ma très chère Charlotte. Bienvenue à Juniper Hill.

— Charlotte? Mais je suis Vivienne. Pourquoi m'appellez-vous Charlotte?

La jeune fille regarda Deveril, quêtant son soutien. Il avait les lèvres serrées et ses yeux étaient rétrécis en deux petites fentes.

Une porte s'ouvrit derrière Vivienne.

— Ah ! vous voici enfin, ma chère amie, s'écria Bertrand, tout sourire. Nous avons des visiteurs inattendus, figurez-vous. Préparez-vous à un choc. Un choc des plus agréables, au demeurant.

Vivienne jeta un coup d'œil dans le miroir sur le mur opposé, et ses yeux s'élargirent de stupeur. Sa propre image s'avancait vers elle, vêtue d'une robe de soie gris perle à la dernière mode, les cheveux relevés en un joli chignon.

Ses oreilles se mirent à bourdonner, des pensées confuses déferlèrent en vrac dans sa tête. Avait-elle perdu l'esprit? La jeune fille regarda fixement l'apparition dans le miroir. Son médaillon qu'elle croyait perdu, un pendentif en or de forme ovale, incrusté d'une croix en diamant, reposait sur le corsage de soie grise de son double...

— Que... que..., balbutia-t-elle.

Incapable d'articuler un mot, Vivienne fit volte-face si brusquement qu'elle faillit perdre l'équilibre. Les fatigues du voyage avaient sérieusement ébranlé ses forces. Mais pas au point de l'empêcher de reconnaître sa cousine !

L'apparition en soie gris perle s'empourpra, puis pâlit, et enfin s'avança d'un pas hésitant.

— Ah ! Charlotte, s'écria-t-elle, les mains tendues vers Vivienne, c'est un vrai miracle ! Et nous qui pensions que tu étais morte et enterrée...

Vivienne n'en croyait pas ses oreilles.

— Comment oses-tu jouer cette comédie devant moi ? explosa-t-elle. Je suis Vivienne, tu le sais parfaitement, alors à quoi bon ces mensonges ?

Tremblant de tous ses membres, à la fois de colère et d'épuisement, elle trouva néanmoins la force d'élever le ton.

— Tu m'as volé mon nom, mon héritage, et même le médaillon qu'oncle Philippe m'avait offert !

Mais l'afflux d'émotions eut raison de ses faibles réserves d'énergie. Et Vivienne, mortifiée, sentit que sa rage accusatrice se transformait en un flot de larmes. Pendant un moment, on n'entendit que le tintement cristallin du lustre et les sanglots irrépressibles de la jeune fille.

Bertrand hocha la tête.

— Pauvre petite, dit-il avec tristesse. Elle a toujours été sujette aux fantasmes. La maladie n'a rien arrangé, à ce que je vois.

Deveril réfléchit rapidement. Il n'avait aucun moyen de prouver l'identité véritable de sa protégée — et qu'en savait-il, après tout ? Il avait rencontré les deux jeunes filles dans de telles circonstances que les présentations avaient été pour le moins abrégées. Et sa petite protégée avait été si malade ! N'avait-elle pas l'esprit encore embrumé par la fièvre au point de divaguer sur son identité ?

Il regarda attentivement le petit visage aux traits tirés, aux yeux cernés, aux joues creuses. Une chose en tout cas était sûre : la pauvre malheureuse ne pouvait pas reprendre la route aujourd'hui. C'est à peine si elle tenait debout.

Bertrand adressa à Deveril un regard entendu.

— Comme vous le voyez, elle fait une crise d'hystérie. Conséquence de la fièvre cérébrale, sans doute.

— En effet, reconnut Deveril, j'ai entendu dire que la fièvre entraînait parfois des séquelles de ce genre.

Vivienne ouvrit la bouche pour protester, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Le monde s'écroulait. Même son protecteur se retournait contre elle ! La jeune fille enfouit son visage dans ses mains, essayant de recouvrer son sang-froid.

Mais la fatigue du voyage, la chaleur suffocante et la faiblesse due à la maladie eurent raison de ses efforts. Le bourdonnement à ses oreilles s'intensifia. Un sentiment d'irréalité la saisit, elle se sentait comme détachée de tout ce qui l'environnait. Était-ce la pièce qui tournait, ou bien elle ? La jeune fille voyait les lèvres de Deveril bouger, mais le sang cognait si fort à ses oreilles qu'elle n'entendait pas ce qu'il disait. Charlotte et Bertrand étaient devenus tout petits, poupées minuscules qu'elle contemplait de quelque monde lointain. Puis ses yeux se voilèrent, la pièce bascula de nouveau, et Vivienne porta la main à sa tempe.

De très loin, elle entendit la voix de Charlotte.

— Je crains que le voyage n'ait épuisé ma cousine. Je vais donner des ordres afin qu'on lui prépare une chambre.

Saisie de faiblesse, Vivienne sentit ses jambes se dérober. Deveril se précipita et la prit dans ses bras au moment même où elle allait s'effondrer. L'espace d'un instant, il fut stupéfait de la sentir si minuscule, si légère contre sa poitrine. Était-ce la même jeune fille qui, la veille encore, pleine d'énergie et de vitalité, le questionnait avec avidité sur les merveilles de l'Oregon ?

Emboîtant le pas à Charlotte, dont les jupes froufroutaient sur l'escalier de chêne, Deveril porta Vivienne au premier étage. Il se sentait coupable. Il n'aurait pas dû la laisser faire d'une traite ce long voyage, elle était encore trop faible. La jeune fille avait présumé de ses forces, et il n'avait pas su la protéger contre elle-même.

Vivienne était affreusement lasse. Incapable de parler ou de faire un mouvement, elle se rendait compte néanmoins qu'on la transportait dans l'aile des chambres à coucher. Des mains douces et fermes la déposèrent sur un lit, et elle entendit prononcer son nom.

Quelques minutes — ou quelques heures — s'écoulèrent. Quelqu'un lui pressait un verre contre les lèvres. Le verre sentait le laudanum. Elle essaya désespérément de ne pas avaler son contenu. Ne pas se laisser emprisonner dans la toile tissée par Bertrand et Charlotte... Résister, résister à tout prix... Mais le liquide pénétra tout de même dans sa bouche, et elle l'avala

machinalement. Ce fut la dernière chose dont elle eut conscience avant de glisser dans le sommeil.

Lorsque Vivienne se réveilla, une brise matinale agitait les rideaux de la fenêtre. Sa tête reposait sur une taie brodée, l'air embaumait la rose et la citronnelle, un pot-pourri que l'on confectionnait chaque été à Juniper Hill. La jeune fille se renfonça avec délices dans son oreiller, soupirant d'aise. Tout cela n'avait été qu'un mauvais rêve. Elle allait ouvrir les yeux, et elle verrait les rideaux bleu clair, ainsi que l'amusante petite coiffeuse aux pieds sculptés en forme de cygne, celle que son père lui avait envoyée de Paris pour son seizième anniversaire.

Souriant à l'avance, Vivienne souleva lentement les paupières et toute trace de joie déserta immédiatement ses traits. Elle se trouvait dans un immense lit à baldaquin tendu de soie rose. Ce n'était pas sa chambre, mais une de celles que l'on réservait aux amis de passage. Pourquoi l'avait-on installée là?

A travers la mince cloison qui la séparait du petit salon adjacent, elle entendit un bruit de voix qui se disputaient.

— On va nous démasquer, je vous dis, déclarait Charlotte de sa voix de crécelle. Oh ! je n'aurais jamais dû vous écouter!

— Ne vous inquiétez pas, répondit une voix plus grave que Vivienne identifia comme celle de Bertrand. J'ai un plan.

— Et M. Deveril, qu'en faites-vous? Il est déjà venu ce matin et il a promis de revenir demain prendre de ses nouvelles.

— Je doute qu'il tienne parole. Et si jamais il revient, eh bien... ne craignez rien, je m'occuperai de lui.

— Je l'espère bien !

L'exclamation furieuse de Charlotte fut ponctuée par un claquement de porte.

La jeune fille se redressa dans son lit, le cœur battant. Ainsi elle n'avait pas rêvé toute cette affreuse histoire ! Une seule consolation dans ce cauchemar : M. Deveril ne l'avait pas abandonnée. La jeune fille se glissa hors du lit et fit prudemment quelques pas dans la chambre. Le repos forcé et l'énergie propre à la jeunesse ayant fait leur œuvre, Vivienne sentit qu'elle avait recouvré ses forces. Lorsque M. Deveril reviendrait, elle saurait le convaincre qu'elle avait toute sa tête, qu'elle s'appelait bien Vivienne Rocque et qu'elle était l'héritière de Juniper Hill. Et M. Deveril l'aiderait à chasser les usurpateurs.

Soudain la porte de communication s'ouvrit à la volée, et Bertrand parut sur le seuil. Ses pommettes virèrent au rouge brique et une lueur inquiétante s'alluma dans ses yeux tandis qu'il fixait Vivienne avec une expression de concupiscence si avide que la jeune fille réprima un cri. Elle ne portait qu'un peignoir de fine batiste, aux boutons défaits sur le devant... Saisissant vivement le drap tout proche, elle s'en drapa pour protéger sa pudeur.

Bertrand s'avança vers elle. D'un geste sec, il lui arracha l'étoffe des mains et considéra d'un air appréciateur la silhouette de la jeune fille. C'était la première fois qu'il voyait Vivienne sans ses vêtements de pensionnaire.

— Un peu maigre mais fort jolie quand même, constata-t-il, comme s'il eût jaugé quelque tête de bétail dans un concours de comice agricole.

Frissonnant de dégoût, Vivienne recula et jeta un regard désespéré autour d'elle. Fuir... Mais où? Comme elle faisait derechef un pas en arrière, Bertrand la saisit par les épaules et l'attira contre lui.

— Aïe! Vous m'avez fait mal, s'écria-t-elle.

Il la relâcha. Une longue égratignure marquait la poitrine de la jeune fille, juste au-dessus de la naissance des seins. Instinctivement, Bertrand porta la main à sa cravate; celle-ci s'ornait d'une épingle en rubis, et à sa vue Vivienne se figea. Cette épingle à cravate appartenait à son père ! Bertrand se l'était appropriée, comme tout le reste.

Les prunelles de la jeune fille étincelèrent de haine.

— Ma chère Vivienne, reprit Bertrand, sarcastique, si vous pouviez voir la tête que vous faites en ce moment, vous seriez la première à en rire... Intelligente comme vous l'êtes, vous devriez pourtant comprendre que vous avez tout intérêt à vous montrer docile. Vous et moi, nous allons être bons amis, n'est-ce pas? ajouta-t-il d'un ton doux, en la dévorant des yeux.

Vivienne s'écarta vivement et redressa le menton.

— Vous avez perdu la tête? s'écria-t-elle. Vous, mon ami? Je préférerais la compagnie d'un boa constrictor !

Bertrand balaya du regard la gracieuse silhouette, s'attardant sur la gorge dénudée, sur les rondeurs des seins, sur les hanches...

— Vous vous trompez, Vivienne. Nous allons devenir des amis. Des amis intimes, comme vous allez le découvrir sans tarder...

La jeune fille eut un haut-le-cœur. Impossible de se méprendre sur les intentions de cette brute...

Bertrand esquissa un geste vers elle.

— Ne me touchez pas, sinon... je vous tue !

— Quelle petite furie vous faites ! Votre ardeur a quelque chose de très attirant, savez-vous ?

Soudain il la saisit à bras-le-corps et lui plaqua les bras sur les côtés.

— Otez vos sales pattes de là ! s'écria Vivienne.

Elle essaya de se dégager, mais il était trop fort. Et il la serrait de plus en plus près. Sa bouche n'était plus qu'à un centimètre de celle de la jeune fille. Vivienne se détourna. Il eut un ricanement et pressa ses lèvres sur le cou gracile.

— Vous voyez bien que vous êtes en mon pouvoir. Je vous tiens, et je puis vous faire plier à ma guise. Soyez raisonnable, ma douce. Si vous acceptez de jouer le jeu, je vous donnerai tout ce que vous désirez.

Vivienne tenta de gagner du temps.

— Et que demanderez-vous en échange ?

— Rien. Rien que vous ne m'auriez donné de votre plein gré si vous étiez rentrée chez vous saine et sauve. Le contrat de mariage était prêt, signé, contre-signé. Vous seriez ma femme à présent, Vivienne. Vous pouvez encore le devenir. Sinon en droit, du moins à titre... officieux.

Sa respiration devint saccadée, une lueur menaçante s'alluma dans son regard.

— Je vous veux, Vivienne, poursuivit-il. Et je vous aurai !

Surtout, ne pas paniquer. Si elle perdait son sang-froid, elle était perdue ! Son grand-père, le vieux général, disait toujours que, pour gagner, l'essentiel était de connaître l'adversaire... Luttant contre la nausée qui s'emparait d'elle, Vivienne décida de sonder l'ennemi. Abritant son regard derrière la frange épaisse de ses cils, elle prit une pose alanguie et esquissa une moue coquette.

— Et si je préférerais être la maîtresse de Juniper Hill plutôt que la vôtre ? Après tout, ne suis-je pas l'héritière légitime ? Pourquoi devrais-je laisser ma place à Charlotte ?

Bertrand se passa la langue sur les lèvres, puis il aspira profondément.

— Vous pourriez reprendre cette place... si vous acceptiez de coopérer. J'y ai pensé, cette nuit. On pourrait annuler le mariage... Je suis sûr que Charlotte se laisserait persuader. Si elle s'entêtait... un tragique accident est si vite arrivé ! Après un délai d'usage, vous deviendriez ma femme.

— Votre femme ? Jamais ! Je vous hais, je vous méprise !

Incapable de dissimuler davantage la répulsion qu'il lui inspirait, elle le repoussa violemment.

— Je vous conseille de bien réfléchir, proféra-t-il d'un ton lourd en se penchant sur la jeune fille.

Trop paniquée pour se préoccuper plus longtemps de tactique, Vivienne se dégagea et, rassemblant toutes ses forces, lui assena une gifle retentissante. Bertrand blêmit, porta la main à sa bouche. Lorsqu'il la retira, ses doigts étaient tachés de sang. Un instant, Vivienne crut qu'il allait la frapper mais il n'en fit rien. On aurait dit qu'il était pris de malaise, son visage devint gris cendre et des gouttelettes de sueur lui mouillèrent le front. Le lâche ! Lui qu'elle avait vu abattre froidement un cheval, voilà qu'il menaçait de tourner de l'œil. Ainsi, la vue du sang ne lui faisait aucun effet... tant qu'il ne s'agissait pas du sien.

Elle vit avec amertume qu'il se ressaisissait néanmoins et, tout en s'essuyant la bouche avec un mouchoir marqué d'un monogramme, la considérait d'un œil glacial.

— Vous avez été trop gâtée, Vivienne. Vous vous croyez tout permis. Le moment est venu de vous donner une leçon.

Il la saisit d'une poigne de fer, et la jeune fille eut beau se débattre, en l'espace de quelques minutes il l'avait immobilisée. D'une main, il la maintint solidement par le bras droit, de l'autre il l'empoigna par les cheveux puis, la poussant devant lui, il la fit sortir dans le couloir et s'engagea avec elle dans l'escalier de service.

La montée semblait interminable. Haletante, à bout de forces, Vivienne prit conscience qu'ils avaient dépassé l'étage réservé aux domestiques et gravissaient l'étroit escalier en colimaçon menant aux combles.

Bertrand s'arrêta devant une solide porte en chêne, l'ouvrit d'un coup d'épaule et propulsa Vivienne dans une petite pièce sombre à l'atmosphère suffocante. La jeune fille s'étala sur le plancher, le nez dans la poussière.

Bertrand se planta devant elle, un sourire sardonique aux lèvres.

— Je vais vous laisser réfléchir tranquillement à ma proposition, dit-il. Quelques jours de méditation solitaire dans cette étuve ne manqueront pas de faire avancer ma cause, j'en suis sûr.

— Aucune chance ! Vous êtes une brute, un menteur et un voleur !

— A votre aise. Voici vos nouveaux appartements, à moins que vous ne changiez d'avis. Poussière, obscurité et une chaleur de fournaise — alors que vous pourriez être confortablement installée dans la chambre rose.

Songez-y : l'air frais du jardin qui s'engouffre par les fenêtres ouvertes... de l'eau parfumée dans le tub de cuivre, un verre de citronnade glacée... un lit de plume et des draps de lin...

Il gagna la porte à grandes enjambées et se retourna.

— Ne serait-ce pas plus agréable qu'un plancher pourri, couvert de moisissure? Réfléchissez-y, Vivienne. Et souvenez-vous : la décision vous appartient.

Il sortit et referma la porte derrière lui. Vivienne entendit le grincement d'un verrou, puis ce fut le silence.

S'exhortant au calme, la jeune fille réfléchit à la situation. Celle-ci, il fallait en convenir, n'avait rien de réjouissant. Personne pour lui porter secours, pas de parents en Amérique, hormis Charlotte et l'oncle Philippe. Charlotte qui était tombée sous l'emprise de Bertrand. Quant à Philippe, il avait disparu dans une expédition aux sources du Missouri, lorsque Vivienne était encore enfant. Tout le monde pensait qu'il avait péri dans ces contrées lointaines. Pourtant, la jeune fille n'avait jamais perdu l'espoir de revoir un jour son oncle bien-aimé. Pour l'heure, cependant, inutile de compter sur son aide...

Son seul espoir reposait sur M. Deveril. A deux reprises déjà, il avait volé à son secours ! Mais Bertrand et Charlotte l'avaient embobiné lui aussi avec leurs mensonges. Et bientôt il partirait au loin...

Vivienne soupira convulsivement, une larme roula sur sa joue. Elle l'essuya d'un geste rageur. Ce n'était pas le moment de se lamenter ! Si elle voulait s'évader, elle ne devrait compter que sur ses propres forces. Le plus urgent était d'élaborer un plan. Ensuite elle le mettrait à exécution...

Alors, Bertrand et Charlotte n'auraient qu'à bien se tenir. Elle dénoncerait leur supercherie, elle redeviendrait la maîtresse de Juniper Hill ! Encore fallait-il trouver un moyen de s'échapper de ce galetas.

Une faible lueur filtrait par une lucarne à claire-voie. Lorsque ses yeux se furent habitués à la semi-obscurité, Vivienne recensa le mobilier de sa prison. Ce ne fut pas long. Un lit défoncé, une cuvette ébréchée et un pot de chambre... Un éclat métallique attira son regard. Elle s'approcha lentement. C'était une chaîne attachée au pied du lit, munie d'un fer à son extrémité.

Vivienne frémit. Cette pièce avait déjà servi de geôle ! Non, elle ne devait pas se laisser terroriser par une simple chaîne. D'ailleurs, si elle parvenait à en rompre un maillon, elle disposerait d'une arme redoutable. Elle se voyait déjà en assener un bon coup sur le crâne de Bertrand.

Réconfortée à cette évocation, elle palpa la chaîne sur toute sa longueur, à la recherche d'un maillon rouillé ou brisé. Rien à faire, les anneaux étaient d'une solidité à toute épreuve. Vivienne s'attaqua alors au fer attaché au pied du lit, essayant de le faire glisser peu à peu afin de le désolidariser de la chaîne.

La jeune fille était si absorbée par sa tâche qu'elle n'entendit pas la porte s'ouvrir. Un rai de lumière tombant du couloir la fit se retourner. Naomi se tenait sur le seuil, un plateau dans les mains. Elle entra dans la pièce, et la porte se referma avec un déclic. Quelqu'un l'avait verrouillée de l'extérieur.

— Mademoiselle Vivienne, commença Naomi, je vous apporte une légère collation.

Vivienne sursauta.

— Voilà que tu me reconnais maintenant! lança-t-elle, indignée. Pourquoi n'as-tu pas dit la vérité à M. Deveril ?

Tout en parlant, la jeune fille étendit négligemment un pan de son peignoir sur la chaîne et son fer afin de dissimuler son petit bricolage.

Naomi ne broncha pas. Son visage aux traits réguliers paraissait sculpté dans l'ébène. Elle déposa le plateau sur le lit et jeta un regard à Vivienne.

— Vous n'arriverez pas à ôter la chaîne, observa-t-elle tranquillement.

— J'y travaillerai nuit et jour s'il le faut!

— Je sais de quoi je parle, répliqua Naomi.

Elle releva la manche de sa robe. Son poignet était marqué d'affreuses escarres, avec des bandes de peau livide aux endroits où la plaie commençait à cicatriser.

Vivienne eut un mouvement de recul.

— Qui t'a fait cela? C'est ce monstre de Bertrand, n'est-ce pas? Mais pourquoi?

Naomi détourna les yeux et rabaissa sa manche.

— Il est le maître maintenant, dit-elle à voix basse. Il a le droit. Je lui appartiens, avec les vêtements que je porte... De même que je vous aurais appartenu, si les choses avaient tourné différemment. Cette chaîne-là est visible, ajouta-t-elle en désignant le mur du menton, mais elle n'est pas plus dure que celles qui font de moi une esclave !

— Mais... père et moi t'avons toujours bien traitée..., balbutia Vivienne, désemparée. Je... je n'avais jamais pensé...

La jeune fille regardait Naomi, profondément troublée.

— Tu es née à Juniper Hill, reprit-elle, et ta mère également. Qu’aurais-tu fait ailleurs?

— Je ne sais pas. Je me serais engagée comme femme de chambre, je serais serveuse dans une auberge... J’aurais fait le même genre de travail qu’ici, probablement. Mais ce serait mon propre choix. Ma vie m’appartiendrait.

Elle balaya du regard la pièce poussiéreuse.

— Sans la liberté de choisir notre sort, nous sommes des prisonniers, mademoiselle Vivienne. Comme vous dans ce grenier.

— Alors aide-moi ! Aide-moi à m’enfuir, et je changerai tout cela.

— Il me tuera.

— Pas si tu viens avec moi.

— Il lancera les chiens à nos trousses. Et quand il nous ramènera, ce sera encore pire.

— Si nous nous sauvons de nuit, insista Vivienne, on ne s’apercevra pas de notre disparition avant le lendemain matin. Entre-temps, nous aurons trouvé M. Deveril. Il loge à l’hôtel du Trèfle, à Sainte-Anne. Il nous aidera.

Naomi hocha la tête.

— Votre monsieur aura peut-être quitté l’hôtel avant que nous n’arrivions à Sainte-Anne. Et même si nous le trouvions, pensez-vous qu’il voudrait aider une fille comme moi ?

— Bien sûr que oui ! Tu es ma femme de chambre.

— Non. Je suis une esclave.

— Mais..., protesta Vivienne.

— Etre votre femme de chambre ne fait pas de moi une femme libre, répliqua Naomi. Et la fuite est un crime lourdement puni...

Elle tira de sa poche un petit objet qui étincela brièvement dans la lumière filtrant par la lucarne.

— Madame m’a priée de vous rendre ceci, dit-elle.

Stupéfaite, Vivienne tendit la main, et ses doigts se refermèrent sur le petit médaillon ovale. Charlotte avait-elle des remords? Etait-elle disposée à l’aider? Elle voulut parler, demander plus de renseignements à Naomi mais celle-ci était déjà sortie en laissant le plateau.

Sans toucher au bouillon et au pain, Vivienne but un peu d’eau et réfléchit aux paroles de la jeune Noire. On lui avait inculqué dès son jeune âge les principes régissant la vie de la plantation. Il y avait d’un côté les maîtres, de l’autre, les esclaves. C’était dans l’ordre des choses dans le monde où elle

vivait, et jusqu'alors la jeune fille ne s'était jamais posé de question. Naomi avait raison. Si elle n'était pas tombée malade, elle serait la maîtresse de Juniper Hill aujourd'hui. Naomi lui «appartiendrait », ainsi que tous les autres esclaves qui constituaient son héritage. Etait-ce juste pour autant?

Vivienne se retourna sur le matelas bosselé. Elle n'était plus une enfant pour tout accepter sans explication. Non, il n'était pas juste de « posséder » d'autres êtres humains, décida-t-elle. Sa résolution était prise : un jour, il y aurait de grands changements à Juniper Hill...

Epuisée par les émotions, assommée par la chaleur, Vivienne glissa dans un sommeil peuplé de rêves. Elle dansait au son d'une musique entraînante, et subitement un homme séduisant aux cheveux d'ébène la prenait dans ses bras. Deveril ! En souriant, il la guidait doucement vers les portes grandes ouvertes de la salle de bal.

La scène changea rapidement, et Vivienne se retrouva dans la chambre rose; mais cette fois c'était Deveril qui la regardait intensément de ses yeux bleus, Deveril qui dégrafait sa chemise de fine batiste et caressait ses seins... Une vague de chaleur la parcourut. Les jambes chancelantes, elle défaillait de bonheur entre ses bras puissants, le visage offert à ses lèvres.

C'est alors qu'un envol de pigeon, au-dehors, la tira brutalement de son rêve. Le soleil était passé à l'ouest de la maison, et dans le grenier la touffeur devenait insupportable. Puis les rais de lumière qui tombaient à travers la lucarne à claire-voie s'estompèrent progressivement.

Le soir arriva. Affaiblie par le jeûne et la chaleur, Vivienne, l'esprit embrumé, rêvait d'un chevalier qui venait la sauver. Il avait des cheveux de jais et le visage de Deveril, et il l'emmenait au grand galop sur son bel alezan. Le roulement des sabots s'intensifia... Vivienne se réveilla en sursaut. Un étrange martèlement résonnait au-dehors. Un bruit sourd, lent et régulier qui avait quelque chose de sinistre dans la nuit. La jeune fille se redressa, baignée de sueur.

La porte s'ouvrit sans bruit, et la lueur d'une bougie éclaira le visage de Naomi.

Vivienne déglutit.

— Naomi ! Quel est ce bruit bizarre au-dehors?

La servante referma la porte.

— Vous ne devinez pas, mademoiselle? M. Deveril est devenu trop curieux. Il pose trop de questions. Votre présence ici devient gênante.

Elle marqua une pause, puis s'approcha du lit et regarda Vivienne avec gravité, mais sans que la moindre émotion se reflétât sur son visage sombre.

— Ce que vous entendez, c'est le bruit des pelles et de la terre qu'on remue. Les hommes creusent votre tombe.

— Veuillez informer M. St. Germaine que M. Deveril désire le voir.

Deveril se tenait de nouveau dans le vestibule de Juniper Hill, sérieusement inquiet cette fois. L'instinct infallible qui lui avait si souvent sauvé la vie lui soufflait qu'il se passait quelque chose de grave. Vivienne était en danger.

Une discrète reconnaissance effectuée avant l'aube dans les bâtiments annexes lui avait révélé certains détails intéressants ; en particulier, il avait découvert, remisee dans un hangar, la massive console aux pieds sculptés en forme de griffons que Vivienne avait décrite avant de s'effondrer. Mlle Rocque avait dit la vérité. Sa cousine usurpait son identité, et St. Germaine l'avait spolié de son héritage.

Le visage d'ébène du maître d'hôtel se figea.

— Je regrette, monsieur Deveril, mon maître est à La Nouvelle-Orléans pour affaires.

— Dans ce cas, j'aimerais présenter mes respects à Mme St. Germaine.

— Madame est souffrante.

Deveril redressa les épaules, un pli sévère contracta ses lèvres.

— Allez dire à votre maîtresse que je ne partirai pas tant que je n'aurai pas vu la jeune dame que j'ai ramenée à Juniper Hill il y a deux jours.

Le maître d'hôtel considéra l'air déterminé du visiteur et battit en retraite vers le salon. Deveril se mit à arpenter nerveusement le vestibule. Les doubles rideaux étaient tirés et la pièce plongée dans la semi-pénombre. Quelques minutes s'écoulèrent, et le maître d'hôtel réapparut.

— Madame va vous recevoir, annonça-t-il.

Deveril s'immobilisa. La porte d'un salon s'ouvrit, et Charlotte s'avança vers lui dans un froufrou de jupes. Elle avait les yeux rougis et portait une ample robe de soie noire.

Elle croisait et décroisait ses doigts nerveusement. Bertrand lui avait fait soigneusement la leçon, mais elle redoutait cet instant.

— Je regrette que mon mari ne soit pas là pour vous accueillir, monsieur, commença-t-elle d'une voix mal assurée.

Deveril balaya d'un geste impatient les formules de politesse.

— Ce n'est pas votre époux que je désire voir, madame, mais la jeune personne que j'ai raccompagnée ici avant-hier.

— Je crains que ce ne soit impossible.

— Je lui parlerai en votre présence, si vous le désirez, mais je ne partirai pas d'ici tant que je ne me serai pas assuré de son état de santé.

Charlotte baissa les yeux et une expression de tristesse se peignit sur ses traits.

— Hélas, monsieur, je regrette de ne pouvoir accéder à votre demande. Ma pauvre cousine a succombé à un nouvel accès de fièvre cette nuit même. Elle est morte.

— Morte!

Deveril eut l'impression d'un coup de poignard en plein cœur. Il resta un instant immobile, comme pétrifié ; puis la stupeur fit place à la colère.

— Vous mentez! s'écria-t-il.

Charlotte pâlit mais ses yeux glauques soutinrent son regard sans ciller.

— Non pas, monsieur. Mon mari a pensé qu'il valait mieux l'ensevelir aussitôt. Pour éviter tout risque de contagion, comprenez-vous ? Nous l'avons enterrée dans le cimetière familial, sur la colline. Juste après le parc. Si vous désirez vous rendre sur sa tombe...

Deveril s'inclina sans mot dire et tourna les talons.

Après avoir traversé la pelouse, il s'engagea sur le sentier qui menait à une petite éminence. Et si tout cela n'était qu'une ruse pour l'éloigner de la maison? se demanda-t-il. Mais à l'ombre des arbres, entre deux vieilles pierres tombales et un mausolée réservé aux urnes funéraires, il découvrit un petit monticule de terre fraîchement retournée.

Deveril resta un moment auprès de la tombe, tête baissée, plongé dans ses pensées. Mais lorsqu'il repartit, une détermination farouche se lisait sur son visage, et son pas était plus assuré que jamais.

Tapie derrière une fenêtre, Charlotte le regarda sauter en selle et s'éloigner au galop dans l'allée. Elle poussa un soupir de soulagement. Tout s'était passé comme Bertrand l'avait prévu.

Sous le ciel nocturne, trois silhouettes se déplaçaient sans bruit dans le parc de la plantation, se dirigeant vers la colline où se trouvait le petit cimetière familial. La lune disparaissait derrière de gros nuages noirs, le vent gémissait dans les arbres et soufflait en rafales, apportant jusqu'à Juniper Hill l'odeur iodée de la mer. Quelque part dans le golfe, une tempête tropicale se préparait, songea Deveril. Il fallait se hâter. S'arrêtant

auprès d'un vieux chêne qui déployait majestueusement ses branches dans la nuit noire, il tira de sa housse la pelle qu'il avait apportée.

Ethan le rejoignit peu après. Le jeune homme semblait nerveux. Il jeta un regard inquiet par-dessus l'épaule.

— Vous êtes vraiment décidé, mon oncle? Vous allez ouvrir une tombe?

Deveril le jaugea du regard.

— Tu as peur?

Ethan déglutit.

— Non. Mais on pourrait nous entendre de la maison.

— Ne t'inquiète pas, dit Deveril, le vent couvrira le bruit des pelles. L'orage menace d'éclater d'un instant à l'autre.

Le troisième homme sortit de l'ombre du mausolée. Lui aussi portait une pelle.

— Waggoner, dit Deveril à mi-voix, vous et moi allons creuser pendant qu'Ethan fera le guet.

Truman Waggoner, celui-là même avec qui Deveril avait pris son petit déjeuner à l'hôtel du Trèfle, venait d'être recruté pour l'expédition dans le nord-ouest. Deveril le connaissait à peine, mais il disposait d'excellentes références. Et dans le cas présent, ses bras vigoureux et musclés présentaient un avantage indéniable.

Les deux hommes s'attaquèrent à leur tâche. La terre fraîchement retournée était meuble et la sépulture peu profonde. Bientôt, la pelle de Deveril heurta quelque chose de dur. Il se redressa, indiquant du geste à son compagnon d'arrêter de creuser. Puis il dégagea soigneusement le cercueil de bois. Pendant un moment, on n'entendit que le gémissement du vent dans les arbres et le bruissement des feuilles.

Deveril considéra en silence la tombe béante. Jusqu'à cet instant, il avait été persuadé qu'il ne trouverait qu'une sépulture vide. Que ces funérailles étaient une mascarade destinée à décourager les questions des gêneurs comme lui. Mais en découvrant le cercueil, une sourde appréhension le saisit. Et si la cousine de Vivienne avait dit vrai ?

Il sauta dans la fosse et s'agenouilla dans la terre meuble. Il fallait qu'il en ait le cœur net ! Utilisant sa pelle en guise de levier, il inséra la lame entre le couvercle et le côté du cercueil et appuya sur le manche. Le couvercle se souleva de quelques centimètres en grinçant. Deveril jeta sa pelle. Il tira de sa poche une chandelle, l'alluma et, abritant la flamme de la main, regarda à l'intérieur de la longue caisse en bois.

A la lueur vacillante de la chandelle, il entrevit une forme enveloppée d'un linceul blanc.

Deveril se redressa en jurant. De nouveau, une douleur aiguë lui transperça la poitrine. Mais quelque chose protestait violemment en lui. La jeune fille qui répondait au nom de Vivienne Rocque était une âme courageuse et ardente, pleine de vitalité. Il ne pouvait l'imaginer gisant dans cette méchante caisse en bois, à jamais immobile et froide... Non, impossible! Il planta la chandelle dans la terre et souleva complètement le couvercle.

Au bord de la fosse, Waggoner et Ethan retenaient leur souffle. Placés comme ils étaient, Deveril leur masquait le cercueil. Soudain, ils le virent se pencher en avant; sa tête et son bras droit disparurent presque complètement à l'intérieur; puis il flanqua un coup de poing sur le couvercle et se redressa.

— Que se passe-t-il ? demanda Waggoner à voix basse. Qu'avez-vous découvert?

Deveril s'écarta légèrement

Le cercueil contenait des rondins de bois enveloppés dans une vieille couverture et ficelés par une corde à nœuds.

Lorsque Deveril se hissa hors de la tombe, il souriait jusqu'aux oreilles.

— Je le savais ! Mon instinct ne m'avait pas trompé ! s'écria-t-il, triomphant.

Les trois hommes comblèrent la fosse et se séparèrent pour regagner l'endroit où chacun avait laissé sa monture. L'alezan de Deveril hennit doucement en reconnaissant son maître. Josh lui tapota l'encolure, sauta en selle et prit la route de l'hôtel du Trèfle. Trois heures plus tard, il y parvenait.

Une lune blafarde sortit de derrière un nuage, jetant une lueur argentée dans la nuit. Tout en regagnant les écuries de l'hôtel, Deveril continuait de songer à ce qu'il venait de découvrir. Les risques et les difficultés de sa propre entreprise avaient été temporairement relégués à l'arrière-plan, dans quelque coin reculé de son cerveau. Pour le moment, toutes ses pensées allaient à une jeune fille aux yeux verts, aux cheveux d'or roux et au tempérament fougueux...

Il rit tout seul en conduisant son cheval à son box. Bertrand St. Germaine n'aurait pas imaginé ces fausses funérailles s'il avait voulu assassiner Vivienne. Non, il devait caresser quelque autre projet en sous-main. Or, découvrir les plans secrets de l'adversaire était une des spécialités de

Deveril. Il ne savait pas où se trouvait Vivienne ni comment il pourrait arriver jusqu'à elle. Mais une chose était sûre : la jeune fille était vivante.

Et il la retrouverait !

La tâche se révéla moins aisée qu'il ne l'avait cru. Persuadé que Vivienne était retenue prisonnière derrière les murs de Juniper Hill, Deveril essaya d'abord de soudoyer le personnel de la plantation. Lorsque toutes ses tentatives eurent échoué, il décida d'effectuer lui-même une discrète reconnaissance.

Dans la nuit noire, Deveril escalada un mur garni d'un treillage, se hissa à l'intérieur de la véranda du premier étage et se glissa dans la maison endormie. Vêtu de noir, il se déplaçait avec la souplesse d'un félin, parcourant les pièces plongées dans l'obscurité, à la recherche d'un indice. En vain.

Il s'engagea alors dans un escalier en colimaçon qui le mena dans les combles, devant une lourde porte de chêne. Il tourna la poignée. La porte s'ouvrit. A la lueur de son briquet, Deveril découvrit un méchant lit en fer garni d'une grosse chaîne. Quelque chose de blanc se détachant sur le plancher poussiéreux attira son regard. Avant même de l'avoir touché, il reconnut son mouchoir. Celui qu'il avait donné à Vivienne juste avant d'arriver à Juniper Hill...

Il le serra dans sa main et le porta à son visage. Le carré d'étoffe chiffonnée avait conservé le frais parfum des cheveux et de la peau de Vivienne.

Deveril referma sans bruit la porte du galetas, revint sur ses pas et quitta la maison en empruntant le même chemin qu'à l'aller. A présent il disposait au moins d'un indice : Vivienne avait été détenue dans le grenier, et elle ne se trouvait plus à Juniper Hill.

Pendant qu'il se livrait à ses explorations nocturnes, Ethan, Truman Waggoner et Baptiste Boucher, un vieil ami de Deveril qui était aussi son homme de confiance, menaient l'enquête de leur côté. Bertrand avait dû s'entourer d'un luxe de précautions pour faire sortir sa captive de Juniper Hill, peut-être même l'avait-il droguée; mais tôt ou tard, quelqu'un finirait bien par remarquer une jeune beauté aux cheveux incandescents et aux yeux d'émeraude. Elle n'était pas de celles qui passent inaperçues...

Deveril ne dort pas cette nuit-là. A la lueur grise et brumeuse de l'aube, il se rendit à une cabane abandonnée sur la route du bayou, dissimula son cheval à l'angle de deux murs en ruine, vestiges d'une ancienne écurie, et

attendit en rongeant son frein ses trois compagnons. Ethan fut le premier à arriver. Son visage juvénile était marqué par la fatigue.

— La nuit a été longue, à ce que je vois, observa Deveril.

Ethan se frotta les yeux.

— En effet.. Et tout cela pour pas grand-chose. Aucune trace de la jeune fille ni de St.Germaine sur la route de La Nouvelle-Orléans.

Quelques minutes plus tard, Waggoner apparut. Lui non plus n'avait rien trouvé. Tiré à quatre épingles, les bottes cirées, la chemise amidonnée, il avait le regard froid et le visage impénétrable.

— Vous m'étonnerez toujours, Waggoner, observa Deveril. Comment faites-vous pour courir les routes toute la nuit et rester frais comme la rosée? Cela me dépasse.

Waggoner toucha son col de chemise.

— J'ai d'utiles relations. La blanchisseuse qui habite au-dessus de la boutique du tailleur, à Sainte-Anne, est une de mes bonnes amies. Je me suis arrêté chez elle et j'y ai fait un brin de toilette avant de venir.

Il détourna le regard. Deveril laissa tomber le sujet, mais l'information ne serait pas oubliée.

Baptiste arriva bon dernier. Il venait à pied, et Deveril le reconnut de loin à sa bedaine proéminente et à sa démarche chaloupée de marin. Il entra dans la cabane, triturant d'un air méditatif sa longue barbe grise.

— J'ai pris mes renseignements, annonça-t-il d'une voix fortement teintée d'accent canadien. M. St. Germaine a signé le registre d'un hôtel au nord de Juniper Hill, puis il s'est volatilisé. Plus trace de lui. Dites, c'est l'homme invisible, ce gars-là?

Deveril serra les mâchoires, son visage se rembrunit.

— Bertrand St. Germaine n'a rien d'un fantôme. Il peut saigner et mourir comme n'importe quel homme.

Ethan tressaillit. Devant l'expression menaçante de son oncle, il sentit un frisson glacial lui parcourir le dos. Les paroles de Deveril sonnaient comme une inquiétante promesse...



5

La petite auberge était située à l'écart de la route, à mi-chemin entre Juniper Hill et La Nouvelle-Orléans. Ce n'était pas le genre d'endroit que fréquentait l'aristocratie locale, mais l'établissement avait des murs épais, la nourriture était mangeable et les patrons discrets. La rumeur courait qu'il servait naguère de repaire aux pirates et aux brigands. Mais les cinq clients qui s'attardaient dans la salle commune devant leur chope de bière semblaient fort peu menaçants, sinon pour la vertu de la jolie servante.

Bref, c'était l'endroit idéal pour un gentleman désireux d'éviter les rencontres inopportunes. Bertrand n'avait pris aucun risque. Pendant qu'il dînait seul dans un salon privé, Vivienne et Naomi étaient restées enfermées à double tour dans une chambre à l'étage.

Bertrand se rengorgeait en songeant au bon tour qu'il avait joué à d'éventuels poursuivants, en particulier à ce fouineur de Deveril. L'avant-veille, il avait pris la direction du nord et s'était arrêté dans un grand hôtel très passant afin de brouiller les pistes. En effet, l'homme qui avait pris possession de la chambre retenue pour M. St. Germaine n'était qu'un prête-nom à son service. La voiture de Bertrand avait quitté la cour de l'hôtel moins d'une heure plus tard, avec un attelage de chevaux frais ; à l'intérieur se trouvait Vivienne, à laquelle Bertrand avait pris soin d'administrer un puissant somnifère. Naomi était assise à côté d'elle, le visage indéchiffrable.

Ils étaient revenus sur leurs pas en empruntant des chemins détournés et avaient passé la nuit précédente dans le manoir délabré de Bertrand. Le toit était percé et les murs suintaient d'humidité, mais que lui importait ? Le manoir constituait une étape sûre et discrète.

Bertrand sourit. Demain, ils seraient à La Nouvelle-Orléans. Là, il confierait cette pauvre Vivienne — ainsi qu’une bourse largement garnie de pièces d’or — à Mlle Callie Hoecker, une amie de toujours. Une femme d’une conduite irréprochable et d’une discipline de fer. Bertrand eut un petit sourire sardo- nique.

Vivienne pourrait toujours hurler à l’usurpation d’identité et au détournement d’héritage; Mlle Hoecker avait l’habitude d’entendre ce genre de divagations. Elle dirigeait l’asile de fous de La Nouvelle-Orléans. Une fois enfermé dans cet établissement ceint de hauts murs et aux fenêtres pourvues de solides barreaux, nul n’en repassait jamais le seuil. Sinon les pieds devant...

Bertrand finit son verre. Sans y prendre garde, il avait vidé la bouteille de bordeaux entamée au début du dîner. Il s’adossa contre son siège et soupira. Adorable et incorrigible Vivienne... Dommage, il aurait bien goûté à sa fraîcheur juvénile... Mais il n’était peut-être pas trop tard encore. Il avait toute la nuit devant lui. L’occasion était inespérée! Les clients qui se trouvaient dans la salle de l’auberge menaient grand tapage. Si Vivienne résistait, nul ne l’entendrait.

Les sens échauffés par l’alcool, Bertrand se leva, faillit trébucher et s’engagea d’un pas vacillant dans l’escalier. Passant sans s’arrêter devant sa chambre, il se dirigea vers la pièce située au fond du couloir. Aucune lumière ne filtrait sous la porte. Un sourire se dessina sur ses lèvres sensuelles tandis qu’il introduisait la clé dans la serrure. Il tourna la poignée et entra.

A la lumière bleutée de la lune qui passait à travers les carreaux sales, Bertrand discerna deux silhouettes étendues sous le drap qui recouvrait le lit. Il s’humecta les lèvres du bout de la langue. Cette petite aguicheuse de Vivienne allait apprendre ce qu’était un homme, se dit-il tout en se retournant pour fermer la porte. Il entendit vaguement quelque chose remuer derrière lui mais n’eut pas le temps de s’en étonner. Mille boules de feu explosèrent soudain qui lui déchirèrent le crâne, et il sombra dans une nuit noire et sans fond.

— Ça a marché ! Naomi ! Nous avons réussi !

Vivienne avait peine à ne pas hurler de joie devant le corps inerte de Bertrand, étendu à ses pieds. Elle tenait dans ses mains le lourd pommeau de bois dévissé du montant du lit.

Naomi rejeta le drap, révélant le ballot de vêtements qui simulait la deuxième silhouette. Elle était en tenue de voyage mais avait les pieds nus. Se glissant silencieusement au côté de Vivienne, elle regarda fixement le corps étendu au sol.

— Il est mort? demanda-t-elle.

— Je... j'espère bien que oui ! répliqua Vivienne, mais sa voix tremblait légèrement.

Naomi se pencha sur le corps. Une grosse bosse, humide et gluante, ornait la base du crâne, mais Bertrand respirait.

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle. Nous n'êtes pas un assassin. Mais vous l'avez joliment assommé. Il ne se réveillera pas avant demain matin, ce qui va nous donner une bonne avance.

Vivienne s'agenouilla auprès d'elle et fouilla rapidement les poches de Bertrand.

— Regarde ! s'écria-t-elle en brandissant un épais rouleau de billets de banque, puis une bourse pleine de pièces d'or et d'argent. Nous allons voyager dans le luxe !

Naomi ne fit pas d'objection. Mais lorsque Vivienne s'attaqua à la montre de gousset pourvue d'une chaîne en or et d'une breloque incrustée d'émeraudes, elle l'arrêta du geste.

— Non, pas ça. C'est trop facile à identifier. On risquerait de se faire repérer.

Vivienne fourra la montre dans sa poche.

— Je ne peux pas la laisser. Elle appartenait à mon père, expliqua-t-elle. Prépare-toi, Naomi. Il ne faut pas s'attarder ici.

Pendant que la jeune Noire mettait ses chaussures, Vivienne s'assit devant le petit secrétaire, prit une feuille de papier et trempa la plume dans l'encrier. A la lueur de la lune, elle écrivit rapidement, d'un air décidé. Puis elle plia le papier et le tendit à sa compagne, ainsi que la bourse pleine de pièces d'or.

— Garde cela sur toi, au cas où nous serions séparées ou... ou s'il m'arrivait quelque chose.

— Qu'est-ce que c'est?

— Ce papier fait de toi une femme libre. Si... — non ! — quand j'aurai retrouvé mes droits et mon héritage, je ferai rédiger un document officiel. Mais pour l'instant, il faudra se contenter de celui-ci.

Naomi retourna le papier entre ses doigts. Comme tous les esclaves de Juniper Hill, elle avait appris à lire et à écrire, mais il faisait trop sombre dans le recoin où elle se tenait pour déchiffrer le document. D'ailleurs avait-il seulement une quelconque valeur? Ce n'était peut-être qu'un leurre, un stratagème de sa maîtresse pour s'assurer sa coopération. Sans mot dire, elle serra le papier dans un petit sac de cuir et fourra le tout dans la poche de sa robe.

— Vous croyez que les sœurs de Sainte-Ursule voudront bien nous accueillir toutes les deux? interrogea-t-elle.

Vivienne la regarda, étonnée.

— Bien sûr, voyons ! Et elles m'aideront à prouver mon identité.

Naomi demeura impassible. Elle ne voulait pas se laisser bercer d'illusions. L'expérience lui avait trop bien appris que les Blancs n'aidaient jamais que ceux de leur espèce... Elle noua les attaches de son léger manteau de voyage.

— Je suis prête, annonça-t-elle.

Vivienne ouvrit la porte, et les deux jeunes filles se faufilèrent dans le couloir. Avant de s'éloigner, Vivienne prit soin de verrouiller la porte, afin que personne ne puisse découvrir Bertrand avant l'aube. Puis elle suivit Naomi qui s'était déjà engagée dans l'escalier. Dans la salle de l'auberge, les derniers clients s'époumonaient avec des voix éraillées d'ivrognes, et nul ne les entendit descendre.

En dépit de son aspect délabré, la porte de derrière s'ouvrit aisément et sans grincer. Les gonds devaient être bien huilés. La cour de l'auberge était sombre, de gros nuages roulaient dans le ciel. Le vent se levait, et la pluie ne tarderait pas à venir.

Comme les deux fugitives longeaient le mur est du bâtiment, un bruit de sabots retentit sur le chemin. Vite, elles se dissimulèrent dans un renforcement, entre une remise et un gros tas de bois. Il était temps. Un homme menant un cheval chargé de sacs de toile apparut à l'entrée de la cour. Il avança jusqu'à l'écurie, frappa deux coups sur le mur, puis deux autres. Une section du mur coulisssa comme par enchantement.

La lueur d'une lanterne apparut dans l'ouverture. Bouche bée, Vivienne et Naomi regardèrent l'homme décharger le cheval et passer les sacs à quelqu'un qui se trouvait à l'intérieur. Soudain, l'un des sacs tomba à terre, et une pluie de pièces d'or se répandit sur le sol. L'homme les ramassa prestement et tandis qu'un gamin venait prendre son cheval pour l'emmener

dans un box, il se dirigea vers l'entrée de l'auberge. La porte dérobée se referma sans bruit.

Les deux jeunes filles échangèrent un regard interloqué. De toute évidence, elles n'étaient pas dans une auberge ordinaire, mais dans un repaire de contrebandiers ou de brigands. Les deux, probablement.

Une porte s'ouvrit derrière elles, et deux hommes sortirent de l'établissement. Le plus âgé avait un ventre proéminent et une grande barbe grise. Quant au plus jeune, c'était l'homme qui venait d'amener le cheval, Vivienne en aurait donné sa main à couper. Il observa le ciel, puis les arbres fouettés par le vent, et se tourna vers son compagnon. Une brusque rafale porta ses paroles jusqu'à la jeune fille.

— Ouais, ça va dégringoler d'ici peu, constata-t-il. Y va tomber des haliebardes.

Le barbu opina du chef et répondit avec un fort accent canadien :

— Ça, c'est sûr. Inutile d'aller au rendez-vous. Le capitaine Deveril ne va pas se déplacer par une nuit pareille.

Deveril ! Vivienne retint sa respiration. Il ne pouvait pas s'agir de son chevaleresque bienfaiteur. Elle l'imaginait mal frayant avec des contrebandiers et des brigands ! Et pourtant... Dans le jardin de l'hôtel du Trèfle, déjà, puis à l'auberge — cette même auberge où Bertrand l'avait conduite ce soir — l'idée l'avait effleurée qu'il se livrait peut-être à quelque activité clandestine, mais elle avait chassé ce soupçon de son esprit. Et si c'était vrai ? Et si, en fait de gentleman, M. Deveril n'était en fin de compte qu'un vulgaire voleur ?

Vivienne redressa les épaules. Il serait toujours temps de penser à cela plus tard. Pour l'instant, il était urgent de fuir cet endroit malsain. Naomi et elle allaient se rendre à Sainte-Ursule, les bonnes sœurs leur procureraient aide et refuge, et sans doute ne reverrait-elle jamais Deveril. Cette pensée provoqua en elle un désagréable pincement au cœur. Bah, qui sait ce que la vie lui réservait ? Jusqu'ici, tout ce qui lui était arrivé était si incroyable ! Revoir Deveril n'était pas si inconcevable...

Dieu merci, les deux hommes finirent par rentrer dans l'auberge. A force de rester immobiles, Vivienne et Naomi commençaient à avoir des crampes. Après s'être assurées que la voie était libre, elles se préparèrent à quitter leur cachette.

— Allons-y, dit Vivienne. Nous avons intérêt à être loin d'ici quand Bertrand se réveillera... Attention à ne pas faire de bruit, surtout ! ajouta-t-

elle en posant l'index sur sa bouche.

Elle fit un pas en avant, vacilla sur sa jambe ankylosée, trébucha... et buta droit dans le tas de bois. Un rondin bascula, puis un autre, et toute la pile dégringola dans un fracas d'enfer jusqu'au milieu de la cour pavée. Vive comme l'éclair, Naomi repoussa sa compagne sur le côté, hors de la vague mouvante des bûches. Saines et sauvées, les deux jeunes filles prirent leurs jambes à leur cou.

Comme elles couraient vers le portail, la porte dérobée s'ouvrit. Une voix s'éleva dans la nuit.

— Qui va là?

A toute allure, elles franchirent le portail et plongèrent dans les broussailles. Vivienne jeta un coup d'œil en arrière. Un homme de forte carrure se tenait devant l'ouverture secrète. Une porte claqua dans l'auberge, plusieurs silhouettes sortirent dans la cour.

Ce n'était pas le moment de s'attarder! Les deux fugitives filèrent à travers le taillis qui bordait le chemin, avançant aussi vite que possible au milieu de la végétation luxuriante. Vivienne se dirigeait vers la grand-route lorsque Naomi la prit par le bras.

— Pas par là, dit-elle. Suivez-moi. C'est notre seule chance.

Et elle s'enfonça sous la voûte sombre des arbres, Vivienne sur ses talons.

La végétation se faisait de plus en plus dense, il fallait se frayer un passage à travers les branches basses qui s'accrochaient aux vêtements et se prenaient dans les cheveux. Vivienne était à bout de souffle. Épuisée par la course, elle trébuchait contre les souches d'arbres, ses pieds s'enfonçaient dans la terre humide et glissante. Soudain Naomi buta sur une grosse racine et s'affala de tout son long dans la vase. Vivienne s'agenouilla auprès d'elle sur le sol marécageux.

La jeune Noire serra les dents.

— Ma cheville..., gémit-elle.

Vivienne palpa le pied de sa compagne avec précaution.

— Rien de cassé, constata-t-elle avec soulagement. Mais tu as pu te faire une entorse. Il faut que tu te reposes un peu. Cela ne fait rien, nous allons attendre.

Naomi écarquilla les yeux.

— Vous ne m'abandonnez pas?

— Nous sommes deux dans cette aventure, Naomi. Et nous en sortirons ensemble, ne t'inquiète pas.

Otant la large ceinture de sa robe, Vivienne improvisa rapidement un bandage de fortune. Puis elle s'installa sur une vieille souche et examina les lieux. Un inextricable fouillis de végétation tropicale scintillait d'un éclat argenté sous le clair de lune. Ça et là, entre les arbres, luisaient de grandes flaques d'eau. La mangrove. Le bayou...

Vivienne sentit la panique la gagner.

— Nous ne nous en sortirons jamais, Naomi. Il va falloir revenir sur nos pas !

Sa compagne se leva et posa le pied sur le sol avec précaution. Brusquement, elle s'immobilisa.

— Ecoutez !

Vivienne prêta l'oreille. Tout d'abord, elle n'entendit que le souffle rauque de sa respiration et son cœur qui cognait dans sa poitrine. Peu à peu, cependant, la jeune fille commença à percevoir un bruit étrange, comme un battement régulier et lent; sous ses pieds, le sol se mit à trembler en cadence. Vivienne frissonna, ses cheveux se hérissèrent sur sa nuque. La nuit battait à son propre rythme, et ce roulement assourdi avait quelque chose de fantasmagorique. C'était la voix des tambours que l'on interdisait aux esclaves, lançant son appel depuis les profondeurs du bayou...

Le roulement s'intensifia, résonnant parmi les arbres comme s'il venait de toutes les directions à la fois. Il y eut un bruissement dans les feuillages, et une silhouette menaçante se dessina dans la pénombre.

Les deux jeunes fugitives eurent un mouvement de recul. Se détachant du taillis, l'homme s'avança vers elles. La lumière de la lune formait un halo autour de son visage d'ébène, soulignant ses traits vigoureux. Des boucles denses lui encadraient le front. Il pouvait avoir n'importe quel âge entre quarante et soixante ans, et semblait appartenir au monde de la nuit, à ses bruits inquiétants, à ses dangers...

Les roulements de tambours s'arrêtèrent brusquement, faisant place à un silence pesant, presque palpable. Les deux jeunes filles se recroquevillèrent. Pendant un instant qui leur parut durer un siècle, l'homme les considéra sans mot dire, les bras croisés, semblable à quelque juge de l'Ancien Testament s'apprêtant à prononcer la sentence. Il parla d'une voix de basse qui les fit tressaillir.

— Qui êtes-vous, et que faites-vous ici ?

Vivienne fut la première à retrouver l'usage de la parole.

— Nous nous sommes égarées sur la route de La Nouvelle-Orléans, monsieur. Nous nous rendons chez les bonnes sœurs du couvent de Sainte-Ursule.

L'homme jeta un regard à leurs vêtements déchirés, maculés de vase.

— Ne seriez-vous pas plutôt deux fugitives ? Une servante et une esclave ? Naomi regarda Vivienne, puis se tourna vers l'homme.

— Non, répondit-elle d'une voix ferme. Nous sommes toutes les deux... libres.

L'homme partit d'un rire bruyant qui résonna étrangement dans le silence de la nuit.

— Rassurez-vous. Qui que vous soyez, mes amis et moi allons vous aider.

Plusieurs silhouettes surgirent de la pénombre et s'avancèrent dans la lumière argentée de la lune. Hommes et femmes au visage empreint d'une détermination farouche, au regard fier, aux traits marqués du sceau de l'Afrique.

L'homme regarda Vivienne et Naomi.

— Je m'appelle André, dit-il avec un bon sourire, et voici mon peuple. Bienvenue au Refuge.



— Nous allons les emmener avec nous dans le bayou.

Tous approuvèrent d'un signe de tête la décision d'André, à l'exception d'un jeune homme aux traits émaciés et aux yeux de braise. Il désigna du doigt Naomi.

— D'accord pour celle-ci. Mais l'autre, pas question ! dit-il en jetant un regard haineux à Vivienne. Elle n'est pas des nôtres. Elle n'a pas le droit de venir au Refuge.

Calmement, André se tourna vers ses compagnons.

— Le Refuge offre asile aux sans-abri et aux démunis, commença-t-il, mais chacun est libre d'avoir son opinion. Lucius vient d'exprimer la sienne. Et vous, qu'en dites-vous ?

Une femme se détacha du groupe. Agée d'une quarantaine d'années, elle était grande, mince et souple comme un roseau.

— Je fais confiance à André, son instinct ne l'a jamais trompé, déclara-t-elle d'une voix claire. Mais si Lucius et les autres ont des doutes, il n'y a qu'à laisser le vieux Ju-bah en décider.

André acquiesça.

— Très bien, déclara-t-il en regardant les deux jeunes filles. Ju-bah lira dans leur cœur. Et il approuvera mon jugement.

Des murmures montèrent de toutes parts.

— Oui, oui... Ju-bah décidera...

Tous se fondirent de nouveau dans la pénombre, sauf la femme qui avait pris la parole. Elle se tourna vers Vivienne et Naomi.

— Je m'appelle Elinka, dit-elle. Vous allez nous suivre en marchant exactement dans nos pas. Ne parlez pas, ne faites pas de bruit jusqu'à ce que nous soyons arrivés.

Là-dessus, elle tourna les talons et s'enfonça dans le taillis. Vivienne et Naomi échangèrent un regard et lui emboîtèrent le pas. De toute façon, elles n'avaient pas d'autre option.

Le sentier du bayou était spongieux et glissant. A un moment, Vivienne fit un faux pas, et sa bottine s'enfonça jusqu'à la cheville dans la vase. La jeune fille ne poussa pas un cri, extirpant sans souffler mot son pied de la fondrière, ce qui lui valut un regard approbateur d'Elinka.

Le petit groupe serpentait à travers des taillis enchevêtrés de lianes, sous d'impénétrables voûtes feuillues; Elinka marchait d'un pas sûr, contournant les mares stagnantes et noires, sautant avec souplesse par-dessus de gros troncs, évitant les énormes racines suspendues qui maintenaient les arbres hors de l'eau. Vivienne s'efforçait de suivre l'allure, mais elle n'en menait pas large. Chaque ombre lui paraissait lourde de menaces. Elle entendit un chuintement, une forme aux contours imprécis glissa sur le sol et plongea dans l'eau. La jeune fille pressa le pas derrière Naomi; il lui semblait déjà sentir les mâchoires du reptile se refermer sur ses talons !

Elle marchait depuis des heures, lui semblait-il, et ses jambes pesaient des tonnes. Soudain Elinka baissa la tête, et à sa suite les deux jeunes filles s'engagèrent dans un tunnel de racines et de branches d'où elles émergèrent dans une clairière. Elles étaient arrivées.

De petites habitations de rondins, de planches et de branchages, construites autour des troncs d'arbres, se fondaient dans la végétation luxuriante. Elinka conduisit les jeunes filles vers une hutte aux planches mal ajustées.

— Si Ju-bah décide de vous accueillir dans le Refuge, vous habitez ici, avec moi, dit-elle.

André arriva peu après. Une expression solennelle sur le visage, il s'inclina devant Vivienne et Naomi.

— J'ai vu Ju-bah, annonça-t-il. Il vous souhaite la bienvenue. Vous serez ses hôtes d'honneur pendant trois jours.

Visiblement soulagée, Elinka releva le bout de toile à sac qui masquait l'entrée de la hutte et fit signe à Vivienne d'entrer. Le mobilier se réduisait au strict nécessaire : un tabouret à trois pieds de fabrication artisanale et une grande paillasse remplie de mousse.

Vivienne s'assit sur le tabouret. Du dehors lui parvenait le murmure de deux voix : apparemment, Elinka interrogeait Naomi, mais la jeune fille ne pouvait saisir leurs paroles. Elle songea à l'étrangeté de sa situation. Elle, la maîtresse de Juniper Hill, voilà qu'elle était devenue une fugitive parmi d'autres fugitifs. Sa vie se trouvait entre les mains d'hommes et de femmes dont certains, tel Lucius, n'avaient que haine et mépris pour ce qu'elle représentait : le monde des Blancs...

Quelques minutes plus tard, Naomi pénétra à son tour dans la cahute. Lorsqu'elle souleva le rideau, une lueur fugace passa dans son regard. Sans prononcer un mot, elle s'assit sur la paillasse, ôta ses chaussures et s'allongea, tournant le dos à sa compagne.

Vivienne avait grandi avec Naomi ; elle était habituée à ses façons réservées et distantes, mais elle ignorait ce qui les motivait. Dans le petit grenier surchauffé de Juniper Hill, la jeune esclave avait laissé échapper brièvement un peu de son amertume, tel un éclair d'orage dans un ciel d'été serein. Depuis lors, elle s'était retranchée dans sa réserve habituelle.

Qu'avait-elle dit à Elinka? s'interrogea Vivienne. Un sixième sens lui soufflait que Naomi avait parlé d'elle. Mais en quels termes? D'un geste las, elle retira à son tour ses chaussures et s'étendit sur la paille. Une lumière froide filtrait à travers les planches disjointes. Vivienne ferma les yeux, mais le sommeil la fuyait. Naomi non plus ne dormait pas, elle le sentait. Tendant la main, elle lui effleura l'épaule.

— Tu n'as pas dit qui j'étais, n'est-ce pas? Tu n'as pas dit que tu étais esclave à Juniper Hill?

Naomi tapota dans sa poche le papier qui faisait d'elle une femme libre.

— Nous sommes ensemble dans cette aventure, répliqua-t-elle.

Il y eut un silence. Puis Vivienne demanda :

— Qui est Ju-bah ?

Naomi se retourna et ouvrit de grands yeux brillants dans la pénombre.

— Chaque esclave de Louisiane connaît Ju-bah. C'est un sage. Il sait ce qui est, ce qui a été, ce qui sera.

— Tu penses que Ju-bah sait qui je suis ?

— Bien sûr. Ju-bah sait tout, assura Naomi. A présent, il est temps de dormir...

Au cours des deux jours qui suivirent, Vivienne apprit à connaître le Refuge et ses résidents. Aucun d'entre eux n'y habitait de façon permanente. La prudence leur commandait périodiquement de lever le camp. Elinka lui parla des meutes de chiens et des détachements lancés aux trousses des fugitifs, des ouragans, des alligators qui faisaient des incursions dans le campement.

Un flot constant d'esclaves « marrons » arrivait, d'autres repartaient après avoir pris des forces. André était l'intendant général du Refuge où ses talents d'organisateur faisaient merveille; le mystérieux Ju-bah en était l'âme. Une femme mince et élancée du nom de Fancy y jouait également un rôle essentiel.

Fancy avait un port de tête empreint d'une noblesse naturelle. Elle se ceignait le front d'un turban de couleur vive qui faisait ressortir la pureté de ses traits sombres, et avait d'emblée inspiré une admiration sans bornes à

Naomi qui l'imitait en tout, allant jusqu'à s'emmailloter la tête d'une étoffe bleue.

Chaleureuse, énergique, Fancy était partout à la fois : collectant les informations, supervisant les soins donnés aux malades, s'occupant des distributions de nourriture et de vêtements. Par sa seule présence, elle insufflait courage et apportait l'apaisement. Elle semblait avoir adopté Vivienne aussi bien que Naomi.

Avec Lucius, il en allait hélas différemment.

Il ne perdait pas une occasion de harceler la jeune fille — « la Blanche », comme il l'appelait avec mépris. Ses réserves de haine paraissaient inépuisables. Pourquoi la détestait-il à ce point ? se demandait Vivienne. Que lui avait-elle fait ? Que lui reprochait-il ?

Perdue dans ses pensées, elle rapportait à Elinka une bassine de racines qu'elle venait de nettoyer lorsque Lucius, surgissant du taillis tel un diable, lui barra le chemin. Elle voulut l'éviter, mais il la repoussa brutalement. La jeune fille perdit l'équilibre et tomba à la renverse, lâchant sa bassine. Les racines s'éparpillèrent dans la vase.

— Espèce de pauvre Blanche maladroite ! lança Lucius à voix haute, de façon à ce que tout le monde puisse l'entendre.

Vivienne lui lança un regard indigné mais fut incapable de proférer un mot. Lucius ricana et tourna les talons. Rouge de fureur et de honte, la jeune fille ramassa ses racines et retourna les rincer. Les vêtements propres qu'Elinka lui avait donnés étaient maculés de vase. Elle essaya de les nettoyer mais ne réussit qu'à étaler les taches.

La jeune fille s'apprêtait à repartir lorsque André, qui avait observé la scène sans intervenir, s'approcha.

— Vous avez sali votre robe, mademoiselle, fit-il remarquer.

— Il a fait exprès de me pousser ! s'écria Vivienne. Pourquoi me tourmente-t-il ? Qu'ai-je fait de mal pour qu'il me haïsse ?

— Ce n'est pas vous qu'il hait, mais ce que vous représentez. Vous le savez, n'est-ce pas ?

La jeune fille s'empourpra.

— Mon père traitait tous ses serviteurs avec bonté, protesta-t-elle.

— Quelle que soit la façon dont on le traite, un esclave reste un esclave, mademoiselle, quand il n'est pas libre de décider de sa propre vie.

Vivienne pâlit. Elle se mordit la lèvre, voulut répliquer quelque chose mais se ravisa. Jusqu'alors elle avait mené la vie insouciant d'une fille de riche

planteur, acceptant comme un fait naturel que certains êtres en dominant d'autres. Mais elle n'était plus une enfant aveugle au malheur de ceux qui l'entouraient. Lorsqu'elle retrouverait Juniper Hill, elle mettrait en œuvre ce que l'expérience lui avait appris...

André l'observait attentivement, comme s'il pouvait lire ses pensées.

— N'oubliez pas que vous partez demain, lui rappela-il.

Il s'inclina et s'éloigna à grands pas.

Vivienne ne dormit pas beaucoup cette nuit-là. Après le dîner, Naomi lui avait raconté l'histoire de Lucius, séparé de force de sa femme, vendue par son maître; Lucius avait tenté de protester, ce qui lui avait valu d'être fouetté jusqu'au sang et laissé pour mort. Longtemps, la jeune fille resta les yeux grands ouverts dans le noir, réfléchissant à son passé et aux événements qu'elle venait de vivre. Un voile s'était déchiré devant ses yeux et plus rien ne serait pareil à présent...

Lorsqu'elle se réveilla, une étrange clarté régnait dans la hutte. La jeune fille bâilla et se redressa sur sa paillasse, constatant avec surprise qu'Elinka n'était plus là. Elle se leva et écarta le rideau de toile.

Le soleil matinal était voilé par une brume lumineuse qui s'étendait sur la forêt environnante, et le camp émergeait telle une île enchantée de cette masse cotonneuse. Vivienne s'immobilisa, s'imprégnant de la beauté surnaturelle du spectacle. Cela lui rappelait les contes de fée de son enfance.

Elinka la tira de ses rêveries. Elle apparut parmi les flocons de brume, marchant de son pas rapide et souple.

— Allez chercher Naomi, dit-elle. Ju-bah désire vous voir avant votre départ.

Cinq minutes plus tard, toutes les trois se tenaient devant la hutte à toit conique du vieux sage. Le tissu imprimé qui faisait office de porte s'écarta, et André parut sur le seuil.

— Ju-bah va vous recevoir. Ne parlez pas, sauf s'il vous pose une question, recommanda-t-il.

Un vieillard sec et maigre, à la peau parcheminée et aux cheveux blancs comme neige, sortit de la hutte. Malgré son grand âge, il se tenait très droit et avait le pas assuré. Son maintien plein de fierté inspirait le respect. Vivienne le regarda, fascinée. Il irradiait de cet homme une force spirituelle qui la terrifiait et la subjuguait à la fois.

— Approchez, dit-il.

Vivienne était bien incapable de faire un mouvement, et Naomi semblait pétrifiée elle aussi. Comme Elinka les poussait légèrement en avant, la jeune fille remarqua alors que le vieux sage était aveugle. Il toucha d'abord le front de Naomi.

— Les pères de tes pères étaient rois dans leur pays, proféra-t-il d'une voix profonde et grave.

Vivienne sentit ses genoux trembler. Il lui semblait percevoir une présence invisible, venue du fond des âges. Qu'était-elle censée faire? S'incliner? Se mettre à genoux? Elle jeta un coup d'œil à Naomi, quêtant une directive. Mais sa compagne avait les yeux rivés à ceux de Ju-bah. De fines gouttelettes de transpiration mouillaient son front.

Naomi s'humecta les lèvres.

— Que... vois-tu pour moi, Ju-bah?

Les yeux morts du vieillard s'illuminèrent tandis qu'il psalmodiait :

— Un chemin inconnu s'ouvre devant toi, semé de difficultés et d'obstacles. Je vois un grand voyage... Je vois aussi l'exil au bout du voyage. Mais si tu sais entendre l'appel du loup, tu trouveras le bonheur. Et tu découvriras ta voie... Voilà tout ce que je puis te dire.

Il se tourna vers Vivienne et étendit sa main noueuse. Timidement, la jeune fille mit sa main dans la sienne. Son cœur cognait à tout rompre contre ses côtes. A sa grande surprise, le vieux Ju-bah éclata de rire.

— Mais qu'est-ce que je vois? Tu as seulement ôté un caillou du panier et tu crois l'avoir vidé en entier... Un jour, tu découvriras que le panier est toujours plein, et tu devras aider à le retourner...

Ayant proféré ces étranges paroles, il se tut, son regard s'éteignit. Il semblait n'avoir pas d'autre message pour la jeune fille. Vivienne rassembla son courage et demanda :

— Monsieur Ju-bah, s'il vous plaît... retrouverai-je un jour ce qui m'appartient?

Le vieillard rit de nouveau.

— Tout ce que tu désires t'appartiendra un jour... Tes vœux les plus chers se réaliseront. Mais d'abord, tu devras franchir bien des obstacles. Une grande aventure t'attend, pleine de dangers. Tu risqueras la mort...

Le visage de Vivienne devint livide et les traits de l'aveugle s'adoucirent, comme s'il avait vu perçu l'angoisse soudaine de la jeune fille.

— Du courage, mon enfant ! Il ne faut pas avoir peur. Des êtres bons et généreux veillent sur toi. Ils te protégeront, ils te guideront à travers les

ténèbres.

Le vieillard relâcha la main de Vivienne. Manifestement, l'audience était terminée.

— Merci, monsieur, murmura-t-elle.

Le vieux Ju-bah se retourna et, majestueux comme un prince, regagna sa hutte d'un pas lent.

Vivienne et Naomi restaient figées sur place, n'osant faire un mouvement. Elinka rompit le charme.

— Il faut se dépêcher maintenant. André vous attend.

Elles suivirent la jeune femme sur un étroit sentier bordé de roseaux, sinuant à travers la mangrove. A un détour du chemin, Vivienne, jetant un coup d'œil en arrière, vit le Refuge disparaître dans la brume. Et son cœur se serra, comme saisi d'un indicible sentiment de perte...

Bientôt elles débouchèrent sur une piste de terre battue. Au loin, parmi les arbres, on apercevait les toits du Chat Rouge. Vivienne fut stupéfaite. Le trajet avait été tellement plus rapide qu'à l'aller! En voyant le sourire d'Elinka, la jeune fille comprit que cette fois, leur guide avait pris le chemin direct au lieu de les faire tourner interminablement dans la mangrove afin de ne pas révéler l'emplacement du Refuge. C'était une preuve de confiance, songea Vivienne avec fierté et gratitude.

Une vieille carriole chargée de fruits s'avança, conduite par un homme noir coiffé d'un chapeau de paille. La voiture s'arrêta devant les jeunes filles, et le conducteur les invita du geste à monter. Il portait une chemise rapiécée mais propre et un pantalon élimé, retenu à la taille par un bout de ficelle. Il avait les épaules voûtées et, devant son maintien de chien battu, Vivienne éprouva un vif sentiment de gêne. Était-ce encore des Blancs comme elle qui avaient ôté toute fierté à cet homme ? A cet instant, celui-ci souleva le bord de son chapeau. La jeune fille, stupéfaite, reconnut les traits énergiques d'André.

— Comment avez-vous fait pour vous rendre à ce point méconnaissable? s'écria-t-elle.

— Vous ne m'aviez pas reconnu? Tant mieux. Mon déguisement ne sera pas inutile pour le voyage, mesdemoiselles. Pour votre propre sécurité, il vaut mieux que personne ne sache qui je suis. Veuillez monter à présent, sinon nous allons être en retard.

Les jeunes filles firent leurs adieux à Elinka, s'installèrent sur le siège, à côté d'André, et la carriole s'ébranla.

Sur le chemin de La Nouvelle-Orléans, Vivienne se remémora ce qu'Elinka lui avait appris sur l'intendant du Refuge. André était né dans l'Ohio dans une famille d'esclaves affranchis. C'était un homme libre, mais il avait le sentiment aigu de son devoir envers ceux de sa race. C'est ainsi qu'il était devenu un des membres les plus influents du circuit clandestin — le «chemin de fer souterrain », comme on l'appelait — qui aidait les esclaves en fuite à gagner le Nord. Il avait créé des refuges dans les bayous et les marais, et à présent sa tête était mise à prix. Vivienne savait qu'il risquait sa vie en les accompagnant à la ville. Pourquoi faisait-il cela? se demanda-t-elle tandis que la carriole bringuebalait sur la route défoncée.

Le soleil pointait à l'horizon dans le ciel gris pâle. Lorsqu'ils abordèrent les faubourgs, Vivienne se sentit ragaillardie. Son excitation croissait à mesure qu'ils approchaient du but. Ils étaient arrivés sans encombres à La Nouvelle-Orléans. Tout se passerait bien. Bientôt, Naomi et elle seraient installées au couvent de Sainte-Ursule, à l'abri du danger...

Après avoir traversé les quartiers pauvres de la ville, la carriole déboucha près de la place du marché. Malgré l'heure matinale, les rues grouillaient de monde. Paysans, marchands, domestiques et ménagères s'affairaient dans un tourbillon de couleurs, de bruits, d'odeurs. Vivienne écarquillait les yeux devant les paniers débordant de fruits et de légumes, les cages d'osier où caquetaient des poulets et des oies, les étals de poissons argentés et de crevettes pêchées dans les eaux du golfe, les nattes d'ail suspendues aux éventaires...

André arrêta la carriole au coin d'une ruelle et ôta son vieux chapeau de paille.

— Vous êtes arrivées, mesdemoiselles, annonça-t-il. C'est ici que je vous quitte.

Vivienne noua les rubans de son bonnet et sauta sur la chaussée. André lui passa une corbeille de fleurs coupées qu'elle mit à son bras, tandis que Naomi plaçait un grand panier de roses en équilibre sur sa tête coiffée d'un turban ocre.

— Merci pour tout, dit Vivienne en tendant la main à André. Nous n'oublierons jamais votre générosité et votre gentillesse. Un jour, je vous revaudrai cela.

André la scruta d'un regard pénétrant.

— Il n'y a qu'une façon de me remercier, dit-il. C'est de tenir la parole que vous vous êtes donnée.

— Je le jure, répondit la jeune fille.

Il y avait une telle force, une telle gravité dans sa voix qu'André ne douta pas qu'elle tiendrait sa promesse. Son instinct ne l'avait pas trompé. Cette jeune fille à la détermination farouche lui avait d'emblée inspiré confiance. Si elle réussissait dans son entreprise, elle se révélerait une alliée inappréciable pour leur cause.

Il se tourna vers Naomi.

— Et vous, mademoiselle, quelle promesse pouvez-vous me faire?

Naomi lui jeta un regard oblique et baissa les yeux. André l'intriguait et l'effrayait à la fois.

— Qu'attendez-vous de moi? demanda-t-elle.

— Que vous m'aidiez dans ma mission, le jour venu. Jurez-moi que vous ne vous déroberez pas.

Naomi le regarda droit dans les yeux.

— Je le jure.

André sourit, remit son chapeau à larges bords et fit claquer les rênes. La carriole s'éloigna. Vivienne et Naomi la regardèrent disparaître au coin de la rue, puis elles se mêlèrent à la foule colorée des chalands et des marchands. Se frayant un passage entre les éventaires, elles traversèrent la place du marché et s'engagèrent dans une rue latérale.

Le chemin était long encore. Le couvent était situé dans le quartier résidentiel de la ville, et Vivienne craignait une rencontre désagréable. Mais à mesure qu'elles progressaient dans le dédale des rues, au milieu des passants, des colporteurs et des mendiants, sa confiance reprenait le dessus. Même si Bertrand et Charlotte venaient à passer, ils ne les reconnaîtraient pas sous leur déguisement de marchandes de fleurs.

Dans les beaux quartiers, il n'y avait plus trace de l'épidémie de typhus et de choléra qui avait frappé la ville. D'élégants équipages passaient dans la rue, des dames bien mises se promenaient au bras de leurs cavaliers. Nul ne prêta attention aux deux jeunes filles. Mais lorsqu'elles s'assirent sur un muret pour manger leur déjeuner de pain et de fruits, une servante sortit aussitôt pour les chasser.

— Fichez le camp ! cria-t-elle. Vous n'avez rien à faire ici, vous et ceux de votre espèce !

Vivienne faillit riposter, mais elle se ravisa. Ce n'était pas le moment d'attirer l'attention ! Elle se leva et suivit Naomi qui s'éloignait précipitamment. A présent, la jeune fille voyait l'humanité avec des yeux

neufs. Le jour où elle retrouverait sa place dans la société, elle n'oublierait pas les pauvres et les misereux. Et pour commencer, dès qu'elle serait arrivée au couvent, elle aiderait sœur Albina à s'occuper des indigents.

Plongée dans ses pensées, Vivienne leva distraitement les yeux, et un sourire radieux éclaira son visage. Les murs de briques et de fer forgé entourant les jardins de Sainte-Ursule se dressaient devant elle. Jamais elle n'avait été aussi contente de les voir ! Des larmes de soulagement et de joie scintillèrent dans ses yeux.

— Oh ! Naomi, s'écria-t-elle. Nous avons réussi ! Maintenant tout ira bien. Rien ne peut plus nous arriver !

Devant l'entrée du couvent, deux mendiante aha- naient en poussant un chariot dégingué, veuf d'une de ses roues. Vivienne les dépassa sans les voir et s'élança vers la grille entrouverte.

La jeune fille grimpa quatre à quatre les degrés du perron, souleva le lourd marteau de la porte et attendit, le sourire aux lèvres. Mais personne ne vint ouvrir. Intriguée, elle se retourna et jeta un coup d'œil alentour.

Le jardin était dans un état d'abandon manifeste. Des touffes d'herbes poussaient entre les dalles de l'allée, les arbres et les haies n'avaient pas été taillés depuis longtemps; quant au jardin naguère si soigneusement entretenu, il disparaissait sous un fouillis de broussailles. Se retournant vers la massive porte de chêne, Vivienne remarqua les ferrures ternies, le perron jonché de feuilles mortes. Une sourde appréhension la saisit. L'épidémie de choléra avait décimé des centaines d'habitants dans la ville. Peut-être avait-elle frappé jusqu'au cœur du couvent, décimant les religieuses...

Faisant demi-tour, Vivienne dévala les marches et contourna le bâtiment jusqu'à une petite porte latérale. Celle-ci n'était pas verrouillée. Vivienne respira. Qu'était-elle allée imaginer encore? Sans doute n'utilisait-on plus l'entrée d'honneur, tout simplement. Vivienne repoussa la porte et entra d'un pas assuré.

Ce fut comme si elle avait pénétré dans une chambre d'épouvante. Là où flottait naguère l'odeur de l'encens et le parfum des fleurs régnait à présent une affreuse puanteur — odeurs de nourriture avariée, de sueur rance et d'alcool. Les carreaux des fenêtres étaient brisés, les murs maculés de taches, et sur les lambris de chêne une main criminelle avait gravé des noms et des inscriptions obscènes.

Vivienne baissa les yeux. Le dallage en damier du corridor était jonché de bouteilles cassées et de papiers sales. Plus loin, dans la semi-pénombre, des

corps endormis étaient affalés à même le sol.

La jeune fille contemplait la scène, bouché bée, lorsqu'elle entendit un bruit de pas. Avant qu'elle eût pu faire un mouvement, une main l'attrapa par la taille, une autre s'abattit telle une barre d'acier sur sa gorge. Vivienne pouvait entendre la respiration haletante de l'homme derrière elle. Son haleine empestait le gin.

— Hé, les gars ! hurla-t-il. J'ai attrapé un rôdeur.

Vivienne suffoquait, ses oreilles se mirent à bour donner. Deux marins dépenaillés surgirent du couloir. Le plus jeune, un petit barbu à l'œil aviné, gratifia son compère d'un coup de coude dans les côtes.

— Belle prise !

Il grimaça un sourire, dévoilant une rangée de dents gâtées.

Les hommes s'agglutinèrent autour de Vivienne, la tâtant comme s'ils évaluaient une volaille bien grasse pour la casserole. Elle se dégagea.

— Ne me touchez pas, espèces de goujats ! Et que faites-vous là, d'abord ? Où sont les sœurs ? Comment se fait-il qu'elles vous aient laissés entrer ?

Le barbu reprit la parole.

— Les bonnes sœurs, elles sont parties. Toutes jusqu'à la dernière.

— Quoi ? Elles sont mortes ? s'écria Vivienne.

Un flot de chagrin la submergea. Sœur Clothilde, sœur Albina... et toutes les autres, même la rébarbative sœur Bartholomé... Mais pourquoi ces affreux bonshommes riaient-ils ? Ils n'avaient donc pas de cœur ?

Le barbu, hilare, retrouva son souffle pour répondre à la jeune fille.

— Non, elles ne sont pas mortes. En tout cas, pas toutes. Celles qui ont échappé au choléra sont reparties chez elles.

Vivienne le regarda avec des yeux ronds. Le couvent d'origine des religieuses se trouvait... en France. Leur ordre les avait donc rappelées dans leur pays. La jeune fille se sentit anéantie. Tous ses espoirs, tous ses projets d'avenir s'écroulaient. Alors qu'elle ruminait sombrement la nouvelle, des cris stridents s'élevèrent au-dehors.

— Naomi ! s'écria-t-elle.

En un éclair, Vivienne se précipita vers la porte. Elle trouva Naomi dans la cour pavée, maintenant fermement par son col de chemise un gamin qui gigotait en essayant de se dégager. Les cheveux poil de carotte, il était maigre comme une allumette, et son visage parsemé de taches de rousseur parut à Vivienne vaguement familier.

— Lâchez-moi ! hurla-t-il en lançant un coup de pied.

Naomi l'esquiva tout en resserrant sa prise.

— Il a failli me voler ma bourse ! expliqua-t-elle à Vivienne qui s'approchait. Petit chenapan !

Celle-ci considéra le petit visage aux traits anguleux.

— Peut-être a-t-il faim ?

— Sûrement pas ! Cette fripouille a...

Naomi s'interrompit et ouvrit des yeux ronds. Trois marins fortement imbibés venaient de franchir la porte d'un pas chancelant, riant d'un rire gras. Des effluves de rhum envahirent la cour du couvent.

— Elle est pas allée bien loin, les gars ! Et y a une autre donzelle avec elle !

— Ouais, et pas vilaine avec ça !

— Les laissez pas filer, les gars !

Malgré le ton jovial et les gros rires, Vivienne comprit que la situation risquait de se gâter très rapidement. Elle jeta un coup d'œil vers la grille qui donnait dans la rue. Les deux mendiante s'échinaient à faire entrer leur chariot dans la cour, sans doute dans l'espoir de trouver quelque butin, mais le véhicule s'était coincé en travers de l'entrée, barrant le passage. Impossible de fuir par là.

Vivienne balaya du regard l'enceinte en fer forgé. C'était la seule issue possible. Naomi tenait toujours le rouquin d'une poigne de fer. Sa compagne la saisit par le bras.

— Lâche-le. Vite ! Il faut filer d'ici.

Elles s'élancèrent sur les pavés glissants vers la haie de troènes qui séparait la cour du jardin d'agrément, franchirent à toute allure les parterres fleuris, piétinant plates-bandes et bordures. En pure perte. Arrivées devant le muret de briques surmonté d'une grille en fer forgé, elles réalisèrent que celle-ci était infranchissable. Beaucoup trop haute... Les hurlements des marins avinés se rapprochaient. En se retournant pour jeter un coup d'œil en arrière, Vivienne faillit heurter l'apprenti pickpocket.

— Encore toi ! Qu'est-ce que tu fais là ?

— Par ici, chuchota le rouquin. Suivez-moi.

Arrivé devant la grille d'enceinte, le gamin se pencha, tâtonna un instant, et les jeunes filles, muettes de stupeur, le virent soulever sans effort plusieurs barreaux en fer forgé. Ceux-ci avaient été habilement sectionnés de façon à former une petite porte que l'on soulevait et abaissait à volonté.

— J'ai fait ça moi-même avec les outils du vieux John, expliqua le gamin non sans fierté. Pour aller cueillir des oranges...

Il se faufila dans l'étroit passage et se retrouva dans la rue. Vivienne le suivit en rampant à plat ventre, mais Naomi eut moins de chance. Ses hanches larges ne passaient pas entre les barreaux, et elle avait beau se tortiller, elle n'avancait pas d'un pouce. Derrière, des voix avinées se rapprochaient.

— Partez ! Laissez-moi, chuchota-t-elle.

— Pas question, protesta Vivienne. Repasse de l'autre côté et ôte tes jupons. Vite !

Elle s'agrippa aux barreaux, surveillant le jardin pendant que Naomi se débarrassait de ses cotillons. Après les avoir lancés par l'ouverture, elle fit une nouvelle tentative. Vivienne et le gamin l'empoignèrent par les épaules et, à force de gigoter, Naomi se retrouva enfin libre, du bon côté de l'enceinte. Le rouquin remit en place les barreaux amovibles, Naomi ramassa ses jupons et les fourra sous le bras, et les trois fugitifs, sans s'être concertés, prirent avec un bel ensemble leurs jambes à leur cou.

Ils traversèrent d'une traite le quartier paisible avant de s'arrêter enfin à l'ombre d'un arbre, épuisés, haletants, en nage. Lorsqu'elle eut recouvré son souffle, Naomi jeta un étrange regard à Vivienne.

— Vous n'étiez pas obligée de m'attendre. Vous risquiez de vous faire prendre...

— N'aurais-tu pas fait la même chose pour moi? demanda Vivienne.

Naomi eut une hésitation.

— Si, reconnut-elle enfin. Mais il fut un temps où je vous aurais laissée vous débrouiller toute seule...

Les deux jeunes filles échangèrent un regard.

— Oui, je comprends, murmura Vivienne.

Elle lissa sa jupe pleine de poussière.

— Bien... Et maintenant, qu'allons-nous faire?

— Il faut dire adieu à votre rêve. Vous ne pourrez plus reprendre Juniper Hill maintenant.

— Abandonner? Jamais! s'écria Vivienne.

— Mais comment ferez-vous ?

Vivienne redressa la tête, ses yeux verts étincelèrent d'une intense lumière intérieure.

— C'est très simple, dit-elle. Il faut que je retrouve mon oncle Philippe. Il est le seul à pouvoir m'identifier maintenant.

Elle remonta sa manche droite, dévoilant un petit grain de beauté en forme de cœur sur son poignet.

— Grâce à cette tache de naissance et au médaillon qu'il m'a offert autrefois, mon oncle me reconnaîtra, même après toutes ces années.

— Mais alors, qu'attendez-vous? Il faut aller le chercher tout de suite ! s'écria Naomi.

Vivienne rabaissa sa manche.

— Le seul problème, murmura-t-elle pensivement, c'est que j'ignore où il se trouve. Voici plus de dix ans qu'oncle Philippe est parti avec un groupe de trappeurs dans le territoire de l'Oregon. Il n'est jamais revenu...

Vivienne s'interrompt en voyant la mine dubitative de Naomi et un sourire plein d'espoir illumina son visage.

— Mais je suis sûre qu'il est en vie! Et nous le retrouverons ! Le territoire de l'Oregon ne doit pas être si grand que ça! L'essentiel est de trouver le moyen d'y parvenir.

Naomi et le petit rouquin n'avaient aucune idée des dimensions du territoire de l'Oregon, pas plus que de son emplacement géographique, mais tous deux approuvèrent vigoureusement de la tête. Vivienne regarda le gamin, l'air pensif.

— Comment t'appelles-tu? demanda-t-elle.

— Vous vous souvenez pas de moi? Vous m'avez donné des oranges, un jour, et je vous avais dit que je m'appelais Tom.

La jeune fille sourit. Voilà pourquoi ce petit visage maigrichon lui paraissait familier ! Les bonnes sœurs avaient raison, songea-t-elle. Une bonne action n'est jamais perdue...

— Je me souviens parfaitement de toi, Tom. Et aussi que tu avais promis de m'aider. C'est le moment. Mon grand-père disait toujours qu'avant de se mettre en campagne, il faut réfléchir à la stratégie... Nous avons donc besoin d'un endroit sûr où nous pourrions rester quelques jours, le temps de dresser nos plans. Connaîtrais-tu une auberge qui aurait besoin de femmes de chambre ou de servantes ? Nous ne savons pas faire grand-chose, mais nous apprendrons vite.

Le gamin sourit.

— Je vous avais bien dit que si vous aviez besoin d'un coup de main, vous aviez qu'à demander Tom, chez la Belle Polly. C'est là que j'habite.

— La Belle Polly ? Je ne connais personne de ce nom, dit Vivienne.

— Vous y êtes pas du tout. La Belle Polly, c'est pas un nom de personne, expliqua le gamin, c'est un genre d'auberge... Et ma mère, elle cherche toujours des filles pour faire le service et le reste...

Vivienne se sentit exulter. Elle se voyait déjà dans une robe à pinces, avec un joli tablier de dentelle et une jupe à volants...

La jeune fille adressa un sourire radieux à Naomi.

— Cela me paraît être la solution idéale. En route pour la Belle Polly !

Vivienne s'attendait à quelque taverne populeuse sur les quais. Lorsque Tom s'arrêta devant une demeure cossue située dans un des quartiers les plus élégants de La Nouvelle-Orléans, la jeune fille se tourna vers le petit rouquin, incrédule.

— Tu habites ici? interrogea-t-elle.

— Sûr et certain. C'est même là que je suis né !

Il grimpa quatre à quatre les degrés du perron et ouvrit la porte avec l'aisance d'un familier des lieux. Vivienne et Naomi s'empressèrent de le suivre.

Le vestibule dallé de marbre était décoré avec goût. De fines chaises dorées s'alignaient sagement sous les lambris dorés, un lustre de cristal jetait ses feux sur des miroirs richement encadrés. Vivienne jeta un coup d'œil appréciateur sur le somptueux escalier en bois sculpté. Pas le moindre grain de poussière en vue, nota-t-elle.

Les domestiques préposés à l'entretien devaient astiquer sans souffler du matin au soir, songea la jeune fille avec une pointe d'inquiétude. Elle n'avait aucune expérience en la matière... Qu'à cela ne tienne ! Si on voulait bien les engager, elle et Naomi s'y mettraient rapidement. Et puis ce n'était pas pour la vie. Dès qu'elles auraient établi leurs plans, elles se mettraient en route pour l'Oregon.

Tom se dirigea vers une porte capitonnée dissimulée sous l'escalier.

— Bon, eh bien, on va aller manger un morceau à la cuisine, annonça-t-il d'un air dégagé.

Vivienne le suivit sur la pointe des pieds.

— Ta maman travaille ici comme cuisinière, Tom? s'enquit-elle.

Mais le garçon n'eut pas le loisir de répondre. Un cri perçant retentit soudain.

— Tommy ! Qu'est-ce que tu fabriques encore?

Tom s'immobilisa, le visage cramoisi. « C'était trop beau pour être vrai ! » se dit Vivienne en un éclair. Le cœur battant à tout rompre, elle se prépara au pire.

Une belle dame se tenait sur le seuil d'un petit salon. Elle porta une main chargée de bagues au corsage de sa robe de soie ivoire garnie de dentelles. Ses cheveux blonds étaient relevés en un élégant chignon d'où s'échappaient quelques boucles encadrant un visage aux traits réguliers.

Tom baissa la tête, et la dame s'approcha, l'air accusateur.

— Tu es vraiment insupportable! s'écria-t-elle.

Puis, se tournant vers les jeunes filles :

— Quant à vous deux...

Vivienne lui lança un regard implorant.

— Je vous en supplie, madame, nous ne pensions pas à mal. Tom nous a aidées à fuir une bande de marins éméchés et nous a amenées ici. Nous cherchons une place de domestique, et...

— Je vois...

Le regard de la dame se porta sur Tom, puis revint à la jeune fille. Ses yeux gris frangés de longs cils se rétrécirent tandis qu'elle examinait tour à tour Vivienne puis Naomi. L'examen parut la satisfaire.

— Oui, conclut-elle, une fois récurées et habillées de façon convenable, vous devriez faire l'affaire...

— Ah ! merci, madame, s'écria Vivienne. Vous n'aurez pas à le regretter. Nous ne rechignerons pas à la tâche, je vous assure. Nous ferons reluire toutes les pièces de cette maison du sol au plafond !

Un vif étonnement se peignit sur le visage de la dame. Tom éclata de rire.

— Ha ! Elle est bien bonne, celle-là ! Sacrebleu, vous n'y êtes pas du tout, m'man ! Elles veulent juste une place de femme de chambre. Je les ai trouvées au couvent, elles cherchaient après les bonnes sœurs.

« M'man »? Vivienne et Naomi considérèrent la dame et le garçonnet, puis échangèrent un regard incrédule. Peut-être avaient-elles mal entendu?

Les jeunes filles n'étaient pas au bout de leurs surprises.

— Thomasina Wentworth ! s'écria la dame. J'en ai assez que tu passes ton temps à traîner au-dehors comme un va-nu-pieds. Et je ne tolérerai pas que tu t'exprimes comme un charretier dans cette maison !

Elle attrapa Tom par l'oreille.

— Maintenant, monte dans ta chambre et demande à Nounou de te faire prendre un bain et de t'habiller de façon convenable.

— Mais...

— Et pas de « mais » ! Monte, je te dis. Je m'occupe de tes deux amies.

Jetant un sourire embarrassé aux jeunes filles, Tom s'empressa de disparaître dans la cage d'escalier.

Vivienne avala sa salive.

— Thomasina? Mais je... nous... nous pensions.., bredouilla-t-elle.

La dame parut ne pas avoir entendu.

— Ma fille passe par une phase difficile, comme il arrive souvent au début de l'adolescence, expliqua-t-elle d'un ton légèrement excédé. Elle en est au stade du garçon manqué.

Médusées, Vivienne et Naomi ne pipaient mot.

— Je m'appelle Prudence Wentworth, poursuivit la dame en inclinant imperceptiblement la tête. Vous êtes ici chez moi. Je vous présenterai aux filles un peu plus tard. Pour l'instant, suivez-moi, je vais vous installer.

Au lieu de conduire les jeunes filles à l'escalier de service, elle leur fit emprunter le grand escalier en bois sculpté et les introduisit dans une belle chambre à coucher située au premier étage.

— Cette pièce est inoccupée pour le moment, dit la femme. Vous pouvez vous y installer. De cette façon, si jamais vous changiez d'avis — et je ne doute pas que vous le ferez quand vous aurez saisi tous les avantages de la situation — vous serez à pied d'œuvre.

« A pied d'œuvre » ? Vivienne sentit la tête lui tourner. Quelle était cette maison de fous où Naomi et elle venaient d'atterrir? Elle ne comprenait strictement rien à ce que lui racontait cette dame élégante et posée qui installait ses femmes de chambre dans une chambre aussi somptueuse. Bah, le principal était d'avoir trouvé un toit ! Les choses s'éclaireraient sûrement d'elles-mêmes !



7

Une pluie drue cinglait le visage de Deveril, les rafales de vent faisaient voler les pans de son manteau sombre telles les ailes d'un ange vengeur. D'un petit coup de rêne, il dirigea son cheval vers une dense futaie et s'arrêta.

Il faisait nuit noire. Pourtant Deveril ne s'était muni d'aucune lanterne; il avait soigneusement inspecté les lieux dans la matinée, mémorisant le plus petit caillou, la moindre branche d'arbre afin de retrouver son chemin dans l'obscurité. Tirant une bande de tissu de sa poche, un masque artisanal confectionné à l'aide d'un bas noir, il le noua sur son visage. Il était temps.

Un grincement de roues se fit entendre : une voiture progressait péniblement sur la route détrempée et le bruit des sabots heurtant le sol résonnait, mat et lourd dans la nuit d'orage. Deveril sortit une paire de pistolets de sous son manteau et jeta un coup d'œil à travers le feuillage

dégoulinant d'eau. Les lanternes de la voiture approchaient, lentement mais sûrement. Deveril grimaça un sourire. D'Arcy était à l'heure ! Rien, pas même le déluge, ne pouvait lui faire modifier ses plans...

Il piqua légèrement son cheval, et le vigoureux alezan bondit au milieu de la route. Le conducteur tira sur les rênes, mais la berline continuait de foncer droit sur le cavalier. Celui-ci brandit un pistolet et tira un coup en l'air.

— La bourse ou la vie ! cria-t-il.

Le conducteur esquissa un geste vers son fusil, mais à cet instant les chevaux se cabrèrent, et l'homme délaissa son arme pour essayer d'empêcher la voiture de verser. Malgré ses efforts, la berline acheva sa course, une roue dans le fossé.

— Les mains en l'air ! jeta Deveril.

Le conducteur obtempéra. Les rideaux de la berline étaient tirés, et Deveril ne pouvait voir ce qui se passait à l'intérieur. Tout en tenant le cocher en joue, il s'approcha de quelques pas et ordonna aux passagers de descendre. La portière s'ouvrit et un fringant jeune homme émergea du coupé. La taille élancée, vêtu à la dernière mode, il portait d'élégantes bottines soigneusement cirées; une grosse émeraude brillait à son annulaire.

— Sapristi! Mais que se passe-t-il? s'écria le jeune gandin en rectifiant les plis savants de sa cravate. Quelqu'un voudrait-il m'expliquer la raison de tout ce tapage ?

— Vous le saurez bien assez tôt, répliqua Deveril. Envoyez par ici votre or et vos bijoux. Et que ça saute !

Le dandy lança un coup d'œil en arrière, vers la portière de la berline.

— Vraiment, mon cher Fitzsimmons, où va le monde, si de paisibles gentlemen se font détrousser sur les grand-routes?

— Taisez-vous, imbécile ! gronda une voix grave à l'intérieur du véhicule.

Deveril tressaillit, l'esprit en alerte. Les choses ne se déroulaient pas comme prévu. Il ne devait pas y avoir de second passager... De toute façon, il était trop tard pour reculer.

— Alors, ça vient? demanda-t-il d'un ton menaçant.

Sans plus protester, le jeune homme fourragea dans la poche de son manteau et en tira une bourse qui paraissait bien garnie, à en juger par le tintement des pièces d'or. L'autre passager s'était tu et ne faisait pas mine de descendre. Deveril attrapa adroitement la bourse et la fourra dans la poche de son manteau.

— La bague et la montre, vite !

Une montre de gousset et sa chaîne en or disparurent à leur tour dans les profondeurs du manteau de Deveril.

— La suite? J'attends !

Le jeune homme marqua un temps d'arrêt.

— La montre n'est pas une grande perte ; de toute façon elle retarde et mon valet de chambre la juge de très mauvais goût. Mais j'hésite à me séparer de la bague. Vieux souvenir de famille...

— Au diable, vos souvenirs de famille !

Avec un soupir, le jeune homme se délesta de son anneau d'or orné d'une émeraude et le tendit à

Deveril. Au moment où celui-ci prenait le bijou, quelque chose remua à l'intérieur de la berline. Vif comme l'éclair, Deveril se laissa glisser sur le

flanc de son cheval, du côté opposé à la voiture ; au même moment un coup de feu éclata, venant de la portière.

Le dandy se rua à l'intérieur de la voiture, l'air terrifié, mais son empressement empêcha son compagnon de voyage de tirer un second coup. Deveril en profita pour se remettre en selle et filer ventre à terre.

— Bon sang, d'Arcy, gronda la voix de basse, sans votre fichue maladresse j'aurais étendu ce brigand raide mort !

— Mille pardons, Fitzsimmons ! Je suis vraiment navré. Mais j'ai eu si peur ! J'ai cru ma dernière heure arrivée.

Son compagnon hocha la tête d'un air écœuré. Quelle poule mouillée, cet Armand d'Arcy !

— J'espérais le toucher en plein cœur, mais la balle a dû à peine l'effleurer, dit-il avec amertume.

D'Arcy afficha une expression horrifiée et s'appuya contre le dossier rembourré.

— Ah ! mon ami, murmura-t-il faiblement, changeons de sujet, voulez-vous ? Je crois que je vais me sentir mal !

Fitzsimmons lui jeta un regard méprisant. Puis, se penchant par la fenêtre, il cria au cocher de fouetter les chevaux.

Laissant la berline poursuivre son voyage, Deveril avait quitté la grand-route et galopait sur un chemin écarté. Il était trempé jusqu'aux os et son épaule l'élançait : il avait dû se démettre quelque chose en voulant éviter le coup de feu. Impossible de continuer dans ces conditions à patauger dans la boue : il ferait halte au Chat Rouge.

Arrivé à l'auberge, Deveril frappa discrètement à une porte latérale. Ce fut Labisse qui ouvrit. L'aubergiste jeta les hauts cris en voyant paraître le voyageur. Sortir par une nuit pareille, avait-il perdu l'esprit ?

Pris soudain d'une immense lassitude, Deveril l'interrompit.

— Epargnez-moi vos sermons, mon ami. Donnez-moi plutôt un peu de rhum et une chambre discrète pour la nuit. Je tombe de sommeil.

En ronchonnant un peu, Labisse se munit d'une chandelle et le guida par l'escalier de service jusqu'à une porte basse qui menait à un grenier servant de réserve. Ecartant les ballots amoncelés contre un mur, il appuya sur le mur en un endroit précis, et une porte dérobée pivota silencieusement sur ses gonds, révélant une petite chambre contenant un lit, une table de toilette et un secrétaire. Une chaise en paille complétait l'ameublement. Invisible de l'extérieur, une étroite fenêtre aux rideaux tirés était dissimulée dans un

renforcement entre le pignon et un conduit de cheminée. Labisse alluma les deux bougies du candélabre disposé sur le secrétaire et se retira.

Aussitôt, Deveril verrouilla la porte derrière lui. Puis, sans prendre le temps d'ôter son manteau, il s'installa devant le secrétaire, tira la montre gousset de sa poche et dévissa le boîtier. Celui-ci contenait deux cercles de papier couverts de minuscules caractères. Deveril sentit la tête lui tourner lorsqu'il essaya de les lire.

Avec difficulté, car son épaule devenait de plus en plus douloureuse, il sortit d'une autre poche une petite loupe à l'aide de laquelle il déchiffra le premier message :

« Ci-joint un document du plus haut intérêt. Sachez que Romeo Jones a l'intention de monter les Pieds Noirs et leurs alliés contre notre expédition. Dontjon est plus que jamais le personnage clé de l'affaire. Mon ami, le sort du territoire du Nord-Ouest est entre vos mains. »

« Votre fidèle d'A. »

La même écriture élégante avait ajouté un post-scriptum :

« Vous pouvez garder l'affreuse montre de gousset, grand bien vous fasse ; mais je suis très attaché à la bague de mon grand-père. Je vous serais très obligé si vous pouviez la laisser chez L., à l'endroit habituel. Si je réussis dans ma mission, vous la reverrez dans le Nord-Ouest; elle vous aidera à identifier mon agent. »

Deveril reposa le papier et sourit. D'Arcy était décidément un homme de parole. En dépit des façons de petit-maître qu'il affichait, on pouvait toujours compter sur lui. Il glissa la montre et la bague dans un tiroir secret. Labisse les y trouverait et les remettrait discrètement à leur propriétaire.

Prenant le second message, il le lut attentivement, le relut, puis, l'ayant mémorisé, enflamma le billet à la bougie et regarda le papier se craqueler et noircir. Le dernier morceau à disparaître en fumée portait une signature minuscule mais reconnaissable entre toutes par ceux qui avaient déjà eu l'occasion de la voir sur des papiers officiels : celle du Président, A. Jackson.

Deveril souffla les cendres et essuya soigneusement le secrétaire du plat de la main. C'est alors qu'il sentit quelque chose d'humide sous ses doigts. « Quel maladroit je fais, songea-t-il, voilà que j'ai renversé l'encrier ! »

Seulement le liquide de couleur sombre qui lui dégoulinait sur la main n'était pas du tout de l'encre. Du sang s'égouttait sur le dessus de la table, formant une grosse tache rouge. Deveril se leva et entreprit d'enlever son

manteau, mais la pièce se mit soudain à tourner, le sol se rapprochait à toute vitesse. Puis tout se brouilla, et il perdit connaissance.

— Vivienne, voulez-vous porter ces serviettes propres dans «la chambre de Cléopâtre », je vous prie? Ainsi qu'un savon à la camomille et aux flocons d'avoine. Nous attendons un gentleman qui désire prendre un bain. Il doit arriver d'un instant à l'autre.

— Bien, madame Wentworth.

— Ah ! Une dernière chose. Il voudra peut-être qu'on lui frotte le dos. Aussi veuillez guetter la sonnette lorsqu'il sera arrivé.

Vivienne esquissa une révérence, prit les serviettes blanches dans ses bras et posa par-dessus le pain de savon. Elle avait des courbatures dans tout le corps. Cela faisait une semaine que la jeune fille travaillait pour la mère de Thomasina. A côté de la poigne de fer de Prudence Wentworth, la stricte discipline du couvent de Sainte-Ursule lui apparaissait rétrospectivement comme le comble du laisser-aller.

Parfois, elle se prenait à soupçonner Mme Wentworth de lui mener ce train d'enfer pour la dégoûter des tâches domestiques et l'inciter à changer de qualification dans la maison... Car, en dépit de son inexpérience, Vivienne n'avait pas tardé à comprendre quel type d'établissement était la Belle Polly ! Une maison dont les dames comme il faut, censées en ignorer l'existence, ne parlaient qu'en chuchotant...

Mais Vivienne avait beau se lever à l'aube pour frotter les marches du perron et balayer l'allée, se coucher aux premières heures du matin après avoir nettoyé les mèches et rempli les lampes, rien n'aurait pu la convaincre de se transformer en « belle de nuit ». Curieusement, passé le premier moment de surprise, la jeune fille n'avait pas été choquée d'apprendre que la Belle Polly était une maison close et ses pensionnaires des prostituées.

Après toutes les péripéties qui l'avaient affectée, ses capacités d'étonnement s'étaient, à vrai dire, singulièrement émoussées !

Tout en s'éloignant avec ses serviettes, Vivienne se demandait pourtant quel genre de gentleman pouvait bien venir chez la Belle Polly pour prendre un bain. La clientèle de Mme Wentworth était triée sur le volet, et la jeune fille avait peine à croire qu'un homme bien né choisisse une maison de rendez-vous pour procéder à ses ablutions. D'ordinaire, Vivienne ne voyait jamais les habitués — les femmes de chambre avaient pour instruction d'éviter toute rencontre avec les clients. Mais alors, pourquoi sa patronne lui avait-elle enjoint de frotter le dos de celui-ci s'il en exprimait le désir?

Ce gentleman devait être quelqu'un de bien extraordinaire pour que Mme Wentworth consente à enfreindre une de ses règles d'airain.

Arrivée devant la « chambre de Cléopâtre », la jeune fille poussa adroitement la poignée de la porte avec sa hanche et entra. Cette pièce était réservée à Marie-Louise, une splendide quarteronne qui était la fille la plus cotée de l'établissement. La chambre était décorée dans un style exotique qui seyait parfaitement à la beauté de son occupante. Lorsqu'elle était venue faire la chambre pour la première fois, Naomi avait été scandalisée en découvrant les grandes lampes d'ébène sculptées qui représentaient des femmes dénudées, et les miroirs qui tapissaient les murs et le plafond. Vivienne, pour sa part, avait plutôt été intriguée...

Elle traversa l'épais tapis orné de motifs égyptiens qui étouffait le bruit de ses bottines de cuir, humant avec délice les parfums flottant dans la pièce — bois de santal, ambre gris, civette et autres fragrances capiteuses qu'elle ne parvenait pas à identifier.

Vivienne ferma les yeux pour mieux s'imprégner de l'atmosphère. Elle s'imaginait, étendue sur le lit d'ébène incrusté d'ivoire, vêtue d'une de ces toilettes de soie translucides qui pendaient dans la garde-robe, ses petits pieds chaussés de mules dorées. Une servante lui apporterait un plateau chargé de raisins noirs et de pêches, et...

Emportée par sa rêverie, la jeune fille fit quelques pas de trop et se cogna contre la paroi incurvée du tub en cuivre. Dans le même instant, elle perdit l'équilibre, lâcha sa pile de serviettes et entendit une voix masculine résonner à son oreille :

— Bon sang ! Mais que se passe-t-il ?

Interdite, elle ouvrit les paupières juste au moment où des mains puissantes et dégoulinantes d'eau la saisissaient par les épaules, l'empêchant de basculer par-dessus bord.

— Vous? s'écria-t-elle en écarquillant les yeux.

— Bon sang de bois !

Le visage cramoisi, le regard étincelant, Deveril se dressait dans le tub, de l'eau jusqu'à la ceinture. Il avait passé des jours entiers à rechercher la trace de Mlle Vivienne Rocque aux quatre coins de la Louisiane, il en avait perdu le sommeil à force d'imaginer le pire. Et pendant ce temps-là, ladite demoiselle en détresse était confortablement installée dans la maison de plaisirs la plus huppée de La Nouvelle-Orléans ! Une bouffée de rage le saisit.

Oubliant qu'il était nu comme un ver, il la saisit par le bras.

— Comment diable êtes-vous arrivée ici ? Et que faites-vous dans un endroit pareil ?

— Ma vie a beaucoup changé depuis la dernière fois où nous nous sommes vus, monsieur. Je travaille et je reçois de bons gages. De très bons gages, je dois dire.

— Oh ! Je n'en doute pas une seconde, répliqua Deveril avec sarcasme. Mme Wentworth vous rémunère royalement pour vos services, je présume.

Il eut une moue de réprobation.

— Vous me décevez. Je n'aurais jamais cru qu'une fille comme vous puisse tomber si bas. Et si rapidement ! Ah ! Bertrand St. Germaine devait savoir ce qu'il faisait quand il vous a amenée chez la Belle Polly.

Vivienne eut un mouvement de recul. Manifestement, Deveril la prenait pour une prostituée ! Il n'y avait aucun doute quant au sens de ses propos. Malgré son indignation, Vivienne se sentit étrangement émue, sous l'emprise de ce regard bleu, que la fureur rendait encore plus intense; et elle ne put s'empêcher de remarquer la fine toison brune qui recouvrait le torse musclé et le ventre plat de son compagnon. C'était la première fois qu'elle voyait un homme aussi peu vêtu... Pourtant, en dépit de sa brûlante curiosité, la jeune fille empêcha son regard de descendre plus bas.

— Vous êtes bien mal placé pour me faire la morale, monsieur! riposta-t-elle. Comment osez-vous me reprocher de faire quoi que ce soit alors que vous venez passer du bon temps avec Marie-Louise ! Vivienne redressa les épaules, chassant un grain de poussière imaginaire sur son tablier de dentelle immaculé.

— Et pour votre gouverne, poursuivit-elle, sachez que Bertrand ne m'a pas amenée ici. Je suis venue de moi-même.

— Et vous l'avouez! s'exclama Deveril avec amertume.

— Parfaitement. J'ai réussi à lui échapper en l'assommant et je me suis enfuie avec ma femme de chambre... mon ex-femme de chambre, plus exactement. Je suis employée dans cette maison en qualité de servante, et seulement en qualité de servante. Et puis je vous signale que je ne suis pas une fille. Je suis une jeune femme !

Deveril tressaillit. Son regard quitta le visage cramoisi de Vivienne et glissa vers le buste de la jeune fille. L'eau avait éclaboussé son corsage, et le tissu mouillé lui collait à la peau, moulant le galbe parfait des seins. La maigre créature de l'hospice n'était déjà plus qu'un lointain souvenir... Il se

précipita sur une serviette flottant dans l'eau et s'en ceignit prestement les reins.

— Vous feriez mieux de me laisser à présent, dit-il. Nous reprendrons cette discussion plus tard.

— Ah ! Mais il n'en est pas question ! Nous n'aurons peut-être plus l'occasion de parler ensemble ce soir, et je tiens à mettre les choses au clair !

Comme Deveril nouait la serviette autour de sa taille, Vivienne remarqua le bandage qu'il portait au bras. Une tache de sang s'élargissait sur le pansement.

— Vous êtes blessé ! s'écria-t-elle.

— Ce n'est rien. Juste une égratignure.

— Une égratignure ? Mais elle saigne, votre égratignure ! Je vais aller chercher Mme Dussault. Elle va vous soigner...

Deveril l'arrêta d'un geste.

— Non ! Pas un mot à quiconque. Des vies humaines en dépendent.

Tout cela était bien mystérieux, songea Vivienne. Elle ne doutait plus à présent que Deveril fût impliqué dans quelque dangereux complot. Était-il un agent britannique ? Un mercenaire ? Remettant à plus tard la réponse à ces questions, Vivienne examina attentivement le visage de Deveril. Il avait les yeux cernés, le teint pâle, et sa bouche était crispée en une grimace de douleur.

— C'est entendu, dit-elle d'un ton décidé. Je garderai votre secret. Mais seulement à la condition que vous me laissiez soigner votre blessure.

Il esquissa un sourire.

— Du chantage, maintenant ? Permettez-moi au moins de finir mes ablutions, mademoiselle.

— Je vous en prie, monsieur. Pendant ce temps-là, j'irai chercher des pansements et de la pommade... Personne ne me verra, ajouta Vivienne en remarquant une lueur d'inquiétude dans le regard de Deveril. Ici j'ai appris à être d'une discrétion exemplaire.

Cette fois, Deveril éclata de rire.

— Allez vite la mettre en pratique. A tout à l'heure, mademoiselle Rocque.

Tandis qu'elle quittait la pièce, Deveril se laissa glisser dans son bain chaud et parfumé. Quelle drôle de petite jeune fille... Par deux fois il s'était porté à son secours, par pur esprit chevaleresque. Du moins c'était ce qu'il

croyait jusqu'alors. Il venait en effet de découvrir que ses motivations n'avaient peut-être pas le caractère éthéré qu'il leur prêtait. Nom de... ! Mlle Rocque sortait à peine du couvent, elle était orpheline et dépossédée de ses biens. Et la seule chose à laquelle il songeait, c'était à la tenir nue dans ses bras ! Quelle sorte d'homme était-il donc ?

Furieux contre lui-même, il sortit du tub, attrapa l'unique serviette rescapée de la noyade et entreprit de se sécher. Certes, cela faisait bien longtemps à présent qu'il n'avait pas fait l'amour, mais de là à se mettre dans cet état d'excitation à cause d'une collégienne ! S'il était venu chez la Belle Polly, c'était pour éviter les questions indiscrètes sur sa blessure non pour passer la nuit avec l'une des pensionnaires de Mme Wentworth. D'ailleurs, qu'aurait-il fait dans les bras d'une des filles de la maison, aussi aguichante fût-elle, alors que la seule à éveiller ses sens avait encore l'innocence d'une enfant ?

Deveril regarda en grimaçant son reflet dans la glace. Bon sang de bois ! Il ne se reconnaissait plus.

Le coup sur le crâne reçu à la Jamaïque lors de sa précédente mission lui avait sûrement porté sur le cerveau...

Pendant ce temps, Vivienne se hâtait vers la réserve de linge tout en méditant sur sa troisième rencontre avec Deveril. Tout inexpérimentée qu'elle fût, elle savait reconnaître l'éveil du désir dans un regard masculin... Deveril avait d'abord été son bienfaiteur, puis son héros. Elle prenait maintenant conscience qu'il était aussi un homme de chair et de sang. Et des plus séduisants avec cela... Voyons, il devait y avoir une raison pour que leurs routes se croisent continuellement ! Par deux fois, il l'avait aidée et, comme par un fait exprès, elle le retrouvait alors qu'elle avait justement besoin de quelqu'un pour l'emmener dans l'Oregon et l'aider à retrouver son oncle Philippe. Non, ce n'était pas une simple coïncidence ! Cela ressemblait plutôt à un signe du destin. Un signe qui n'était d'ailleurs pas pour lui déplaire...

S'étant munie de pansements et de bandages, Vivienne regagna « la chambre de Cléopâtre », échafaudant déjà des plans dans sa tête. Lorsque le Bon Dieu ferme une porte, lui avaient appris les sœurs de Sainte-Ursule, Il prend toujours soin d'en entrouvrir une autre. Eh bien voilà ! Une porte nouvelle s'ouvrait devant elle. Et M. Deveril en était la clé !

Plongée dans ses pensées, Vivienne faillit heurter, au coin du couloir, une fillette en robe brodée et pantalon ruché aux chevilles. Sous le ruban bleu

piqué de travers dans la tignasse rousse, Vivienne reconnut avec stupeur la fille de la maîtresse des lieux. Elle ne l'avait pas revue depuis le jour de leur arrivée.

— Tom ! Je veux dire... Thomasina... Tu es ravissante dans ta nouvelle toilette.

— Non, non et non ! Je déteste cette robe ! J'ai l'air d'un épouvantail. Et puis, je ne peux pas sauter par-dessus les clôtures avec tous ces falbalas !

— J'imagine que c'est le but recherché, observa Vivienne. Ta maman souhaite que tu te conduises comme une vraie jeune fille, et non comme un gamin mal embouché.

— Eh bien, moi, j'aurais préféré être un garçon ! protesta Thomasina en tapant du pied. Les filles doivent rester à la maison ou se promener à petits pas dans un parc. Elles mènent des vies ennuyeuses à mourir.

Vivienne sourit au souvenir de la lueur qu'elle avait vue passer dans le regard de Deveril, et un délicieux frisson courut le long de son dos. Des vies ennuyeuses ? Que nenni...

— Ne t'inquiète pas, Thomasina. Un jour tu découvriras qu'être une femme ne présente pas que des désavantages.

Laissant sa jeune amie méditer cette prophétie, Vivienne frappa doucement à la porte de « la chambre de Cléopâtre » et entra.

Le tub était vide. Elle traversa la pièce jusqu'au paravent.

— Monsieur ? J'ai apporté des bandages.

La tête de Deveril apparut au-dessus des panneaux en bois exotique incrustés d'ivoire.

— Veuillez avoir la bonté d'attendre que j'aie enfilé mon pantalon, dit-il, un peu crispé.

Lorsqu'il apparut enfin, il avait les traits tirés et la serviette humide enroulée autour de son bras était rougie de sang. Vivienne tira vivement une chaise.

— Asseyez-vous !

Il s'installa à califourchon sur le siège.

— Bien ! A présent, appuyez votre tête contre le dossier... Oui, comme ça.

La jeune fille retint sa respiration. La plaie était plus vilaine qu'elle ne l'aurait cru.

— La balle est-elle toujours là ? demanda-t-elle.

Deveril marqua un temps d'arrêt, surpris de constater que la jeune fille savait identifier une blessure d'arme à feu.

— Non, répondit-il, elle a traversé le bras.

Vivienne nettoya soigneusement la plaie, pansa les chairs déchirées et entoura le bras blessé d'un bandage. Puis elle aida Deveril à passer sa chemise et lui présenta sa redingote.

— Voilà... Je changerai le pansement demain matin, monsieur.

— Merci du fond du cœur pour vos bons soins, mademoiselle Rocque. Je pars demain pour Kansas City et de là, pour l'Oregon. Mais si je puis vous être de quelque utilité...

Vivienne sourit.

— Vous le pouvez, monsieur. Vous êtes un homme de parole, n'est-ce pas?

Deveril acquiesça d'un signe de tête, non sans une certaine réticence pourtant. Son instinct lui soufflait que de sérieuses complications étaient en vue.

— Monsieur Deveril, vous êtes précisément l'homme qu'il me faut, poursuivit Vivienne avec animation, sans remarquer l'étrange expression qui passait sur le visage de son interlocuteur. Vous allez m'aider à sortir de cette situation.

— Bien volontiers, répondit Deveril avec empressement. La Belle Polly n'est pas un endroit convenable pour une jeune fille. Je connais une famille qui pourra vous accueillir et veiller sur vous jusqu'à mon retour.

— Vous ne comprenez pas, monsieur. Vous allez en Oregon. Et c'est précisément là que je dois me rendre aussi pour retrouver mon oncle Philippe. Je vous en prie, emmenez-moi avec vous !

Tout en écoutant la jeune fille, Deveril essayait de passer son bras blessé dans la manche de sa redingote. Ses oreilles se mirent soudain à bourdonner, et la pièce commença à tourner autour de lui. Il se retint au montant du lit. Ces accès de faiblesse commençaient à devenir inquiétants : il avait dû perdre beaucoup plus de sang qu'il ne l'avait cru de prime abord. Serait-il en mesure de prendre la route le lendemain?

Vivienne se précipita. Elle l'aida à s'asseoir sur le lit et défit le couvre-pied. Le visage de Deveril était livide.

— Il faut vous allonger, dit-elle fermement. Vous ne pouvez pas rester ainsi. Il va falloir appeler un chirurgien.

— Non ! protesta-t-il, luttant contre le vertige. Allez chercher Mme Wentworth. C'est une amie sûre... Elle saura ce qu'il faut faire.

— J'y vais de ce pas. Et lorsque vous serez guéri, nous reprenons notre conversation, n'est-ce pas?

Elle se pencha sur lui, cala confortablement son bras blessé contre un coussin et arrangea le couvre-pied en satin avec un petit air très sage. Mais son visage était animé et ses yeux brillaient comme des émeraudes orientales.

— Monsieur Deveril, poursuivit-elle, vous n'êtes pas en état de réfléchir à ma demande pour l'instant. Mais tout s'arrangera, j'en suis sûre. C'est la Providence qui vous a envoyé !

D'un pas vif et joyeux, Vivienne quitta la pièce et se mit à la recherche de Mme Wentworth.

Deux jours plus tard, Deveril se sentait presque guéri; néanmoins, une fièvre intermittente causée par l'infection l'empêchait encore de quitter le salon privé de Mme Wentworth, où celle-ci l'avait fait transporter. Seuls Vivienne, Naomi et un médecin de confiance étaient autorisés à y pénétrer...

Transgressant les instructions du médecin, il avait quitté son lit et s'était traîné jusqu'à un fauteuil. C'était la deuxième fois qu'il effectuait ainsi la traversée de sa chambre depuis le matin, et il se sentait déjà mieux. Beaucoup mieux, même. Demain, il se mettrait en route dès l'aube. La première partie de son voyage devant s'effectuer sur un bateau à vapeur, il en profiterait pour se reposer dans sa cabine.

Comme il avait hâte de rejoindre son expédition ! Il n'avait déjà que trop perdu de temps. Avant de partir, cependant, il lui fallait encore tenir sa promesse et trouver un abri sûr pour Vivienne. Le courage, la détermination et la gaieté de la jeune fille avaient gagné son estime. Elle l'amusait. Elle l'attirait, aussi... Mais il était hors de question qu'il l'emmène avec lui dans l'Oregon !

Plongé dans ses pensées, il n'entendit pas la porte s'ouvrir et sursauta en entendant une voix claire lui faire de vifs reproches :

— Que faites-vous dans ce fauteuil ? Le docteur a dit que vous deviez garder le lit pendant deux jours encore !

Deveril se tourna vers Vivienne et sourit.

— C'est hors de question, mademoiselle. Je compte me mettre en route dès demain.

Vivienne le regarda avec commisération puis, haussant les épaules, elle s'avança dans la chambre et posa un plateau sur la table.

— Nous verrons ce que le docteur en pensera ! Vous tenez à peine debout, monsieur. Maintenant, veuillez dîner avant que votre potage ne refroidisse.

Deveril s'exécuta en soupirant. Pendant qu'il avalait son bouillon, Vivienne approcha le broc d'eau chaude apporté un peu plus tôt par Naomi et prépara le nécessaire de rasage.

— Il est grand temps de vous faire la barbe, monsieur. Vous dormiez à poings fermés lorsque je suis passée cet après-midi.

Depuis deux jours, Vivienne avait appris à manier le rasoir. Elle s'empara du blaireau et fit mousser le savon, puis appliqua une serviette humide sur les joues et le cou de son patient afin de ramollir les poils. Lorsqu'elle retira la serviette, Deveril lui lança un regard résolu.

— Je me raserai moi-même aujourd'hui, affirma-t-il.

— Demain, peut-être..., concéda la jeune fille en lui savonnant le visage.

Il ferma les yeux pour éviter que la mousse, qu'elle étalait d'une main experte sur ses joues, n'y pénètre. Mais quand Vivienne brandit la lame aiguisée du rasoir, il lui saisit le poignet.

— Je vous le répète, je me raserai moi-même aujourd'hui.

Vivienne tressaillit. Le contact des doigts de Deveril provoquait d'étranges picotements le long du bras.

— Comme vous voudrez, dit-elle, capitulant avec une rapidité qui parut suspecte à Deveril.

Effectivement, comme il tendait la main pour prendre le rasoir, la jeune fille fit malicieusement un pas en arrière. Mais, ce faisant, elle trébucha sur un coin du tapis et serait tombée si, de son bras valide, Deveril ne l'avait rattrapée et attirée à lui. L'espace d'un instant, ils restèrent parfaitement immobiles, osant à peine respirer. Le rasoir glissa des mains de Vivienne et tomba sur le sol avec un bruit mat, mais c'est à peine si Deveril le remarqua; il était trop attentif au souffle de la jeune fille, au parfum délicat de sa peau. Ses lèvres se trouvaient tout près des

siennes, et il pouvait sentir les battements irréguliers de son cœur sous son corsage. Lentement, il attira le visage de la jeune fille contre le sien. Elle était aussi innocente qu'il l'avait imaginé, et infiniment plus douce. Il savoura le goût fruité de sa bouche, le contact de ses seins fermes qui se pressaient contre lui... Non, il ne devait pas profiter de sa candeur. C'était indigne de lui, et d'elle !

Au prix d'un immense effort, Deveril réussit à recouvrer son sang-froid et relâcha brusquement Vivienne. Elle le regarda puis se détourna, rougissante. Sa bouche tremblait un peu tandis qu'elle se redressait, rajustant sa toilette.

Juste au moment où elle se demandait quelle attitude il convenait d'adopter, la porte s'ouvrit, et Mme Wentworth entra dans un bruissement de soie et de satin. Un collier de brillants et d'aigues-marines encerclait sa gorge blanche, des boucles assorties scintillaient à ses oreilles. En voyant le visage cramoisi de Vivienne et celui, pâle comme un linge, de Deveril, elle se méprit — fort heureusement — sur la situation. Elle s'approcha du fauteuil du malade, répandant dans son sillage les effluves d'un parfum capiteux.

— Vous vous êtes levé, monsieur, dit-elle avec reproche.

Il sourit galamment.

— J'implore votre pardon, madame. Mais rester au lit toute la journée est au-dessus de mes forces !

Mme Wentworth considéra d'un œil expert le torse de Deveril et sa musculature puissante.

— Vous avez de la chance que la plaie ne se soit pas remise à saigner, observa-t-elle.

Elle vérifia le pansement puis se tourna vers Vivienne.

— Je vais tenir compagnie à M. Deveril un moment. Pouvez-vous m'envoyer Naomi ? Qu'elle apporte sa corbeille à ouvrage, j'ai accroché l'ourlet de ma robe.

— Bien, madame.

Ravie de cette échappatoire, Vivienne s'empressa de quitter la pièce. Une fois dans le couloir, elle se dirigea vers le grand escalier d'honneur. Les domestiques n'étaient pas censés l'emprunter ; mais puisque Mme Wentworth se trouvait dans la chambre du malade, et que ses invités, à en juger par le brouhaha qui s'élevait du rez-de-chaussée, étaient encore dans la salle à manger, nul ne la verrait transgresser le règlement.

Les lampes d'albâtre disposées dans des niches le long des marches diffusaient une douce lumière. Vivienne foulait sans bruit l'épais tapis rouge de l'escalier.

Arrivée au deuxième étage, elle poussa un soupir de soulagement : personne en vue. Sur le palier s'ouvrait une vaste galerie dont les portes vitrées donnaient sur un balcon. A gauche, dissimulé derrière un rideau, se trouvait l'escalier de service menant aux combles. Les portes-fenêtres étaient ouvertes, et un entêtant parfum de roses montait du jardin.

Vivienne se dirigea vers l'escalier de service. Au moment où elle allait écarter le rideau, une ombre parut sur le balcon.

Elle regarda fixement la silhouette qui s'encadrait dans la porte-fenêtre, et son sang se glaça dans ses veines.

Bertrand !



8

Bertrand sortit de l'ombre, un mauvais sourire glissa sur ses lèvres.

— Tiens tiens, le sort réserve parfois d'étranges surprises ! ricana-t-il.

Plus morte que vive, Vivienne retint sa respiration en le voyant s'avancer vers elle. Mais apparemment, Bertrand avait une autre proie en vue. Sans apercevoir la jeune fille tapie dans l'ombre des rideaux, il traversa la galerie et s'arrêta sur le seuil d'une chambre. Par la porte ouverte, Vivienne aperçut la silhouette de Naomi, et son cœur bondit dans sa poitrine quand elle vit Bertrand pénétrer à pas de loup dans la pièce pour se dissimuler dans l'ombre d'une grande armoire près de l'entrée.

Vivienne s'approcha sur la pointe des pieds, en veillant néanmoins à rester à distance respectable. Que devait-elle faire? Prendre ses jambes à son cou, comme le lui soufflait son instinct de survie? Ou porter secours à sa compagne d'infortune, comme sa conscience le lui commandait? Après une brève lutte intérieure, le sens du devoir prévalut et Vivienne décida de rester. Comment aurait-elle pu abandonner Naomi? Personne d'autre qu'elle

n'aurait osé prendre la défense d'une simple servante, noire de surcroît, face à un riche client.

Bertrand connaissait bien la chambre où il venait de pénétrer. Décorée dans des tons pastel, c'était celle de la belle Dominique, une rousse flamboyante qui comptait parmi ses favorites. Naomi se tenait à la tête du lit à baldaquin. Le dos tourné à la porte, elle changeait les draps sans se douter du danger.

— Bonsoir, Naomi... Quelle bonne surprise de te voir ici !

La jeune Noire se retourna, et ses yeux s'élargirent d'horreur en découvrant Bertrand qui, le visage déformé par un affreux rictus, marchait droit sur elle.

— Tu sais à quel châtiment s'expose une esclave en fuite? commença-t-il d'une voix menaçante. Non? Ne crains rien, tu ne vas pas tarder à l'apprendre.

Il saisit Naomi par les épaules et la secoua sans ménagement.

— Où est-elle? Où est Mlle Vivienne? Dis-le-moi, sinon tu t'en repentiras, je te le garantis !

Naomi détourna la tête sans répondre. Saisi de rage, Bertrand la jeta sur le lit et lui ramena brutalement les bras en arrière. Naomi poussa un gémissement étouffé.

C'est alors qu'une voix blanche mais résolue s'éleva sur le seuil.

— Tiens bon, Naomi. J'arrive!

Vivienne pénétra en trombe dans la chambre et, se ruant sur Bertrand, fit pleuvoir sur lui une pluie de coups de poings. Pris par surprise, il perdit l'équilibre et s'affala pesamment sur la table de chevet avant de tomber au sol. Un vase de Sèvres bascula sur son crâne et se brisa en mille morceaux, parsemant ses cheveux bruns d'éclats de porcelaine bleue et blanche.

Vivienne aida Naomi à se relever.

— Vite ! Dépêche-toi !

Les deux jeunes filles s'élancèrent vers la porte, mais à cet instant Bertrand se redressa sur les genoux. Il étendit le bras, et ses doigts se refermèrent sur la cheville de Naomi. Celle-ci s'effondra sur le tapis avec un bruit sourd. Arrivée presque au seuil de la pièce, Vivienne se retourna pour voir ce qui se passait. Bertrand n'en demandait pas davantage.

En un éclair, il fonça vers la porte, la verrouilla à double tour et mit la clé dans sa poche.

Echevelé, haletant, les vêtements en désordre, il se tourna vers Vivienne.

— Et maintenant, ma chère petite, à nous deux ! ricana-t-il.

La jeune fille jeta un regard éperdu autour d'elle. Plus moyen de fuir, la porte était bouclée et Bertrand lui barrait le passage vers la fenêtre. Vivienne recula d'un pas, buta sur la coiffeuse qui se trouvait derrière elle et s'y appuya des deux mains pour ne pas tomber. En tâtonnant sur la tablette de marbre, ses doigts rencontrèrent un objet froid et métallique.

Des petits ciseaux en argent... D'un mouvement vif, elle les brandit telle une dague. Les lames étincelèrent dans la lumière de la lampe.

— N'approchez pas, Bertrand ! menaçait-elle.

— Ne soyez pas ridicule, ma chère Vivienne. Le jeu est fini, et c'est moi qui ai gagné la partie. Vous allez payer cher les ennuis que vous m'avez causés.

Il se jeta sur la jeune fille avec la détente d'un cobra passant à l'attaque. Vivienne leva son arme improvisée, mais Bertrand esquiva le coup et la saisit par le bras, enserrant son poignet jusqu'à ce qu'elle lâche les ciseaux.

— Vous voyez ? Inutile d'essayer de m'échapper, ricana-t-il en soufflant son haleine chargée de brandy au visage de la jeune fille.

Il la poussa brutalement vers le lit.

— A présent, vous allez m'offrir une petite compensation. Je l'ai bien méritée, n'est-ce pas ?

Avant que Vivienne ait pu faire un mouvement, il la plaqua sur le lit, déchirant d'une main son corsage, tandis que de l'autre, il lui retroussait les jupes. Elle le griffa au visage, se débattit à coups de pieds, mais il l'immobilisa d'une poigne de fer tout en continuant à lui arracher ses vêtements. La robe de la jeune fille se fendit jusqu'à la taille, et la main de Bertrand se posa sur son sein nu.

— Non ! hurla Vivienne.

Elle essaya de le repousser d'un coup de genoux, mais en vain. Bertrand la saisit à la gorge, et Vivienne, à bout de résistance, commençait à défaillir lorsqu'elle entendit un cri étouffé. Naomi venait de se jeter sur son agresseur, les ciseaux à la main. Bertrand se retourna pour repousser la jeune Noire, mais la pointe des ciseaux lui traça une estafilade sur la joue. Instinctivement, il porta la main à son visage, grondant de rage et de douleur tandis que le sang giclait sur ses doigts.

Vivienne vit une lueur meurtrière s'allumer dans ses yeux. Vite, elle s'extirpa du lit et poussa Naomi vers la porte. Pendant qu'elles secouaient désespérément la poignée, Bertrand gémissait en tamponnant sa joue avec

son mouchoir. Jetant un coup d'œil dans le miroir, il découvrit l'étendue des dégâts. La blessure lui traversait la figure en zigzag du menton à la tempe; elle laisserait sans doute une hideuse cicatrice.

Poussant un affreux juron, il avança vers les deux fugitives, les yeux étincelants. Son visage respirait une haine implacable, et en le voyant approcher Vivienne sentit un frisson glacé la parcourir tout entière.

— Inutile de secouer la poignée, dit-il d'un ton glacial. C'est moi qui ai la clé. Et aucune de vous deux ne sortira vivante de cette pièce.

Vivienne saisit une figurine de porcelaine et la lui jeta à la tête. Manquant sa cible, la statuette s'écrasa sur le sol. Au même instant, quelqu'un tourna la poignée de l'extérieur. Puis la voix de Mme Wentworth s'éleva derrière la lourde porte de chêne.

— Que se passe-t-il ici? Quel est ce vacarme? Vous êtes dans une maison respectable !

— Ouvrez immédiatement! ordonna une autre voix.

Vivienne reconnut le timbre profond de Deveril.

— Monsieur Deveril ! cria-t-elle. Bertrand nous a enfermées ! Il veut nous tuer !

— Ecartez-vous !

L'instant d'après, de son épaule valide, Deveril défonçait la porte, faisant sauter le verrou, le chambranle et un bon morceau de plâtre.

Inspectant rapidement les lieux, il remarqua les gouttes écarlates qui traversaient le tapis aux couleurs pastel, menant à un homme au visage ensanglanté qui se tenait la joue. Naomi s'était laissée tomber dans un fauteuil, et Vivienne s'appuyait contre le mur, pâle et défaite, ses beaux cheveux fauves épars sur ses épaules. D'une main tremblante, elle essayait de ramener les lambeaux de sa robe déchirée sur sa poitrine.

Deveril avait la réputation de garder son sang-froid en toute circonstance. Mais cette fois une rage meurtrière le saisit. Vivienne paraissait si fragile, si vulnérable, si innocente ! Avec la souplesse et la puissance d'un guépard, il bondit sur Bertrand et le cloua au sol.

Agrippés l'un à l'autre, les deux hommes roulèrent sur le tapis, renversant un guéridon au passage. Un coup de poing atteignit Deveril juste au-dessus de la tempe droite. Il parut ne pas s'en apercevoir, et c'est avec une énergie redoublée qu'il repoussa Bertrand contre la coiffeuse. Des bouteilles de parfum s'entrechoquèrent avant de s'écraser au sol, répandant dans la pièce

des effluves de lavande et de bergamote tandis que les deux adversaires s'empoignaient avec férocité.

Bertrand était plus lourd, mais Deveril possédait une musculature d'athlète, et, malgré son épaule blessée, la fureur décuplait ses forces. Son poing s'abattit, telle la foudre, sur la mâchoire de son adversaire, l'assommant à demi.

Emporté par l'ardeur du combat, Deveril referma ses doigts sur le cou de Bertrand. Le visage de celui-ci vira au rouge violacé; ses yeux exorbités paraissaient sur le point d'exploser.

— Arrêtez ! Vous allez le tuer ! s'écria Mme Wentworth en secouant la main de Deveril pour lui faire lâcher prise.

En vain. Deveril semblait ne rien entendre, ne rien voir. Un horrible frisson parcourut le corps de sa victime, mais il continuait à l'étrangler de ses mains puissantes.

Vivienne s'agenouilla à son côté.

— Je vous en prie, monsieur, arrêtez ! supplia-t-elle.

Ce fut la voix de la jeune fille qui rappela enfin Deveril à la réalité. Il desserra son étreinte et relâcha Bertrand. Le cou de ce dernier était déjà marqué d'ecchymoses violacées.

Mme Wentworth se tordait les mains.

— Il est mort ! Vous l'avez tué ! répétait-elle d'une voix frisant l'hystérie.

Deveril secoua la tête, comme pour chasser la fureur meurtrière qui l'avait saisi.

— Non, dit-il en se relevant lentement, je ne l'ai pas tué. Dommage...

Bertrand gémit et aspira convulsivement une bouffée d'air. Déjà, son visage congestionné reprenait sa couleur bistre. Vivienne avait passé un peignoir de soie sur sa robe déchirée. Prenant Deveril par le bras, elle le regarda droit dans les yeux.

— Monsieur, vous m'avez sauvé la vie, murmura-t-elle.

La jeune fille tremblait de tout son corps, et ce fut d'un geste naturel, comme si la chose allait de soi, que Deveril l'enlaça et l'attira contre lui. Avec un profond sentiment de gratitude, Vivienne se laissa aller sur sa large poitrine. Pour la première fois depuis longtemps, elle se sentait vraiment en sécurité, protégée par ces bras puissants. Le cauchemar qu'elle vivait depuis des semaines semblait provisoirement écarté. Hélas, cet instant de répit fut de courte durée.

Mme Wentworth s'était agenouillée auprès de Bertrand. Elle s'assura que son poulx avait retrouvé un rythme régulier, puis elle jeta un regard sombre à Deveril et à ses protégées.

— Il faut que vous soyez partis avant qu'il ait repris connaissance, sinon nous sommes tous perdus, dit-elle d'une voix sourde.

Deveril relâcha Vivienne et jeta un regard méprisant sur le corps de Bertrand.

— Vous avez raison, reconnut-il. Ce gredin va nous accuser d'agression, voire de tentative de meurtre... Madame Wentworth, pouvez-vous faire parvenir immédiatement un message à Ethan ? Je le retrouverai sur le quai dans une heure. Dites-lui de réserver quatre places au nom de John Gordon sur le premier vapeur en partance.

Il se tourna vers Vivienne et Naomi.

— Je n'ai pas le choix, mesdemoiselles. Vous ne pouvez pas rester ici après ce qui vient de se passer. Allez faire vos bagages, mais n'emportez que le strict nécessaire. Vous avez dix minutes pour vous préparer.

Vivienne écarquilla les yeux.

— Mais... mais où allons-nous? demanda-t-elle. Deveril fronça les sourcils, l'air pensif. Puis une lueur amusée passa dans ses yeux.

— A Saint Louis, à quelque mille cinq cents kilomètres d'ici, sur le Mississippi, répondit-il. Vous avez exprimé le désir de vous rendre dans le territoire du Nord-Ouest, mademoiselle. Eh bien, je vais exaucer en partie votre demande.

Le River Queen remontait lentement les eaux sombres du Mississippi. Il faisait nuit noire lorsque Deveril frappa à une cabine sur le pont des passagers. La porte s'entrouvrit, et Naomi accueillit en silence le visiteur. Par-dessus son épaule, dans la chiche lueur de la lampe suspendue au plafond, il distingua Vivienne, pelotonnée sur la couchette inférieure.

Vite, Deveril pénétra dans la minuscule cabine et referma la porte.

— Elle est malade? demanda-t-il à Naomi.

— Non, répondit la jeune Noire.

— Si ! lança Vivienne.

Elle se redressa si brusquement sur son séant que sa tête heurta la couchette supérieure.

— Aïe ! gémit-elle en portant la main à sa tempe. J'en ai assez d'être enfermée dans cette boîte à chaussures !

— C'est pour votre propre sécurité, expliqua patiemment Deveril. Bertrand St. Germaine a sans doute lancé ses sbires à vos trousses. Nous avons beau être inscrits sous des noms d'emprunt sur la liste des passagers, nous ne pouvons prendre le moindre risque.

— Combien de temps faudra-t-il encore rester dans ce... dans ce placard?

— Jusqu'à l'arrivée du bateau à Saint Louis, j'en ai peur. Il faut vous armer de patience.

Le visage de Naomi était calme et impassible. Cela ne l'enchantait pas plus que Vivienne d'être confinée dans cet espace exigu, mais elle s'était fait une raison. Au bout de l'épreuve, la liberté l'attendait. Au besoin, elle aurait fait le voyage dans un cercueil ! Mais certaines personnes ne supportaient pas d'être enfermées dans un lieu clos, et Mlle Vivienne faisait partie du nombre. A voir ses yeux cernés, son visage livide et la sueur qui perlait à son front, Naomi sentait que sa compagne était à bout de nerfs.

Vivienne se leva et franchit les deux pas qui la séparaient de Deveril. Elle joignit les deux mains et lui lança un regard suppliant.

— Monsieur, je n'en puis plus. Cet endroit me rappelle la geôle affreuse où Bertrand me retenait prisonnière. Laissez-moi aller respirer un peu d'air frais !

Le désarroi qui se lisait dans les grands yeux verts désarma Deveril. De toute évidence, la jeune fille ne jouait pas la comédie, elle était réellement à bout.

Il réfléchit rapidement. Le dîner venait de s'achever, et la plupart des passagers avaient gagné les élégants salons pour danser ou jouer aux cartes.

— Entendu, décida-t-il. Je vous autorise à faire une promenade sur le pont.

Le visage de Vivienne s'éclaira. D'un geste plein de confiance, elle mit sa main sur le bras que lui offrait Deveril.

— Merci, monsieur. Je serai très discrète, ne vous inquiétez pas.

Ils sortirent dans le couloir, attendant Naomi, mais celle-ci fit un geste de dénégation.

— Je sortirai plus tard, quand tout le monde sera couché, dit-elle. Il vaut mieux que l'on ne nous voie pas ensemble.

Vivienne approuva d'un signe de tête. Elle savait que sa compagne était terrifiée à l'idée que Bertrand puisse les retrouver. « Il me tuera », n'avait-elle cessé de répéter en pleurant silencieusement pendant toute la soirée. « Il me tuera lentement, cruellement, pour me punir de l'avoir défiguré. »

Vivienne l'avait écoutée sans pouvoir trouver des paroles rassurantes. Les craintes de Naomi étaient fondées, hélas !

Au bras de Deveril, la jeune fille gagna d'un pas vif le bastingage. Le bateau à vapeur fendait les eaux tumultueuses du Mississippi, laissant une traînée d'écume dans son sillage. Dans le ciel noir semé d'étoiles, la lune brillait, ronde comme une pièce d'argent. Vivienne ferma les yeux et aspira une bouffée d'air. Quel délice après l'atmosphère confinée de la cabine !

Deveril lui jeta un regard à la dérobée. Depuis l'instant où il l'avait tenue dans ses bras, ses pensées revenaient à la jeune fille beaucoup plus souvent qu'il ne l'aurait voulu. Elle s'était pressée contre lui avec une ardeur de femme. Et pourtant, elle avait aussi la douceur et la candeur d'une enfant. Elle était un mélange d'innocence et de sensualité, de douceur et de fougue, de timidité et d'audace. Un mélange qui le troublait au-delà de toute expression...

Lorsque Vivienne rouvrit les yeux, le regard de Deveril était revenu sur le fleuve.

— Regardez ce ciel, murmura la jeune fille. Avez-vous jamais vu quelque chose d'aussi beau ?

Il se tourna brièvement vers elle.

— Oui, répondit-il.

— C'est vrai ? Oh ! Racontez-moi, je vous en prie.

— Une autre fois, peut-être, répondit évasivement Deveril.

Porté par la brise, un air de valse leur parvint du pont supérieur. Deveril demeurait silencieux, comme enfermé dans quelque monde connu de lui seul.

Vivienne regarda son profil ferme et viril. Elle lui toucha doucement la manche. Ses doigts glissèrent sur le tissu, effleurant la main posée sur le bastingage. A ce contact, Josh Deveril sursauta et s'écarta précipitamment.

— Il est temps de regagner votre cabine, mademoiselle.

— Ah, mais non ! Vous m'avez promis une promenade sur le pont, et je refuse d'aller m'enfermer dans ce placard à balais tant que je ne me serai pas dégourdi les jambes.

Deveril préféra céder. S'il insistait, en effet, la jeune fille était parfaitement capable d'attendre qu'il ait regagné sa propre cabine pour s'aventurer seule sur le pont... La nature intrépide de Vivienne suscitait son admiration, mais elle l'exaspérait aussi parfois. Elle semblait prête à toutes les extrémités pour parvenir à ses fins... Deveril soupira. Il lui tardait de confier ses deux

protégées à Mme Jessup, une veuve de sa connaissance qui tenait une pension tout à fait convenable dans une petite bourgade sur le Missouri.

— Très bien. Faisons quelques pas, proposa-t-il.

Vivienne lui prit le bras, et ils remontèrent le pont vers l'avant du bateau.

— Je sais que cette situation vous est très pénible, mademoiselle, reprit Deveril. Votre monde s'est brisé en l'espace de quelques semaines, et voilà que je vais vous laisser chez des étrangers, dans un endroit inconnu. Malheureusement, il n'y a pas d'autre solution.

Elle s'arrêta net et se tourna vers lui, l'air résolu.

— Si, il y en a une ! Emmenez-moi avec vous dans l'Oregon, monsieur. Je vous promets que je ne vous gênerai pas. Je saurai même me rendre utile.

— C'est impossible, je le crains.

— Mais pourquoi ? Naomi et moi pourrions travailler pour payer notre passage. Nous sommes capables de faire la cuisine et de raccommoder les vêtements, de soigner les malades et les blessés...

— Mes hommes savent fort bien se débrouiller tout seuls.

— Dans ce cas, je vous payerai une jolie somme si vous acceptez de nous emmener. C'est-à-dire... une fois que j'aurais retrouvé mon oncle et que je serai rentrée en possession de mes biens, précisa la jeune fille.

Deveril la considéra pensivement, et une étrange expression passa sur son visage.

— Même pour tout l'or des Indes, je ne vous emmènerais pas avec moi, répondit-il enfin. Le succès de notre expédition nécessite la discipline la plus stricte et une cohésion parfaite. Mes hommes ne sont pas des enfants de chœur, mademoiselle. La présence de n'importe quelle femme entraînerait des complications. Celle de deux ravissantes jeunes filles pourrait conduire à la catastrophe. Ajoutez à cela la menace permanente des Indiens, les bêtes sauvages qui abondent dans les forêts de l'Ouest, et vous comprendrez pourquoi je refuse de vous entraîner dans pareille aventure.

Au ton ferme de Deveril, Vivienne, la mort dans l'âme, comprit qu'il serait vain d'insister. Naomi et elle seraient abandonnées au bon vouloir de parfaits étrangers pendant que Deveril appareillerait pour le territoire de l'Oregon. Et Dieu seul savait quand il en reviendrait. Dans un mois, dans un an ? Jamais

peut-être... Il pouvait être capturé par les Indiens ou mourir dans quelque horrible accident pendant le voyage. La jeune fille soupira. Deux grosses larmes scintillèrent au bord de ses cils et roulèrent sur ses joues. Elle se

détourna, faisant mine de s'absorber dans la contemplation des eaux sombres du fleuve.

Emu par la tristesse de la jeune fille, Deveril tira un mouchoir de sa poche et tamponna doucement les larmes qui brillaient sur son visage.

— Allons, fit-il d'une voix apaisante, ce ne sera pas si terrible, vous verrez. Mme Jessup est une amie de longue date, et c'est une femme de cœur, vous le constaterez. Elle prendra soin de vous comme une mère.

Tout en parlant, ils avaient fait le tour complet du pont et étaient revenus devant la porte de la cabine. La gorge nouée, Vivienne répondit avec dignité :

— Je n'ai pas besoin d'une mère, monsieur. J'ai besoin de retrouver mon oncle Philippe. Si vous ne voulez pas m'y aider, je saurai me débrouiller toute seule.

Deveril se tourna vivement vers la jeune fille.

— Vous n'y songez pas, j'espère ! s'écria-t-il. Je ne tiens pas à me lancer à votre recherche à travers tout le pays. Comme vous le savez, mes hommes m'attendent, et j'ai déjà pris beaucoup de retard.

— Je suis vraiment navrée de vous avoir fait perdre un temps aussi précieux, répliqua Vivienne avec hauteur.

Deveril réprima un geste d'impatience. La jeune fille avait perturbé ses plans initiaux, c'est vrai.

Mais pas plus que le coup de feu essuyé lors du rendez-vous avec d'Arcy. Et l'honnêteté le forçait à s'avouer que les soins et la discrétion de Vivienne avaient considérablement hâté son rétablissement... Seulement, Deveril ne pouvait plus se permettre de retarder l'expédition pour aider la jeune fille dans ses recherches. Pas question de manquer le rendez-vous prévu de longue date avec MacAllister. L'Écossais était le seul à pouvoir le mettre sur la piste du chef de guerre des Pieds Noirs, un mystérieux personnage connu sous le nom de Dontjon.

Au regard distant de Deveril, Vivienne comprit qu'il l'avait déjà laissée loin derrière lui. Elle baissa les paupières, dissimulant ses pensées secrètes derrière ses longs cils. S'il croyait qu'elle allait l'attendre patiemment dans un coin perdu du Missouri, eh bien, il serait déçu ! Elle lui réservait une petite surprise de son cru...

— Pas de bêtises, n'est-ce pas ? dit-il soudain, comme s'il avait lu en elle.

Vivienne tressaillit. Deveril était-il suspicieux de nature ou bien avait-il le don de double vue ? Elle lui jeta un regard innocent qui n'eût certes pas

trompé l'œil exercé de sœur Albina mais auquel, Dieu merci, Deveril se laissa prendre. Il prit le sage sourire de la jeune fille pour une acceptation silencieuse.

— A la bonne heure ! dit-il. Je constate que vous devenez raisonnable. Mme Jessup vous réservera le meilleur des accueils, et vous serez très confortablement installée dans sa pension. Mais vous devez me promettre que vous n'essayerez pas de vous sauver.

Vivienne détourna le regard. Un soupçon d'inquiétude effleura Deveril. Avec elle, il fallait vraiment s'attendre à tout !

— Jurez-le-moi ! dit-il en la prenant par les épaules.

— Très bien. Je le jure.

Mais Vivienne n'avait pas dit son dernier mot. Ce n'était pas pour rien qu'elle avait été élevée chez les religieuses et y avait appris les subtilités de la casuistique...

Une promesse était une promesse : elle ne se sauverait pas de chez Mme Jessup. Mais si une occasion favorable se présentait, elle quitterait la pension à visage découvert, tout simplement. Un départ n'était pas une fuite, n'est-ce pas ?



9

— Faites bien attention où vous mettez le pied, mademoiselle.

Vivienne adressa un sourire d'adieu au marin pourvu d'une longue barbe grisonnante qui se tenait sur le pont et s'engagea sur la passerelle de débarquement du River Belle, balançant au bout de sa cordelette le carton à chapeau que lui avait donné Mme Wentworth. Naomi, jouant le jeu de la femme de chambre accompagnant sa maîtresse, la suivait à distance respectueuse.

Ayant pris pied sur le quai, la jeune fille fut un instant désorientée. La terre ferme lui semblait étrangement immobile après le roulis régulier des deux bateaux sur lesquels elle venait de passer six jours d'affilée. Après le River

Queen, qui les avait amenés jusqu'à Saint Louis, les voyageurs avaient en effet embarqué sur le River Belle, pour remonter le Missouri.

Le paysage que Vivienne avait alors découvert, en passant de longues heures appuyée au bastingage, ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait connu jusqu'ici. Sur les rives du fleuve, les champs cultivés avaient très vite cédé la place à des forêts touffues, lesquelles avaient été remplacées à leur tour par un vaste plateau au relief à peine marqué et qui s'étendait à perte de vue.

Après le bruit et l'animation de La Nouvelle-Orléans, cette terre désertique et sauvage semblait appartenir à un autre monde. Meridith, l'endroit où ils se rendaient, était une petite ville située à une trentaine de kilomètres en amont d'Independence et de Kansas City. C'est ici que Deveril comptait les laisser, Naomi et elle, tandis qu'il prendrait la tête de son expédition pour l'Oregon.

Deveril était déjà à terre et les attendait sur le quai. Il avait revêtu une culotte en peau de daim et une chemise à franges assortie qui mettait en valeur son corps athlétique. Ses yeux bleus étincelaient. Il paraissait parfaitement à l'aise dans ce dernier avant-poste de la civilisation, songea Vivienne avec une pointe de rancœur.

— Ethan va surveiller le déchargement des bagages pendant que je vais vous accompagner chez Mme Jessup.

Il pointa le doigt en direction de l'escarpement où sinuait un sentier.

— Meridith se trouve à moins de cinq cents mètres. Nous n'en avons pas pour longtemps.

Comme les trois voyageurs atteignaient le sommet de l'escarpement, Vivienne, un peu tendue, écarquilla les yeux, impatiente d'apercevoir enfin la ville.

Un bosquet de saules se dressait à trois cents mètres environ, au-delà duquel s'étendait à perte de vue une vaste prairie parsemée de fleurs sauvages. Sans doute y avait-il une petite vallée en contrebas, où se trouvaient les habitations, se dit la jeune fille. Mais lorsqu'ils eurent contourné le massif d'arbres, Deveril annonça :

— Nous sommes arrivés. Voici Meridith, mesdemoiselles !

Vivienne en resta sans voix. Derrière le boqueteau de saules chétifs se dressaient en tout et pour tout une demi-douzaine de bâtisses de bois brut... Meridith, une ville?

Çà et là, entre les maisons, s'étendaient quelques lopins de terre où poussaient du maïs, des petits pois et des haricots. Un cochon déambulait dans la rue principale en terre battue, fouinant le sol devant un magasin de quincaillerie. Deux petites filles en tabliers rapiécés et robes de calicot bleu sautaient à la corde sur le trottoir en bois. La plus grande observa les nouveaux venus, puis se rua à l'intérieur de la boutique en criant :

— M'man ! Viens voir !

La stupéfaction de Vivienne se lisait sur son visage. Comment pourrait-elle jamais attendre le retour de Deveril dans ce trou perdu au beau milieu de nulle part ?

— Eh bien, l'interrogea celui-ci, que pensez-vous de Meridith ?

— Je pense que c'est à peine plus grand qu'un village, monsieur, et que la vie doit y être très difficile. Je ne suis pas sûre de pouvoir la supporter. Et je crains fort de ne pas du tout me plaire dans cet endroit.

Deveril eut un rire triomphant.

— Dans ce cas, mademoiselle, mieux vaut ne jamais vous aventurer dans les contrées sauvages, car la vie y est infiniment plus dure.

Vivienne le foudroya du regard et s'éloigna, furieuse contre elle-même. Il lui avait tendu un piège et elle s'y était jetée tête baissée ! Ah ! il pouvait être fier à présent ! Serrant les dents, elle examina d'un air aussi dégagé que possible son nouveau lieu de résidence.

A en juger par le bâtiment le plus important de la bourgade, un grand bazar à l'enseigne rutilante, la région attirait de nombreux colons. C'était le seul avantage de Meridith, et il n'était pas de nature à enthousiasmer une jeune fille de dix-sept ans. Vivienne était consternée.

Que pourrait-elle bien faire ici pendant des mois ? Comment s'occuperait-elle ? Elle avait proposé de payer son séjour à la pension en travaillant, mais Deveril avait insisté pour lui prêter de quoi régler la dépense jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé son oncle. Une façon de s'assurer qu'elle ne se volatiliserait pas dès qu'il aurait le dos tourné ! Deveril était très malin. Mais à malin, malin et demi ! Elle aussi avait plus d'un tour dans son sac !

Vivienne n'était pas au bout de ses déconvenues. Si la ville ne correspondait pas du tout à ce qu'elle espérait, la pension la déçut encore davantage. Elle était constituée d'un bâtiment en bois, d'aspect peu engageant, qui jouxtait le saloon et l'hôtel. Quant à la maîtresse des lieux, cette Sally Jessup dont Deveril lui avait chanté les louanges, elle la détesta au premier regard.

Au lieu de la veuve respectable qu'il lui avait décrite, Vivienne découvrit avec stupeur une voluptueuse créature aux cheveux blonds vénitiens, à l'œil de biche et aux formes plantureuses, fort séduisante encore, bien qu'elle eût dépassé la trentaine. La jeune fille esquissa une moue boudeuse tandis que Deveril faisait les présentations. Et elle ne put s'empêcher de remarquer que le sourire de la pulpeuse veuve semblait un peu contraint en la dévisageant.

— Mais bien sûr que je peux loger Mlle Rambeaux, Josh, minauda-t-elle en dévoilant une double rangée de dents blanches. Aggie, poursuivit-elle en se tournant vers une frêle servante à la peau tannée par le soleil et aux traits sans grâce, conduisez donc mademoiselle dans la grande chambre du haut. Sa domestique dormira dans la mansarde avec la fille de cuisine.

Vivienne lui lança un regard froid.

— Je préfère que ma femme de chambre reste avec moi, dit-elle.

La veuve baissa les paupières.

— Comme vous voudrez, concéda-t-elle d'une voix où perçait une réprobation teintée de mépris. Je vais faire installer un lit d'appoint dans votre chambre.

— Je vous remercie.

Le dos bien droit, Vivienne gravit l'escalier derrière la servante, Naomi sur ses talons. Une chose était sûre : elles ne resteraient pas dans cet endroit une seconde de plus que nécessaire. Comme elles arrivaient sur le palier, un bruit de voix monta du vestibule. Vivienne tendit l'oreille.

— Oh, Josh ! Je pensais que tu m'avais oubliée ! Jamais je ne me serais installée dans ce trou perdu si j'avais su que tes visites se feraient aussi rares. Et maintenant, viens te détendre dans mon salon privé, nous parlerons du bon vieux temps. Je vais faire porter tes bagages dans ma chambre et...

Croyant percevoir un mouvement sur le palier, Deveril interrompit précipitamment le flot intarissable de Mme Jessup.

— Je vais prendre la petite chambre d'angle au premier. Si elle est disponible, naturellement. Je serai à l'embarcadère la majeure partie du temps, mais Ethan et moi aurons besoin d'un endroit pour nous raser et dormir un peu. Nous partons dans deux jours...

— Ethan peut prendre la chambre d'angle. Quant à toi, tu n'as pas besoin de...

Les voix s'éloignèrent, mais Vivienne en avait suffisamment entendu. Ah ! Quelle sottise elle avait été ! Involontairement, Mme Jessup venait de lui

apprendre ce qui crevait pourtant les yeux : Deveril et cette femme étaient ou avaient été amants.

Une vive douleur lui traversa la poitrine, quelque part dans la région du cœur... Subitement, le bel appétit qu'elle avait en débarquant s'était envolé.

L'effet de la fatigue et rien d'autre, se dit-elle. Après tout, que lui importait si Deveril entretenait des relations intimes avec cette... cette vieille de trente ans !

Aggie installa les nouvelles pensionnaires et les quitta en promettant de revenir avec un broc d'eau chaude. Vivienne jeta un regard autour d'elle. La pièce était spacieuse et confortable, avec de larges fenêtres donnant sur la rue et un fauteuil recouvert de peluche. Sur la table de toilette en acajou était disposée une cuvette de faïence ornée d'un motif floral bleu, assorti au couvre-lit bleu et blanc. Un petit secrétaire et un rocking-chair en chêne complétaient l'ameublement.

Ecartant le rideau de dentelle, elle jeta un coup d'œil dans la rue. Juste à temps pour apercevoir Mme Jessup et Deveril sortir sur le trottoir, bras dessus bras dessous...

— Je n'aime pas cette Mme Jessup, observa-t-elle en se tournant vers Naomi. Et j'ai l'impression que c'est réciproque.

Naomi approuva d'un signe de tête.

— C'est parce qu'elle a peur de vous.

— Peur? Et pourquoi, grand Dieu?

— Elle est jalouse. Elle craint que vous ne lui preniez M. Deveril.

Vivienne s'empourpra, indignée.

— Bah ! Je n'ai que faire de ses restes. Qu'elle se le garde !

Sur ces mots, la jeune fille se jeta sur le lit et éclata en sanglots.

Après une salutaire crise de larmes et une sieste réparatrice, elle se réveilla fraîche et dispose. Son appétit était revenu, exacerbé par les arômes de poulet rôti et de pain frais qui emplissaient la pièce. Naomi était assise près de la fenêtre, raccommodant du linge à la lumière du soleil couchant. Entendant Vivienne bâiller et s'étirer dans son lit, elle leva la tête de son ouvrage.

— Je me demandais justement si je devais vous réveiller. Le dîner sera servi dans cinq minutes.

Vivienne sauta à bas du lit. Son estomac la tirait cruellement. Elle lissa sa robe chiffonnée et passa rapidement un peigne dans ses cheveux, essayant de discipliner ses boucles rousses. Devait-elle se changer? Oh, et

puis elle n'allait tout de même pas se mettre en frais pour Deveril et sa maîtresse !

— Je suis prête, annonça-t-elle en reposant le peigne. Nous pouvons descendre.

Naomi, qui s'était remise à son ouvrage, ne fit pas mine de bouger.

— Non, vous seulement. Je suis censée prendre mes repas à la cuisine après le service, dit-elle tranquillement.

Jetant un coup d'œil sur le visage indigné de Vivienne, elle ajouta :

— Nous sommes convenues que je ferais semblant d'être votre domestique. Une domestique ne dîne pas avec sa maîtresse. Cela éveillerait les soupçons.

A contrecœur, Vivienne dut reconnaître que Naomi avait raison. Ce n'était pas le moment d'attirer l'attention. La jeune fille rectifia un dernier faux pli sur sa jupe.

— Très bien, dit-elle. Mais ne t'en fais pas, Naomi, nous ne nous éterniserons pas ici. Je n'ai pas l'intention de vivre sous le toit de Mme Jessup pendant des mois, en attendant que Deveril daigne revenir. Je trouverai une solution !

Vivienne descendit l'escalier et se dirigea vers la salle à manger, guidée par d'appétissants arômes. Passant sous une arcade, elle franchit le seuil d'une pièce lambrissée, au milieu de laquelle se dressait une longue table recouverte d'une nappe brodée.

La salle à manger était accueillante, avec son tapis à fleurs et son parquet ciré. Bien qu'il fit encore jour, la grosse lampe à facettes suspendue au-dessus de la table était déjà allumée ; elle se balançait dans la brise légère qui entraît par la fenêtre, éclairant tour à tour les délicates assiettes de porcelaine et les serviettes blanches disposées à côté de chaque couvert. Dix chaises en noyer sculpté étaient disposées de part et d'autre de la table. Des pièces d'argenterie reluisaient sur un buffet flanqué d'une desserte à dessus de marbre. Sur le mur opposé, une toile d'assez bonne facture représentant un paysage champêtre était accrochée entre les deux fenêtres.

Toutes ces jolies choses avaient dû coûter fort cher, songea Vivienne, qui avait acquis une certaine expérience en la matière durant son séjour chez la Belle Polly. Sans compter le prix exorbitant du transport jusqu'à ce coin reculé... Elle était prête à

parier que les richesses dont regorgeait la pension de Mme Jessup ne provenaient pas de l'héritage de feu M. Jessup. D'ailleurs, y avait-il jamais

eu un M. Jessup?

En pénétrant dans la pièce, la jeune fille constata qu'elle n'était pas seule. Un homme très grand, très maigre, tout de noir vêtu, se tenait à la fenêtre donnant sur la rue. Vivienne avança, faisant grincer une lame de parquet, et l'homme brusquement se retourna. Ses yeux d'un bleu délavé semblaient perdus dans le vague. Peut-être était-il myope, ou bien plongé dans la contemplation de quelque monde supérieur... Difficile de trancher.

Un pasteur, sans nul doute, décida à part soi la jeune fille, tout en détaillant le col blanc empesé qui pointait sous l'habit noir, les cheveux bruns coupés court et la barbichette bien taillée... Il regarda fixement Vivienne comme s'il voyait une apparition, rougit, pâlit, puis rougit de nouveau. La jeune fille se mordit la lèvre, luttant pour garder son sérieux.

— Pardonnez-moi, monsieur, si je vous ai fait peur...

— Oui... C'est-à-dire non..., bafouilla-t-il.

Il s'inclina précipitamment

— Je m'appelle George Lambert. Le révérend George Lambert, pour vous servir, mademoiselle...

— Ro..., commença Vivienne avant de se reprendre : Rambeaux. Mlle Rambeaux, de Bâton Rouge.

— Je suis ravi... heu... positivement ravi de faire votre connaissance, mademoiselle, bredouilla le pasteur.

Sa gaucherie eût prêté à rire s'il n'avait été d'une sincérité désarmante. Malgré son vilain habit noir et ses façons embarrassées, le révérend Lambert fit bonne impression à Vivienne. Mais que pouvait-il bien faire dans cette contrée perdue, à plusieurs jours de voyage des lieux civilisés?

Le pasteur lui tint courtoisement sa chaise et la repoussa lorsque la jeune fille se fut assise; dans son zèle, il faillit lui écraser les côtes contre le rebord de la table, ce qui entraîna un flot d'excuses décousues. Mais celles-ci s'interrompirent brusquement : un des panneaux du lambris, face à la table, venait de s'ouvrir sans bruit. Médusés, Vivienne et le pasteur virent apparaître Mme Jessup, parée comme une châsse et portant un pichet de bière brune.

Cette porte dérobée, se dit Vivienne, devait servir à relier la salle à manger de la pension au saloon et à l'hôtel. Par-delà la silhouette de la tenancière, dans une salle située au bout d'un petit couloir, on apercevait en effet un bar en chêne sombre et plusieurs tables de bois brut flanquées de bancs.

En découvrant les deux convives, la veuve, toute rougissante, referma la porte d'un coup de pied exercé.

— Je n'ai pas l'habitude de prendre ce raccourci quand j'ai du monde à la pension, mais je ne voulais pas salir mon ourlet en passant par l'extérieur, expliqua-t-elle.

La robe de satin rouge, pincée à la taille et outrageusement décolletée, parut à Vivienne parfaitement déplacée : beaucoup trop chic pour servir le diner dans une modeste pension de Meridith... Il n'y avait qu'une seule explication à cette fastueuse toilette : elle était destinée à séduire Deveril.

Mme Jessup déposa le pichet sur la table.

— Veuillez me pardonner de vous avoir fait attendre, mais je suis débordée en ce moment, soupira-t-elle. Je dois m'occuper de la pension, servir des repas froids aux clients du saloon et fournir divers petits services.

Le sourire de Vivienne s'épanouit.

— Vous êtes certainement une hôtesse très serviable, fit-elle observer. J'imagine que vous fournissez à vos clients quantité de... petits extras.

— Votre volume de travail doit s'accroître considérablement à chaque arrivée du bateau, renchérit ingénument le révérend Lambert, sans s'apercevoir qu'il commettait une gaffe.

Mais Vivienne eut du mal à conserver son sérieux.

Comme si de rien n'était, Mme Jessup lui versa un verre de citronnade.

— Mademoiselle Rambeaux, je vois que vous avez fait connaissance avec le révérend Lambert. Il reste quelque temps parmi nous avant de rejoindre un groupe de missionnaires en route pour l'Ouest.

Vivienne tressaillit et une lueur d'intérêt s'alluma dans son regard. Elle contint néanmoins son impatience jusqu'à ce que la veuve eût quitté la pièce.

— Quelle est votre destination, monsieur... révérend ? interrogea-t-elle.

— Le territoire de l'Oregon, mademoiselle. Nous allons porter la parole de Dieu dans les tribus païennes, répondit le pasteur avec ferveur.

Toute sa timidité avait disparu à présent, et son visage rayonnait d'enthousiasme. Vivienne le considéra, pensive.

— Les Indiens n'ont-ils pas déjà leur propre religion, leurs propres dieux ? demanda-t-elle innocemment.

— En effet. Des religions idolâtres, des dieux païens, qu'il convient d'abolir!

Le jeune pasteur paraissait si sûr de lui que Vivienne ne résista pas à l'envie de le taquiner.

— Ne craignez-vous pas que les Indiens vous convertissent plutôt à leurs croyances?

Le pasteur en resta bouche bée. Il regarda fixement Vivienne comme s'il venait de lui pousser des cornes et une queue fourchue. La jeune fille rit de bon cœur.

— Pardonnez-moi si je vous ai choqué, monsieur. Je plaisantais, vous le comprenez?

Manifestement, le révérend ne comprenait rien du tout, mais il parut soulagé d'apprendre que la jeune fille ne prêchait pas l'hérésie. D'autant qu'elle était la plus merveilleuse créature qu'il eût jamais rencontrée.

Sentant qu'elle ne lui était pas indifférente, Vivienne décida de l'amadouer encore un peu plus.

— Ah ! comme je vous envie, monsieur, s'écria-t-elle en battant des cils. Nous autres femmes, devons rester à la maison, occupées à d'ennuyeuses tâches ménagères, pendant que des hommes tels que vous, courageux et pleins d'audace, terrassent les dragons, ouvrent la voie du Ciel, convertissent les Indiens.

Le jeune pasteur rosit sous l'éloge et rétorqua d'un ton sentencieux :

— Il est vrai que nos vies sont stimulantes, pleines de dangers, tandis qu'une femme ne court pas d'autre risque que de brûler le dîner ou de rater la découpe d'une robe; cependant, vous ne devez pas mépriser votre sort, car chaque être humain a sa place dans l'Univers.

Vivienne l'écoutait, atterrée. Le pauvre homme était sûrement bourré de qualités mais Dieu ne lui avait manifestement pas accordé le sens de l'humour !

Une botte craqua sur le parquet. La jeune fille tourna la tête et aperçut Deveril sur le seuil de la pièce, qui la regardait d'un œil sombre. Dans sa tenue de trappeur, il ressemblait à un homme des bois. Sauvage, farouche, et terriblement séduisant...

Cela faisait un moment qu'il observait l'entreprise de séduction de Vivienne. Un petit jeu sans conséquence, mais, curieusement, il ne trouvait pas cela drôle du tout. Il s'avança à grandes enjambées vers la jeune fille et posa la main sur son épaule.

— Alors? Vous vous entraînez? railla-t-il.

Le jeune pasteur se leva d'un bond, manquant renverser sa chaise dans sa précipitation. Sa pomme d'Adam montait et descendait dans son cou maigre.

— Mmm... monsieur, veuillez retirer votre main de cette jeune dame, bafouilla-t-il, visiblement très ému.

— Cette jeune dame est ma pupille, répondit sans s'émouvoir Deveril.

Le révérend écarquilla les yeux, stupéfait.

— En effet, confirma Vivienne d'une voix suave. Je vous présente M. Deveril, mon tuteur. Il est mon ange gardien, voyez-vous. Monsieur, poursuivit-elle en se tournant vers Deveril, voici le révérend Lambert.

Deveril tira une chaise et s'assit à côté de la jeune fille, sans quitter le jeune pasteur des yeux.

— Vous vous appelez Lambert? Alors quelqu'un vous demande à l'écurie de louage. Un certain Gaskin.

— Ah ! Je l'attendais, en effet.

A contrecœur, le pasteur quitta la pièce. Deveril braqua aussitôt son regard scrutateur sur Vivienne.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, rappela-t-il. Vous vous entraîniez?

La jeune fille se redressa sur son siège.

— Je ne sais pas à quoi vous faites allusion, répliqua-t-elle.

— Allons, cessez cette comédie. Je ne suis pas aussi bon public que ce pauvre abruti de pasteur que vous vous amusez à séduire !

Vivienne lui lança un regard plein d'espoir.

— Vous êtes jaloux, peut-être? Sinon pourquoi l'avoir traité si rudement?

— Il avait l'air d'un vilain terrier prêt à mordre ! Je le voyais déjà planter ses crocs dans mon mollet.

Vivienne pouffa, mais son rire s'arrêta net quand Deveril se tourna vers elle et lui prit le menton d'une main douce mais ferme. Il la regarda, et une étrange expression, mi-amusée mi-sérieuse, se peignit sur son visage. La jeune fille sentit subitement le souffle lui manquer.

Deveril considérait pensivement la bouche fraîche et rose, la gorge blanche s'incurvant avec grâce vers la rondeur des seins. S'ils s'étaient rencontrés en d'autres temps, en d'autres circonstances... Mais Vivienne était si jeune. Pis encore, elle se trouvait sous sa protection. A regret, il laissa retomber sa main.

— Ne jouez pas avec le cœur des hommes, mademoiselle. Vous risquez de vous brûler les ailes à ce jeu.

— Vous parlez par énigmes, monsieur. Je ne comprends pas un traître mot à ce que vous dites.

— Vraiment? interrogea-t-il, et une lueur troublante s'alluma tout au fond de ses yeux. Dans ce cas, je souhaite que vous ne le compreniez jamais.

A cet instant, Lambert réapparut, quatre autres voyageurs prirent place autour de la table, et la conversation devint générale. Vivienne écoutait d'une oreille distraite. Elle songeait à la lumière entrevue dans les yeux de Deveril, et ce souvenir ne la quitta pas de tout le repas. Même les piques mielleuses de Mme Jessup, qui s'obstinait à la traiter ostensiblement comme une enfant, ne parvinrent pas à la tirer de sa rêverie.

Le café fut servi dans un petit boudoir contigu à la salle à manger. Comme les convives s'éparpillaient, Vivienne déclina la proposition du révérend Lambert de jouer aux dames : elle avait bien autre chose en tête ! Elle ne cessait de penser à Deveril et à la veuve, qui avaient tous deux disparu juste après le dîner, et le révérend, qui s'évertuait à trouver un sujet susceptible de retenir son attention, commençait à l'ennuyer sérieusement.

— J'ai avec moi un livre de gravures fort intéressantes, mademoiselle — « L'Architecture anglaise à l'époque des Tudor » — se lança-t-il, rougissant de sa propre audace. Je sais que les femmes adorent contempler des images et...

— Vous êtes très aimable, monsieur, mais j'ai une affreuse migraine, interrompit Vivienne. La journée a été éprouvante. Veuillez m'excuser...

Vivienne se leva et quitta précipitamment la pièce. Tout en gravissant l'escalier, elle réalisa que sa migraine imaginaire était devenue réelle. Elle se sentait effectivement à bout de forces. Mais lorsqu'elle parvint en haut des marches, toute sa fatigue s'envola comme par enchantement. Une porte était ouverte sur le palier, et la jeune fille reconnut une silhouette familière dans la chambre.

— Ethan! s'écria-t-elle. Que faites-vous ici?

Le neveu de Deveril reposa le nécessaire de rasage qu'il venait de déballer.

— Bonsoir, mademoiselle. J'ai monté les bagages de Josh qui se trouvaient dans le vestibule. Nous allons nous installer dans cette chambre jusqu'au départ; ce sera plus confortable que sur le bateau.

Il disposa le cuir à rasoir, le savon et la lame sur la table de toilette et sourit.

— Josh dit qu’il veut avoir un œil sur vous, ajouta-t-il.

Vivienne s’empourpra.

— Je ne suis pas une enfant, protesta-t-elle.

Le sourire d’Ethan s’élargit, illuminant son visage parsemé de taches de rousseur.

— C’est peut-être bien pour ça qu’il veut vous tenir à l’œil.

Cette fois, Vivienne ne trouva pas la réplique appropriée. Ethan fourra le sac de voyage sous le lit.

— Bon, je ferais bien de regagner l’embarcadère maintenant, reprit-il d’un ton dégagé, mais rayonnant d’une fierté juvénile. Je suis de garde cette nuit...

— Oh, vraiment? Eh bien, bonsoir, Ethan.

Vivienne regagna sa chambre sur un petit nuage.

Ainsi, Deveril ne dormirait pas dans le lit de Mme Jessup ! Et cela uniquement parce qu’il tenait à veiller sur elle...

La chambre était déserte, Naomi finissait sans doute de souper avec les domestiques. Le clair de lune filtrait par les rideaux de dentelle, et la jeune fille préféra ne pas allumer la lampe à huile qui se trouvait sur la coiffeuse. Elle avait besoin de la semi-pénombre pour mettre un peu d’ordre dans ses pensées.

Elle alla à la fenêtre et écarta le rideau.

Deveril se tenait sur le trottoir d’en face, plongé dans une conversation animée avec deux autres hommes. A sa vue, Vivienne sentit son cœur déborder d’allégresse. Tant d’événements dramatiques s’étaient succédé au cours des derniers mois que la jeune fille n’avait guère eu le loisir de s’interroger sur ses propres sentiments.

Désormais elle était hors de danger, et disposait d’un logement confortable et d’un couvert dans une pension sûre. Un seul nuage assombrissait l’horizon : dans deux jours Deveril partirait au loin, et peut-être ne le reverrait-elle jamais. Non, c’était impossible ! Le destin qui les avait réunis n’allait pas les séparer à présent ! D’ailleurs, elle y veillerait ! Car, c’était une évidence : désormais, elle n’envisageait pas une seconde sa vie sans Deveril. Il lui était devenu aussi indispensable que l’air qu’elle respirait !

Cela s’était fait peu à peu sans qu’elle s’en rende compte. Elle l’admirait depuis le jour de leur première rencontre, elle se plaisait en sa compagnie. Mais à quel moment précis Deveril était-il devenu le centre de son univers ? A quel moment était-elle tombée amoureuse de lui ?

Car elle l'aimait! Et ce sentiment existait sans doute depuis un certain temps, même si elle ne le découvrait que maintenant. Décidément, la vie était bien étrange ! Elle s'était toujours imaginé que l'amour la frapperait tel un coup de foudre. Et voilà qu'il s'était installé progressivement, presque en catimini, quoique avec des effets tout aussi dévastateurs !

Et Deveril... Qu'éprouvait-il à son égard? La voyait-il seulement comme une collégienne sans défense — une gamine en détresse — qu'il avait décidé de secourir? Pourtant il l'avait embrassée chez Mme Wentworth. Et à certains moments — comme ce soir, au dîner — elle avait vu passer dans ses yeux une lueur qui l'avait transportée de joie et d'excitation.

D'un autre côté, si Deveril éprouvait quelque sentiment pour elle, comment pouvait-il partir en la laissant dans ce trou perdu? Elle devait en avoir le cœur net !

Prise d'une inspiration subite, Vivienne se glissa hors de sa chambre. Le couloir était désert. Elle gagna la porte de Deveril et tourna la poignée. La porte s'ouvrit sans bruit. Le cœur battant, les paumes moites, la jeune fille repoussa le battant et pénétra dans la pièce baignée par le clair de lune.

Elle inspecta rapidement les lieux. La chambre était d'une nudité Spartiate, sans l'ombre d'un fauteuil ni d'une chaise. La jeune fille s'assit au bord du lit pour attendre le retour de Deveril.

Que lui dirait-elle? En réalité, elle n'en avait aucune idée. Mais une chose était sûre : elle devait à tout prix le convaincre de l'emmener avec lui dans l'Oregon.

De longues minutes s'écoulèrent. La journée avait été épuisante, les paupières de la jeune fille se faisaient de plus en plus lourdes. Et le lit de plume était si moelleux...

Elle décida de s'allonger rien qu'un instant sur la courtepoinette; dès qu'elle entendrait les pas de Deveril dans l'escalier, elle se relèverait bien vite. Ce serait tout à fait inconvenant si on la découvrait dans le lit d'un gentleman !

Vivienne pouffa tout en étouffant un bâillement. Elle avait assommé Bertrand avec le pommeau d'un montant de lit, elle s'était cachée avec des esclaves fugitifs dans le bayou, elle avait travaillé comme femme de chambre dans une maison de rendez-vous. Et voilà qu'elle tremblait à l'idée de se reposer un bref instant dans le lit d'un homme! Elle devrait apprendre à être moins craintive si elle entendait accompagner Deveril dans l'Ouest sauvage. Un pays de lacs et de rivières aux eaux tumultueuses, un pays de

montagnes majestueuses et de forêts profondes où foisonnaient les renards, les élans, les ours... Elle était si impatiente de le découvrir !

La nuit était fraîche. Frissonnante, Vivienne tira à elle la couverture en laine pliée au pied du lit. Puis, tout en échafaudant de radieux projets d'avenir, elle glissa insensiblement dans le sommeil.

Plus d'une heure s'écoula avant que Deveril ne se décide à regagner sa chambre. Il gravit sans bruit l'escalier et s'arrêta un instant sur le palier. Sally Jessup lui avait fait clairement comprendre que sa porte lui resterait ouverte mais Deveril avait prétexté la fatigue et les préparatifs du voyage pour décliner l'invitation. Il ne voulait pas la blesser. Cependant, en ce qui le concernait du moins, leur relation n'avait jamais été autre chose qu'une affectueuse amitié. Leur brève liaison était un agréable mais lointain souvenir qui appartenait à un passé révolu.

Il ouvrit la porte et entra dans sa chambre. Sur un point au moins, il n'avait pas menti à Sally : il se sentait fourbu, et le manque de sommeil le faisait tituber.

Il était à mi-chemin du lit lorsqu'il remarqua la silhouette étendue sous une couverture et poussa un soupir exaspéré. Les choses se révélaient plus compliquées qu'il ne l'avait cru. Comment se sortir de la situation sans froisser l'amour-propre de Sally qui était venue l'attendre jusqu'ici?

Il franchit la distance qui le séparait du lit.

— Sally ! chuchota-t-il.

Pas de réponse. Deveril se pencha sur la dormeuse.

— Sally ! Réveille-toi.

Vivienne se retourna, tout ensommeillée, et ouvrit lentement les paupières. Elle crut rêver. Deveril ! Ses bras graciles se levèrent vers lui, et elle lui offrit son visage, fermant les yeux dans l'attente du baiser.

L'espace d'un instant, Deveril se dit qu'il avait perdu l'esprit. Que faisait Vivienne dans sa chambre, dans son lit, les cheveux épars? Il se secoua. Non, impossible, ce devait être l'effet de la fatigue ou de l'alcool. Et pourtant, la bouche de la jeune fille se trouvait à moins d'un centimètre de la sienne. Et elle était on ne peut plus réelle. Abandonnée, suave, irrésistible...

Il se pencha sur elle, l'enlaça, et leurs lèvres se rencontrèrent pour un baiser si intense que tous deux crurent défaillir. Eperdu de désir, il s'allongea auprès d'elle et parcourut son corps de caresses fiévreuses.

Emergeant à peine du sommeil, Vivienne s'abandonna entre les bras de Deveril. Jamais elle ne s'était sentie aussi vivante, aussi féminine. Les caresses qu'il lui prodiguait la faisaient vibrer de frissons exquis, sa main la brûlait à travers l'étoffe de la robe. Avec élan, elle passa les bras autour du cou de son compagnon, plongeant les doigts avec délice dans les épais cheveux noirs. Lorsque la paume de Deveril se posa sur son sein, elle se cambra vers lui avec élan.

— Deveril, murmura-t-elle à son oreille, tandis qu'il couvrait de baisers sa gorge blanche, s'attardant à l'endroit où palpitait le cœur.

La voix de Vivienne chuchotant son nom agit sur lui comme un puissant élixir. Il déboutonna fébrilement le corsage de la jeune fille et glissa sa main dans le décolleté, caressant les pointes tendres des seins jusqu'à ce qu'elles s'érigent sous ses doigts.

Vivienne gémit de plaisir.

— Oh ! Deveril ! Je savais bien que vous ne pourriez pas m'abandonner. Je savais bien que vous m'emmèneriez avec vous si je...

Deveril la relâcha brusquement. Avant que la jeune fille ait pu comprendre ce qui se passait, il était debout au pied du lit, la foudroyant du regard. Son visage baigné de lune avait l'aspect d'un masque d'argent. Seuls les yeux paraissaient vivants ; d'un bleu intense, ils étincelaient de fureur et de mépris.

— Et si je ne vous emmène pas, que ferez-vous ? Vous vous glisserez dans le lit du prochain voyageur en partance pour l'Ouest ? Vous tenterez de le séduire, lui aussi ?

Vivienne était tout à fait réveillée maintenant. Mortifiée, le visage rouge de honte, les lèvres encore brûlantes des baisers de Deveril, elle se redressa sur le lit, agrippant d'une main les pans de son corsage défait. Elle suffoquait d'indignation.

— Pas du tout ! protesta-t-elle lorsqu'elle eut recouvré son souffle. Vous n'avez rien compris !

— Détrompez-vous, je comprends fort bien. Vous n'avez que votre corps à m'offrir pour que je vous emmène dans l'Oregon, et vous étiez prête à me proposer le marché. Au point de vous glisser dans mon lit pour me piéger plus aisément avec votre stratagème !

— Un stratagème ? Mais... Oh ! Je... Comment osez-vous ? bafouilla-t-elle en s'étranglant de rage. Je voulais vous parler, voilà tout ! Est-ce ma faute si je me suis endormie en vous attendant ?

Elle désigna d'une main ses cheveux ébouriffés et de l'autre sa robe fripée.

— Si j'avais voulu vous séduire, ne croyez-vous pas que j'aurais choisi une tenue plus attrayante?

Il y avait un tel accent de sincérité dans sa voix que Deveril comprit qu'elle disait la vérité. Aussitôt, sa tension se relâcha. Il aspira profondément, essayant en vain de réprimer le tremblement nerveux de ses lèvres.

— Pardieu, je vous crois, souffla-t-il en laissant libre cours à son fou rire. Vous avez trop de vanité féminine pour vous exhiber dans une tenue aussi débraillée.

— De la vanité? Moi ? s'indigna-t-elle. Oh ! vous êtes le plus affreux personnage que j'aie jamais rencontré! Je n'ai plus rien à vous dire.

Vivienne se leva du lit et, le menton dressé, les yeux flamboyant de colère, elle se dirigea avec dignité vers la porte. Mais avant qu'elle ait pu l'atteindre, Deveril la saisit par le bras et lui fit faire volte-face.

— Il se trouve que moi, j'ai beaucoup de choses à vous dire, mademoiselle Rocque, proféra-t-il sur un ton qui n'augurait rien de bon.

Il l'obligea à reculer jusqu'à ce qu'elle eût le dos plaqué au mur, puis, la saisissant par la taille, il la souleva du sol tel un fétu de paille. Vivienne se débattit en faisant force moulinets des deux bras, mais sans plus de succès qu'un papillon que l'on épingle à un tableau de feutre. Deveril la maintenait d'une poigne de fer, un sourire froid aux lèvres.

Lorsqu'il la sentit épuisée, il la reposa par terre. Elle tenta de le repousser, mais il l'enserra dans l'étau de ses bras, lui comprimant les côtes à lui faire mal.

Vivienne pâlit, ses lèvres se mirent à trembler.

— Pourquoi faites-vous cela? gémit-elle. Pourquoi êtes-vous si méchant?

— Pour vous montrer que vous êtes une petite créature sans défense. Je pourrais faire de vous ce que bon me semble. Je pourrais vous étrangler avant que vous ayez le temps de pousser un cri. Comprenez-vous ce que je vous dis ?

Elle inclina la tête, incapable d'articuler un mot.

Elle ne reconnaissait plus cet homme. Il était devenu un étranger cruel qui la remplissait d'épouvante.

Deveril plongeait son regard dans les yeux éperdus de la jeune fille et relâcha son étreinte. Il avait voulu lui donner une leçon. Lui faire comprendre dans quels pièges sa conduite inconsidérée, sa confiance sans

bornes, risquaient de la mener. Elle devait apprendre qu'il était dangereux de venir, seule, dans la chambre d'un homme. Il voulait la secouer, briser sa naïveté, lui inculquer quelques notions de cynisme qui lui seraient fort utiles, le cas échéant, pour sauver sa vertu, et peut-être même sa vie.

Mais à présent, à voir le visage terrorisé de la jeune fille, il se sentait un rustre de la pire espèce.

Il ouvrit la porte. Vivienne s'avança lentement vers la sortie, tête baissée. Avant qu'elle eût franchi le seuil, il l'arrêta du geste.

— Mademoiselle... Vivienne. Je vous dois des excuses. Non pour avoir tenté de vous enseigner la prudence, même si j'ai dû pour cela vous flanquer une belle peur. Ce que je vous prie de pardonner, c'est ma conduite inqualifiable envers vous... avant ma petite démonstration. Mettons cela sur le compte de la fatigue, d'une impulsion ou des phases de la lune, peu importe. Mais je suis un homme responsable. Je sais fort bien que je n'aurais jamais dû vous toucher... vous embrasser.

Il se sentait parfaitement idiot à tourner ainsi autour du pot. Pourquoi ne pas dire les choses clairement, après tout? Il la regarda droit dans les yeux.

— Vivienne, vous êtes une jeune femme ravissante et désirable, commença-t-il, une femme qui induirait en tentation tous les saints du Paradis. Mes hommes sont de braves garçons, mais ce ne sont pas des saints. Pas plus que moi, d'ailleurs. Vous comprenez maintenant pourquoi je n'accepterai jamais de vous emmener dans notre expédition.

Vivienne écoutait Deveril, le cœur battant. C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom et il y avait quelque chose dans sa voix, douce et profonde, qui la transportait de bonheur.

Elle scruta son visage, ses sourcils impérieux, ses pommettes hautes, sa bouche bien dessinée, son menton volontaire, et ses yeux bleus dont le regard intense lui coupait le souffle et faisait flageoler ses jambes... Elle retrouvait le Deveril qu'elle connaissait. L'autre, l'étranger, n'avait été qu'un masque, et le masque était tombé. Elle n'avait plus peur de lui.

Une voix de femme s'éleva dans le vestibule. Deveril tressaillit.

— Vous feriez mieux de regagner votre chambre, quelqu'un pourrait vous apercevoir.

Vivienne posa la main sur son bras.

— Vous ne partirez pas sans me dire au revoir, monsieur?

— Non. Je vous le promets.

— Bonne nuit, monsieur.

Elle s'éloigna à pas vifs le long du couloir sans se retourner. Une fois dans sa chambre, prenant garde à ne pas réveiller Naomi, elle se dévêtit rapidement et s'étendit sur son lit, essayant de mettre un peu d'ordre dans ses pensées. Le refus de Deveril, elle l'avait compris, était sans appel. Rien ne le ferait revenir sur sa décision. Il partirait, et la laisserait derrière lui à Meridith...

Cette perspective, déjà peu enthousiasmante alors que son but était de retrouver l'oncle Philippe, devenait franchement insupportable maintenant qu'elle se savait amoureuse. Elle deviendrait folle à tourner en rond dans ce trou perdu, en imaginant les mille et un dangers qui guettaient Deveril. Car elle avait appris que rien n'est assuré dans la vie. Ceux en qui vous aviez placé votre confiance peuvent vous trahir. Et ceux que vous aimez peuvent mourir, emportés par la maladie ou quelque stupide accident.

Même un homme aussi exceptionnel que Deveril pouvait disparaître...

A cette pensée, une douleur aiguë lui traversa la poitrine. Non, pas question qu'elle reste ici à se ronger d'inquiétude! Il devait bien y avoir un moyen... L'essentiel était de le trouver.

« Aide-toi, et le Ciel t'aidera », disait toujours sœur Clothilde. Vivienne se releva et s'agenouilla auprès du lit, comme elle le faisait au couvent. Elle pria pour Deveril et Ethan, pour elle-même et Naomi. Et lorsqu'elle eut terminé ses prières, elle se sentit étrangement calme. La divine Providence lui indiquerait la voie à suivre. Et si la Providence tardait à se manifester, eh bien... on aviserait.

En allant tirer les rideaux, la jeune fille aperçut par la fenêtre une silhouette dégingandée qui avançait à grands pas dans la rue. Le révérend George Lambert... Il était maigre comme un haricot et disgracieux comme un singe, mais pour Vivienne ce fut une vision enchanteresse.

Le révérend Lambert était peut-être la réponse à ses prières...



10

— Excusez-moi d’avoir mis tant de temps, mademoiselle. Mais j’ai dû servir leur repas aux chasseurs de prime !

— Des chasseurs de prime ! s’écria Vivienne en se sentant blêmir.

Un frisson glacé courut le long de son épine dorsale, et sa main se mit à trembler si fort que le verre de citronnade qu’Aggie venait de lui servir se renversa sur la table. Deveril l’avait avertie que Bertrand lancerait peut-être des limiers sur leur piste, aussi avait-il pris soin d’inscrire Vivienne sous un nom d’emprunt à la pension.

— Ne vous inquiétez pas, avait-il ajouté. Conduisez-vous avec naturel, voilà tout. Ils rechercheront une fille sans le sou et une esclave en fuite, pas une jeune dame voyageant en compagnie de son tuteur et de sa femme de chambre.

L’argument lui avait paru convaincant sur le moment, mais à présent sa belle assurance s’était évanouie. Il pleuvait, et la porte menant au saloon restait entrouverte pour permettre à Mme Jessup et à

Aggie d’aller et venir avec leurs plateaux. Par l’ouverture, Vivienne apercevait les deux hommes assis dans la salle. Ils avaient une mine patibulaire et leurs yeux fureteurs ne cessaient de surveiller toutes les issues, comme par déformation professionnelle.

Tandis que Vivienne luttait pour garder son calme, la frêle servante essuya stoïquement le liquide répandu sur la nappe et poursuivit ses explications.

— Oui, mademoiselle, des chasseurs de prime. On en voit souvent passer par ici. Ils essayaient de retrouver des esclaves fugitifs ou des criminels en cavale vers l’ouest.

— Et ceux-là... Ont-ils... dit qui ils recherchaient ?

— Un rouquin du nom de Joseph Tate, répondit Aggie.

La servante baissa la voix.

— Il a dévalisé une banque à Bâton Rouge et assassiné une femme, précisa-t-elle en roulant des yeux épouvantés.

Vivienne respira, soulagée.

— Chercher un homme dans ces vastes étendues, cela revient à essayer de retrouver une aiguille dans une botte de foin, fit-elle observer d'un ton qui se voulait dégagé.

Aggie s'empara de son balai et entreprit de chasser les miettes répandues sur le parquet.

— C'est ce qu'on croit à première vue, dit-elle. Mais un étranger, ça ne passe jamais inaperçu par ici. Et puis, de toute façon, s'ils ne retrouvent pas leur homme, ils pourront toujours se rabattre sur des esclaves fugitifs. Ces deux-là en ont une liste longue comme mon bras, avec les noms et les descriptions !

Vivienne s'arrêta de respirer. Elle avait l'impression que sa poitrine allait éclater.

— Je... je crois que je vais monter dans ma chambre, Aggie. J'ai du raccommodage à faire.

Aggie lui lança un regard étonné.

— Pourquoi ne pas demander à votre femme de chambre ? Elle est là pour ça, non ?

— Elle aide Mme Jessup à trier le linge. Mais vous avez raison, bien sûr. Je m'en vais la chercher tout de suite.

La jeune fille repoussa sa chaise, quitta la salle à manger d'un pas mal assuré et gravit l'escalier aussi vite que le lui permettaient ses jambes flageolantes. La porte de Mme Jessup était ouverte ; seule dans la pièce, Naomi rangeait d'énormes piles de draps et de taies d'oreiller dans une grande armoire à linge.

Vivienne entra dans la chambre et ferma soigneusement la porte derrière elle.

— Il va falloir redoubler de prudence, Naomi, commença-t-elle. Je viens de voir deux chasseurs de prime dans le saloon. Ils recherchent un criminel qui a dévalisé une banque, mais Aggie affirme qu'ils possèdent également une liste d'esclaves fugitifs. Je ne pense pas qu'ils séjournent longtemps par ici, cependant nous ne devons prendre aucun risque.

Naomi se laissa tomber sur le lit, atterrée. Juste au moment où elle commençait à croire que son rêve de liberté allait enfin se réaliser, voilà

qu'il se dissipait telle une brume matinale... Elle enfouit son visage dans ses mains et fondit en larmes.

— C'est inutile, articula-t-elle entre deux sanglots. De toute façon ils finiront par nous retrouver.

— Allons, Naomi, du cran ! Ce n'est pas le moment de baisser les bras. Pense à tout ce que nous avons déjà traversé ensemble. Nous nous en sommes toujours sorties, non ?

Vivienne s'assit à côté de sa compagne et lui passa un bras autour des épaules.

— Si nous faisons très attention, nous nous en sortirons cette fois encore. L'important, c'est d'y croire !

Naomi s'essuya les yeux avec un coin de tablier et redressa la tête.

— Pendant très longtemps, dit-elle, je n'ai cru en personne d'autre qu'en moi-même. M. Deveril et vous, mademoiselle, m'avez appris qu'il existait des gens — des Blancs — dignes de confiance. Mais cela ne suffit pas pour échapper aux chasseurs de prime...

Naomi se leva et alla à la fenêtre. Il tombait une pluie fine, et une brume grisâtre flottait sur la bourgade.

— Nous pouvons changer de nom et fuir plus loin, mais je ne puis changer la couleur de ma peau, murmura-t-elle. Et plus nous avancerons vers l'ouest, plus on me remarquera. Peut-être vaudrait-il mieux que je tente ma chance de mon côté.

— Il n'en est pas question, protesta Vivienne. Nous nous en sortirons ensemble !

Elle s'approcha à son tour de la fenêtre. A travers le mince rideau de dentelle et le triste crachin, la jeune fille regarda l'horizon lointain, en direction de l'ouest. Le chemin de la liberté et de l'espoir...

— Je ne suis pas arrivée à convaincre Deveril. Il est inflexible : pas question de nous emmener. Mais rien n'est perdu, Naomi. J'ai un plan. Il y a un certain révérend Lambert qui réside à la pension...

Malheureusement, le révérend Lambert semblait momentanément introuvable. Ni lui ni Deveril ne se montrèrent au dîner. Vivienne monta de bonne heure dans sa chambre, mais elle se sentait trop agitée pour songer à dormir.

Il faisait jour encore, et la nuit ne tomberait pas avant deux heures au moins. N'y tenant plus, la jeune fille mit un chapeau de paille pour dissimuler son visage, dévala l'escalier et sortit dans la rue.

La pluie avait cessé, le vent avait chassé les nuages et le soleil brillait de nouveau sur Meridith. La seule route existante était celle menant à l'embarcadère. Vivienne s'y engagea d'un pas léger, aspirant à grandes bouffées l'air vivifiant. Malgré la boue qui collait à ses bottines et les herbes folles qui envahissaient l'étroit chemin, elle se sentait revivre.

Il n'y avait pas âme qui vive à l'embarcadère; le vapeur était reparti et le prochain n'arriverait pas avant plusieurs jours. Vivienne savait que l'expédition de Deveril se rassemblait un ou deux kilomètres en amont. Pas moyen de se perdre, lui avait expliqué Ethan, il n'y avait qu'à remonter le bord de la rivière. La jeune fille décida de tenter sa chance. Peut-être rencontrerait-elle Deveril en chemin; ils regagneraient ensemble la pension, et chemin faisant elle lui parlerait des chasseurs de prime.

Vingt minutes plus tard, essoufflée, ses vêtements maculés de boue, la jeune fille s'arrêta enfin en haut d'un escarpement, observant l'activité qui régnait en contrebas, sur la rive.

Elle avait sous-estimé l'ampleur de l'expédition de Deveril. Une poignée d'aventuriers rêveurs embarquant dans de frêles esquifs, voilà à peu près l'idée romantique qu'elle s'en était faite. Elle était loin du compte ! Sur la rive s'alignaient de strictes rangées de tentes militaires et assez de fournitures pour équiper de pied en cap une division d'infanterie.

Deux longs canots étaient tirés sur la rive, les avirons rentrés, prêts au départ; un peu plus loin, deux douzaines d'hommes au visage hâlé faisaient la chaîne, chargeant d'énormes caisses à bord d'un gros bateau à fond plat. Celui-ci était équipé de deux mâts, d'une cabine basse au milieu du pont et d'un abri de toile à l'arrière. Caisses, tonneaux et ballots en tous genres jonchaient le pont.

Près des barils de mélasse, Vivienne aperçut un petit homme au ventre rebondi, aux cheveux gris et à la barbe assortie. D'après la description d'Ethan, ce devait être Baptiste Boucher, le Français canadien qui serait le chef cuisinier de l'expédition. Agé d'une soixantaine d'années, il avait l'air fort comme un Turc et passait pour avoir un caractère peu accommodant.

Soudain il se mit à gesticuler en hurlant :

— Sacrebleu ! Où avez-vous fourré le lard salé et la batterie de cuisine? Bande d'incapables!

— Nulle part. Ils se trouvent là où tu les as laissés, répondit placidement un homme aux cheveux roux.

Vu son fort accent irlandais, celui-là devait être Jack O'Malley, le second de Deveril.

— Attention avec cette malle, les gars !

Le brun de belle prestance en chemise à carreaux et culotte de peau qui dirigeait le chargement était Truman Waggoner. Vivienne l'avait vu faire des avances à la pauvre petite Aggie dans le saloon et, l'instant d'après, flirter outrageusement avec Mme Jessup dans le couloir. Les deux femmes soupiraient d'admiration devant ses larges épaules et ses yeux de velours. Vivienne se demandait bien pourquoi. Avec ses airs avantageux et ses mines de conquérant, elle trouvait Waggoner foncièrement antipathique.

Au bout d'un moment, la jeune fille aperçut Ethan qui s'affairait au milieu des caisses, mais ce n'était pas lui qu'elle cherchait. Et Deveril demeurait invisible. Désappointée, Vivienne décida de l'attendre. Il finirait bien par apparaître.

Pendant qu'une partie des hommes chargeaient les vivres à bord du bateau, d'autres s'affairaient auprès d'une barge remplie à ras bord, empilant des planches de bois qui seraient sans doute assemblées en caisses au fur et à mesure des besoins, pour rapporter divers produits ou spécimens que l'expédition trouverait sur son chemin.

Vivienne savait que les explorateurs Lewis et Clark avaient envoyé vingt-cinq caisses similaires — remplies des échantillons les plus curieux — de leur premier camp d'hiver à Fort Mandan, en 1804. Près de trente ans s'étaient écoulés depuis leur célèbre expédition dans le territoire du Nord-Ouest, et cette contrée restait encore largement inexplorée. Vivienne frissonna en essayant d'imaginer les bêtes sauvages qui devaient rôder dans ces forêts impénétrables...

Le soleil couchant jetait ses derniers feux à l'horizon, mais de gros nuages noirs se formaient au nord. Un orage approchait. Et Deveril ne se montrait toujours pas. Sans doute était-il parti à un de ses mystérieux rendez-vous d'affaires, songea Vivienne. Elle se leva, épousseta sa robe et entreprit de revenir vers la bourgade.

Le vent se levait, faisant voler ses jupes. Un éclair zébra le ciel, et le grondement du tonnerre retentit au loin. La jeune fille pressa le pas. Comme elle longeait un bouquet de saules, elle entendit un frôlement dans les hautes herbes. Son imagination fertile lui offrit aussitôt un large éventail de possibilités, depuis le serpent à sonnette jusqu'à l'Indien en maraude... Elle se mit à courir.

C'est alors qu'à un détour du chemin, elle faillit buter contre Deveril.

La considérant d'un regard pensif, ce dernier ne parut pas surpris de la trouver là.

— Je vous cherchais, dit-il. Pour vous faire mes adieux. Le départ a été avancé d'un jour. Nous levons l'ancre demain matin. Ethan et moi dormirons sur le bateau cette nuit, pour être à pied d'œuvre dès l'aube.

Vivienne sentit son cœur se briser. Jusqu'alors, elle avait cru qu'en dépit de tout, quelque miracle se produirait qui obligerait Deveril à revenir sur sa décision. Et voilà que ses derniers espoirs s'écroulaient. Redressant la tête, elle s'efforça d'être brave et de ne pas trahir la moindre peur lorsque Deveril lui assura que les chasseurs de prime ne suspecteraient jamais une pensionnaire de Mme Jessup et sa femme de chambre d'être des fugitives. En outre, ajouta-t-il, ni Vivienne ni Naomi ne figuraient sur la liste des deux hommes. Il avait pris soin de vérifier.

— Merci pour tout ce que vous avez fait pour moi et pour Naomi, dit la jeune fille.

Une boule se forma dans sa gorge, mais elle parvint tout de même à articuler d'une voix rauque :

— Bon voyage, monsieur.

Deveril vit les larmes briller dans les yeux de la jeune fille. Il comprit ce qu'elle devait ressentir. Elle avait perdu ses parents, sa maison, son héritage et jusqu'à son identité. Et à présent, le seul être au monde à s'être préoccupé d'elle l'abandonnait...

Mieux valait hâter les adieux.

Il s'inclina et lui baisa la main.

— Au revoir, mademoiselle Rocque. Que Dieu vous garde jusqu'à mon retour.

Il sourit, fit un curieux petit salut et s'éloigna vers l'embarcadère en sifflotant avec une décontraction qu'il était loin de ressentir.

Le crépuscule approchait ; des nuages avaient obscurci le ciel, et Vivienne eut l'impression que Deveril emportait avec lui les derniers rayons du soleil.

Elle le regarda s'éloigner, puis elle se retourna et se dirigea à pas lents vers la bourgade. Abattue, découragée, elle ne sentit même pas les grosses gouttes de pluie qui s'écrasaient sur son petit chapeau de paille.

De retour à la pension, Vivienne partit aussitôt à la recherche de Naomi, mais celle-ci avait proposé à Aggie de l'aider à la cuisine. Sally Jessup boudait dans sa chambre, et le révérend Lambert n'était toujours pas rentré.

Triste et désœuvrée, la jeune fille entra dans le petit salon, cherchant désespérément quelque chose pour la distraire de ses pensées. Jetant un regard autour d'elle, elle aperçut, derrière le divan, une étagère qui supportait quelques livres.

Vivienne avait toujours eu une passion pour la lecture. Au couvent, elle dévorait tous les romans que lui faisait passer en cachette son amie Amelia Thiery, même les histoires surannées que celle-ci empruntait à sa mère.

Elle traversa donc la pièce, examina les volumes et jeta son dévolu sur les deux titres qui lui parurent les plus alléchants, «Des Lys et des roses » et « La Trompette d'or ». Puis, s'étant installée confortablement sur le divan, elle commença à feuilleter le premier ouvrage, se promettant à l'avance mille délices.

En fait de délices, le premier volume se révéla une anthologie de sermons assommants, et le second un recueil d'homélies... Impossible de se concentrer sur une lecture aussi indigeste.

Vivienne considérait d'un œil morne les pages jaunies lorsqu'elle entendit un bruit de pas. Levant la tête, elle vit le jeune pasteur entrer dans le salon.

Il repoussa une mèche de cheveux qui lui retombait sur le front.

— J'espère que je ne vous dérange pas, mademoiselle? demanda-t-il.

— Pas le moins du monde. Comme vous le voyez, je n'ai rien à faire.

Le pasteur jeta un coup d'œil sur les volumes ouverts sur les genoux de la jeune fille et n'eut aucune peine à les identifier : les deux livres venaient de sa bibliothèque personnelle. Son visage long et maigre s'éclaira d'un radieux sourire.

— Je vous félicite pour le choix de vos lectures, mademoiselle. Sans vouloir manquer de respect au beau sexe, il est rarissime de rencontrer une femme sachant apprécier des livres sérieux.

Indignée, Vivienne s'apprêtait déjà à protester lorsqu'elle se souvint que le pasteur partait pour l'Oregon. Et qu'il jouait un rôle essentiel dans son plan de secours.

— Révérend Lambert, s'écria-t-elle, c'est la Providence qui vous envoie! J'espère que vous ne refuserez pas de me rendre un service.

Le pasteur rougit.

— V... vraiment? bredouilla-t-il. A votre disposition, mademoiselle. En... en quoi puis-je vous être utile?

— Je cherche quelqu'un pour m'accompagner dans le territoire de l'Oregon. Voyez-vous, je suis orpheline, et ma cousine a détourné mon

héritage à son profit. Le seul parent qui me reste est mon oncle, Philippe Rocque, qui fait du commerce là-bas avec les Indiens. Il faut absolument que je le retrouve.

— Mais... M. Deveril n'est-il pas votre tuteur? s'étonna le révérend. N'est-ce pas son rôle de veiller sur vous?

Vivienne se vit dans l'impasse. Mais, fort heureusement, son esprit était aussi agile que sa langue et elle improvisa immédiatement une parade.

— M. Deveril était mon tuteur, révérend Lambert. Jusqu'à mon dix-huitième anniversaire. Or je viens d'avoir dix-huit ans aujourd'hui. M. Deveril est libre de m'abandonner à mon sort maintenant. Ce qu'il s'est empressé de faire, je dois dire. Il se moque éperdument de ce qui peut m'arriver dorénavant!

— Oh ! j'en suis vraiment désolé pour vous, mademoiselle... Mais... permettez-moi une question. Vous paraissez certaine de pouvoir retrouver votre oncle. Comment comptez-vous vous y prendre? Le territoire de l'Oregon est immense. Où chercher? Dans les montagnes couvertes de neiges éternelles ? Dans les gorges profondes où bouillonnent des torrents tumultueux? Dans les vallées et les canyons qui sont légion?

Agacée par la grandiloquence du pasteur, la jeune fille réfléchit cependant rapidement.

— Mon oncle Philippe est fort bien de sa personne, mais il présente un détail caractéristique. Il a deux incisives en or. Je suis sûre que quiconque l'a vu se souviendra de lui et m'indiquera où le trouver.

— Ah ! Dans ce cas...

Le pasteur se tut, mais une sorte d'exaltation pouvait se lire dans ses yeux. Après un moment qui parut durer une éternité, il se pencha vers Vivienne.

— Si je puis me permettre une autre question, mademoiselle... Quelles sont vos convictions religieuses ?

La jeune fille fut saisie de panique. Elle n'avait pas la moindre idée de la doctrine à laquelle adhérerait le pasteur. Méthodiste? Presbitérien? Une réponse erronée risquait de tout compromettre... Soudain, elle trouva l'inspiration.

— Je pense que nous partageons la même foi, répondit-elle avec une ferveur admirablement feinte. Celle du vrai Dieu !

Le pasteur lui jeta un regard ébloui. Une voie enchantée s'ouvrait devant lui, les conduisant tous deux, lui et cette ravissante jeune femme, vers l'Ouest lointain et mystérieux. Enhardi, il s'assit à côté de Vivienne.

— Croyez-vous aux miracles, mademoiselle? s'enquit-il.

OceanofPDF.com

— Naturellement, répondit-elle sans hésiter, tout en se demandant ce que les miracles venaient faire dans la conversation.

Le révérend réfléchit un instant, cherchant les mots les plus appropriés à la situation. Il avait l'enthousiasme de la jeunesse, une foi inébranlable et un prosélytisme à toute épreuve, mais sa place dans le petit groupe de missionnaires qui s'apprêtait à partir vers l'Ouest était loin d'être assurée. Ses aînés lui avaient fait entendre à plusieurs reprises, de façon indirecte, qu'il n'avait pas la maturité requise pour entreprendre pareil voyage. Et le jeune pasteur avait fini par conclure qu'à leurs yeux, son seul défaut était d'être célibataire.

Il avait entendu dire en effet que les Indiens, parfois, offraient leurs femmes aux hommes blancs qu'ils respectaient. Ses compagnons craignaient sans doute qu'il ne succombe aux tentations de la vie sauvage. S'il se mariait, en revanche... Il aspira profondément, essayant de se donner du courage.

— Mademoiselle, se lança-t-il, il était écrit que nos chemins devaient se rencontrer.

Vivienne ne s'attendait pas à une reddition aussi rapide. Elle poussa un soupir de soulagement. Le pasteur acceptait de l'accompagner! Mieux, cette perspective semblait même l'enthousiasmer. La jeune fille se demanda furtivement pourquoi mais ne s'attarda pas sur la question.

Pour l'heure, il s'agissait de consolider sa victoire en faisant valoir ses mérites.

— Si vous m'emmenez avec vous, monsieur, je saurai me rendre utile, commença-t-elle. Je sais coudre et repriser les vêtements, je peux soigner toutes sortes de maladies et de blessures. Même les blessures par balle, précisa-t-elle.

Elle croisa les doigts pour que le pasteur ne l'interroge pas sur ses talents culinaires, lesquels étaient à peu près inexistants, et attendit anxieusement la réaction de son interlocuteur. Le pasteur lui lança un regard si enflammé qu'elle se troubla.

— Qu'y a-t-il, monsieur? Quelque chose qui ne va pas ?

Il repoussa d'un revers de main le maigre toupet qui lui retombait sur le front.

— Tout va très bien au contraire, répondit-il. Au fond de mon cœur, je connais déjà votre réponse, mais il faut que je fasse ma demande selon les règles.

Avant que Vivienne eût compris ce qui se passait, le révérend Lambert s'était agenouillé devant elle et lui prenait la main.

— Mademoiselle Rambeaux, acceptez-vous de m'épouser?

La jeune fille sursauta, écarquillant les yeux d'une façon tout à fait inappropriée à la situation. Elle se ressaisit aussitôt et retira sa main.

— Je vous remercie du fond du cœur, monsieur, répondit-elle avec le tact d'une vraie dame. Votre offre me flatte infiniment, mais je ne puis l'accepter.

Le révérend la regarda, stupéfait.

— Mais c'est impossible! Vous ne pouvez pas refuser, protesta-t-il.

— Monsieur, je vous supplie de comprendre...

— C'est moi qui vous implore, mademoiselle! Vous devez consentir à ma demande. Ne comprenez-vous pas ce que cela signifie pour moi ?

Vivienne ne comprenait que trop bien : le pauvre homme avait été frappé de folie.

Elle se leva et voulut quitter la pièce, mais le révérend Lambert lui barra le passage.

— Je vous en prie, écoutez-moi. Ensemble, nous pouvons réaliser nos rêves, atteindre nos buts, insista-t-il sur un ton implorant.

Vivienne redressa la tête.

— Révérend, je n'ai qu'un seul but : retrouver mon oncle Philippe. Le mariage ne fait pas partie de mes projets immédiats.

— Mademoiselle, il est écrit que vous devez m'épouser! poursuivit le pasteur.

Une lueur fanatique s'alluma dans son regard et il la prit par les épaules. Inutile de tenter de le dissuader, songea Vivienne, cet homme n'était plus accessible aux arguments de la raison. Le salut était dans la fuite. Sans prendre le temps de réfléchir, elle lui flanqua un bon coup dans les côtes avec le livre de sermons. Lorsque le pasteur parvint à se redresser, cherchant désespérément son souffle, la jeune fille avait quitté la pièce.

Vivienne était étendue sur son lit, tout habillée en dépit de l'heure tardive. Naomi se trouvait encore en bas, dans la cuisine, et la jeune fille n'avait personne à qui se confier. Elle avait beau tourner et retourner ses plans dans sa tête, la situation lui paraissait inextricable. Il était certaines choses dont Vivienne se sentait à jamais incapable ; devenir missionnaire figurait en deuxième position sur cette liste, juste derrière le fait d'épouser le révérend Lambert ! Comment allait-elle s'en sortir à présent?

En bas, l'horloge sonna douze coups. Dans les contes, songea Vivienne, les miracles survenaient toujours à minuit. Ah ! si seulement elle avait eu une bonne fée pour tout changer d'un coup de baguette magique !

Elle se redressa brusquement. Sans une quelconque intervention extérieure, ses affaires étaient dans l'impasse. Le problème, c'est qu'elle ne voyait personne susceptible de l'aider dans ses projets ! Trop tendue pour trouver le sommeil, elle descendit l'escalier et partit à la recherche de Naomi.

La maison était silencieuse. Dans la cuisine, où la vaisselle lavée et essuyée s'alignait en bon ordre sur les étagères, nulle trace de Naomi. Le salon était désert, mais une faible lueur venait de la salle à manger. Vivienne pénétra dans la pièce.

La porte menant au saloon était entrebâillée, et l'on entendait la voix d'Aggie. Peut-être parlait-elle à Naomi ? Vivienne s'approcha sur la pointe des pieds.

Deveril lui avait expressément défendu de pénétrer dans le saloon, mais pas de jeter un coup d'œil par la porte... En dehors de l'infatigable Aggie, qui lavait les verres au bar, le saloon semblait vide. Mais où se cachait Naomi ? Avançant la tête par l'entrebâillement, Vivienne aperçut deux silhouettes familières et se rejeta vivement en arrière.

Les deux chasseurs de prime étaient assis devant une bouteille entamée, et un troisième homme se dirigeait d'un pas titubant vers leur table. Sans attendre qu'on l'invite à s'asseoir, il déposa son verre vide et tira une chaise.

— B'soir, messieurs, dit-il d'une voix traînante d'ivrogne. J'ai quelque chose qui pourrait peut-être vous intéresser. Pour un verre ou deux...

Les chasseurs de prime considérèrent le nouveau venu avec condescendance. Vivienne se sentit désolée pour lui. Il paraissait sérieusement imbibé, mais on devinait qu'il avait dû être bel homme dans sa jeunesse. L'alcool avait marqué son visage, empâtant ses traits et transformant son nez en un gros lumignon rouge. Il était correctement vêtu, sa redingote et son gilet de soie grise semblaient même un peu trop élégants pour un saloon perdu.

— Je voyage pas mal à travers le pays, reprit-il, et je glane çà et là des informations intéressantes...

Vivienne le vit tirer un papier de sa poche, le déplier et l'étaler sur la table.

— Cet avis de recherche, par exemple. Trois cents dollars de récompense. Par tête.

Un des chasseurs de prime jeta un coup d'œil sur le papier, puis il prit sa bouteille et remplit le verre de l'inconnu.

— Qui recherche-t-on ? demanda-t-il.

La main de l'ivrogne se referma autour du verre de whisky.

— Deux fugitives de La Nouvelle-Orléans. Une jolie Française, une domestique, j'imagine. Et une négresse. Une esclave en fuite.

L'autre chasseur de prime loucha à son tour sur l'avis de recherche.

— Elles ont dû faire du vilain pour qu'on offre une somme pareille, observa-t-il.

L'inconnu vida son verre d'un trait.

— Vous avez mis dans l' mille, m'sieur, dit-il. Elles ont failli tuer leur maître. La négresse lui a même tailladé le visage, à ce qu'il paraît. Voilà le papier, il est à vous.

L'ivrogne se pencha en avant, surveillant d'un œil la main du chasseur de prime qui s'avavançait de nouveau vers la bouteille.

L'autre homme se saisit de l'avis de recherche.

— Six cents dollars pour le lot, hein ? ricana-t-il. Je ne sais pas si j'arriverai à maîtriser deux femmes à moi tout seul, Hadley, ajouta-t-il avec un clin d'œil à son compère. Mais à nous deux, on pourrait peut-être s'arranger, pas vrai ?

Vivienne en avait assez entendu. Elle se laissa aller contre le mur, les jambes chancelantes. Naomi avait vu juste. Bertrand avait lancé des avis de recherche contre elles, et maintenant les chasseurs de prime en possédaient un exemplaire. Les mains moites, elle s'agrippa au buffet pour ne pas s'affaler par terre. Et Naomi qui pouvait surgir d'un instant à l'autre dans le saloon ! Il fallait la prévenir de toute urgence. Mais où pouvait-elle bien être ?

Sur la pointe des pieds, Vivienne s'éloigna de la porte à reculons, butant droit dans une chaise. Le faible craquement qui s'ensuivit lui fit l'effet d'un coup de canon, mais dans la pièce voisine nul ne semblait avoir entendu. Le cœur battant, la jeune fille se glissa dans le couloir, en veillant à ne renverser aucun meuble cette fois.

Elle trouva finalement Naomi dans le garde-manger, assise les bras croisés, le regard perdu dans le vide. En voyant la porte s'ouvrir, elle tressaillit et leva les yeux.

— Que s'est-il passé, mademoiselle? Vous êtes blanche comme mon tablier.

— Naomi ! Dieu merci, tu es là.... J'ai entendu les chasseurs de prime dans le saloon. Ils nous recherchent.

La jeune Noire baissa la tête, accablée. Le silence s'installa dans la petite pièce tandis que les deux jeunes filles se plongeaient chacune dans leurs pensées. Vivienne ne pouvait lire dans celles de sa compagne, mais son esprit fonctionnait à vive allure, comme toujours dans les moments de crise.

Son grand-père, le vieux général, lui avait souvent dit qu'un bon officier ne perdait pas son temps à se lamenter. Quand un plan d'attaque avait échoué, il fallait en élaborer un autre, voilà tout. Sans perdre une minute.

Lorsque Vivienne sortit enfin de son immobilité, elle avait les yeux secs, le dos bien droit, les mâchoires serrées. Minuit était passé. Sa situation, ainsi que celle de Naomi, était plus précaire que jamais, et nulle bonne fée ne viendrait tout arranger d'un coup de baguette magique. Deveril se trouvait sur son bateau, et de toute façon il refuserait de les emmener. Elle réfléchit longuement, échafaudant une nouvelle stratégie, soupesant le pour et le contre... Soudain son visage s'éclaira.

— Ne désespère pas, Naomi. Je sais exactement ce que nous allons faire !



11

— Hé, Deveril ! Tu ferais mieux de venir un peu par ici. Il y a quelque chose de bizarre.

Nu comme un ver, Deveril, dans l'eau jusqu'à la ceinture, examinait l'avant du bateau. Ils avaient heurté un tronc d'arbre dérivant dans la rivière, à un mille de là, mais l'embarcation ne paraissait pas avoir subi de

dommage. En revanche, Baptiste Boucher, le chef cuistot et l'intendant général de l'expédition, semblait être dans un état d'agitation extrême.

Deveril regagna la rive et se sécha rapidement.

— Qu'y a-t-il encore, espèce de vieux pirate? demanda-t-il à son fidèle compagnon.

— Des ennuis !

— Quel genre d'ennuis? Des charançons dans la farine?

— Un satané Peau-Rouge qui a encore chapardé des vivres, voilà ce qu'il y a.

Tout en enfilant sa culotte en daim, Deveril jeta un rapide coup d'œil alentour. Tout paraissait calme. Les sentinelles étaient à leur poste, et le sixième sens qui l'avertissait toujours du danger lui soufflait qu'il n'y avait rien à craindre. Deveril soupira. Depuis qu'il avait été fait prisonnier par des Sioux et des Pieds Noirs, Baptiste voyait des Indiens derrière chaque buisson. Cela faisait deux jours que l'expédition remontait le cours du Missouri. Au moindre incident, Baptiste reprenait son antienne.

— Qu'est-ce qui a disparu, cette fois ? demanda Deveril.

— Tout le pain rassis que j'avais mis de côté pour faire un pudding, et un sac de haricots secs. Sûr que c'est un Peau-Rouge qui les a fait disparaître.

— A mon avis, ton Peau-Rouge doit être un raton laveur ou un écureuil affamé.

Mais Baptiste n'en démordait pas.

— J'avais rangé le pain rassis et les haricots avec tous mes ustensiles sur la barge après le dîner, hier au soir, et je les avais recouverts avec la grande marmite à ragoût. Si tu me trouves un écureuil capable de soulever une marmite en fonte, de chaparder les victuailles et de remettre la marmite en place, je veux bien danser en costume d'Adam autour du feu de camp !

Deveril sourit.

— Epargne-nous ce spectacle, mon ami, et occupe-toi plutôt de tes casseroles. Je vais aller inspecter.

Il longea la berge en direction de la barque à fond plat qui transportait leurs réserves de vivres pour les premières semaines de voyage sur le Missouri. On la faisait avancer à l'aide d'une perche ou de rames, et lorsque les vivres seraient épuisés, on la troquerait contre des chevaux que l'émissaire de d'Arcy amènerait au lieu convenu. Le signe de reconnaissance serait la bague ornée d'une émeraude dont le Français ne se

séparait jamais — celle-là même que Deveril lui avait prétendument volée en simulant une attaque de diligence...

Deveril monta à bord de la barge. Comme il s'y attendait, aucun signe n'indiquait une visite de maraudeurs. Il s'accroupit et examina soigneusement le chargement. Rien à signaler. Sinon un petit bout de vichy rose soigneusement ourlé, dépassant d'une grande caisse en bois...

Les fournitures de l'expédition étaient diverses et variées, mais elles ne comportaient pas de tissu à carreaux roses et blancs, Deveril en aurait donné sa main à couper. Il demeura immobile un instant. Puis il se leva sans hâte, une lueur étrange dans les yeux. Il héla son neveu et Truman Waggoner sur le rivage.

— Hé, vous deux ! Venez me donner un coup de main !

Ethan et Waggoner sautèrent dans la barge.

— Vous voulez débarquer le matériel? demanda Ethan.

— Non. Baptiste affirme que nos vivres ont été contaminés. Nous ne pouvons prendre le moindre risque. Cette caisse contient peut-être le champignon de La Nouvelle-Orléans, une moisissure fatale. Il faut nous en débarrasser.

Ethan et Waggoner échangèrent un regard. Ni l'un ni l'autre n'avait jamais entendu parler du champignon de La Nouvelle-Orléans, mais, à en croire leur compagnon, la nouvelle semblait inquiétante. Ensemble, ils soulevèrent la lourde caisse en bois et la hissèrent sur le rebord de la barge.

— Il doit bien y avoir dix à douze mètres de fond par ici, fit observer Deveril à haute et intelligible voix.

Ses deux compagnons le regardèrent, étonnés. Ethan ouvrit la bouche pour parler, mais son oncle lui fit un clin d'œil et posa le doigt sur la bouche.

— Allons-y, les gars, ordonna Deveril. Une, deux... Lâchez tout!

La caisse passa par-dessus bord et s'enfonça dans l'eau. Aussitôt, les planches de bois se disloquèrent, laissant apparaître deux têtes, l'une rousse, l'autre brune, crachotant l'eau du fleuve, sur un fond de vichy rose et de cotonnade bleue.

Vivienne battait l'eau de ses bras tel un rameur fou. A côté d'elle, Naomi essayait désespérément de garder la tête à la surface.

Vivienne disparut sous l'eau. Lorsqu'elle émergea, les poumons prêts à éclater, elle aperçut distinctement la barge. Deveril était planté près du plat-bord et se tenait les côtes de rire. La panique de la jeune fille fit place à

l'indignation. Elle se noyait, et il trouvait cela drôle ! L'infâme personnage ! Le monstre !

C'est alors que les genoux de Vivienne raclèrent le fond vaseux. Après avoir brièvement tâtonné à l'aveuglette, ses pieds trouvèrent une prise adéquate, et elle se redressa. L'eau lui arrivait à peine à la poitrine ! Vivienne décocha un regard venimeux à Deveril et à ses compagnons ; puis Naomi et elle se dirigèrent dignement vers la rive, titubant dans le courant, entravées par leurs bottines qui s'enfonçaient dans la vase.

Comme elles arrivaient à hauteur de la barge, Deveril se pencha et tira Vivienne hors de l'eau, tandis qu'Ethan et Waggoner hissaient Naomi à bord. Les trois hommes s'étranglaient de rire, et sur la rive leurs compagnons étaient tout aussi hilares, chacun y allant de son commentaire. Vivienne tremblait de tous ses membres et bouillait de colère.

Quel piètre spectacle elle devait offrir en ce moment, couverte de boue et dégoulinant d'eau limoneuse ! La jeune fille se sentait mortifiée. Deveril, pour sa part, voyait surtout la façon dont la robe trempée de Vivienne collait à son corps, moulant les rondeurs de sa gorge, soulignant la courbe de ses hanches, révélant ses cuisses fuselées. Il détourna rapidement les yeux, non sans remarquer que Waggoner détaillait effrontément les formes de Naomi. Il était temps de soustraire les passagères clandestines aux regards de l'équipage...

Deux chemises de flanelle séchaient sur une caisse. Deveril les lança aux deux jeunes filles.

— Tenez, enfiler ceci par-dessus votre costume de bain, dit-il. J'espère que vous avez prévu des vêtements de rechange... Pour l'instant, vous avez surtout besoin de vous restaurer, je présume.

— Oh ! oui, monsieur, s'écria Vivienne. Nous sommes positivement affamées. Nous avons mangé du pain rassis cette nuit, et rien du tout hier.

Il lui jeta un coup d'œil moqueur.

— A ce que j'ai compris, vous avez volé un sac de haricots secs avec le pain rassis. Je suis curieux de savoir ce que vous en avez fait !

Vivienne rougit.

— Ils étaient durs comme des cailloux ! Impossible de les manger. Nous en aurions pleuré, Naomi et moi ! J'ai même failli les jeter par-dessus bord. Puis je me suis ravisée. Les vivres, cela peut toujours servir au cours d'un voyage... Le sac de haricots se trouve sous le rouleau de cordage.

— Bien. A présent, vous allez tâcher de reprendre figure humaine...

Une heure plus tard, séchées et réchauffées, Vivienne et Naomi étaient assises au milieu d'un amoncellement de caisses et de ballots dans la cabine du bateau, vêtues d'habits masculins que Deveril leur avait prêtés pendant que leurs robes séchaient au soleil. Il leur avait également administré un petit verre de whisky à chacune afin de parer aux conséquences de la baignade forcée, et Vivienne se sentait envahie d'une douce torpeur.

Seule son incertitude quant à la suite des événements l'empêchait de glisser dans le sommeil.

Sur le pont, Deveril conférait avec son neveu et ses deux seconds, l'Irlandais Jack O'Malley et George Pritchard, le balafre. O'Malley haussa les épaules.

— Ces deux filles ont été élevées dans du coton, même celle qui était esclave. Elles avaient le gîte et le couvert assuré. Sûr qu'elles n'imaginent même pas ce que c'est que la vie à la dure, quand il faut chasser pour assurer sa subsistance, affronter la chaleur, le froid, le danger.

— Oui, mais elles peuvent peut-être nous être utiles, rétorqua Pritchard. N'oublions pas un détail qui a son importance : les Indiens n'emmènent jamais de femmes avec eux lorsqu'ils sont sur le sentier de la guerre. En nous voyant en pareille compagnie, ils comprendront que nous n'avons pas d'intentions belliqueuses.

— Exact, reconnut Deveril. D'un autre côté, si jamais ils nous attaquent, ce qui n'est pas à exclure, nos passagères clandestines deviendront un handicap. Nous risquons d'y laisser la peau.

Il se tourna vers son neveu qui se tenait un peu en retrait.

— Ramener ces dames à Meridith nécessitera deux ou trois jours, sans compter le retour. Or nous sommes déjà en retard. Qu'en penses-tu, Ethan ?

Le jeune homme rougit.

— Si on les ramène à Meridith, de toute façon, elles s'échapperont de nouveau, observa-t-il.

Truman Waggoner était du même avis.

— Il faut les emmener avec nous, dit-il.

O'Malley expédia un crachat dans l'eau.

— Et moi, je dis qu'il faut les renvoyer dans un des canots. Cela ferait gagner du temps. Le canot nous rattrapera ensuite en chemin.

Baptiste hocha la tête.

— Dangereux de nous diviser en deux groupes. Pas vrai, Deveril ?

Celui-ci écoutait attentivement ses compagnons, sachant que la décision finale lui appartenait. Après avoir pesé le pour et le contre, il se prononça. Ne restait plus qu'à informer les deux intéressées du sort qui les attendait.

Il dut baisser la tête pour entrer dans la cabine, mais une fois à l'intérieur, il se redressa de toute sa taille. Les poings sur les hanches, il considéra ses deux passagères. Naomi se tenait assise le dos bien droit sur une caisse, tandis que Vivienne était étendue sur une pile de sacs de toile, souple et gracieuse comme un chat persan. A la voir ainsi, Deveril sentit s'éveiller en lui des émotions qu'il croyait avoir chassées à jamais. Il se secoua. Ce n'était pas le moment de s'attendrir.

— Eh bien, mesdemoiselles, nous avons rendu notre verdict. Je doute qu'il vous plaise.

Naomi se voûta, ses traits s'affaissèrent. Vivienne sauta de sa couche improvisée, prête à contre-attaquer.

Deveril ne lui en laissa pas le loisir.

— Considérant le retard que nous avons déjà accumulé, il m'est impossible de vous faire reconduire à Meridith. En conséquence, j'ai décidé de vous emmener avec nous.

Naomi enfouit son visage dans ses mains et fondit en larmes. C'était bien la première fois qu'elle pleurait de joie ! Quant à Vivienne, elle se jeta avec fougue contre la poitrine de Deveril, l'étreignant avec une force surprenante pour sa petite taille.

— Ah ! monsieur, s'écria-t-elle en levant vers lui un visage radieux, je vous remercie de tout cœur ! Je vous jure que vous n'aurez pas à le regretter.

C'était vite dit, songea Deveril in petto. D'autant qu'en sentant le trouble qui le gagnait au contact des rondeurs de la jeune fille étroitement pressées contre lui, il commençait déjà à regretter sa décision.

— Ne vous éloignez pas du campement, s'écria Ethan.

Vivienne lui adressa un sourire charmeur.

— Ne vous inquiétez pas. Maintenant, je suis aussi aguerrie qu'un authentique homme des bois.

Une bassine métallique à la main, elle s'apprêtait à aller faire la cueillette des mûres. Habituellement, Naomi l'accompagnait, mais aujourd'hui sa compagne gisait sur une paillasse à l'ombre des arbres, atteinte de la même fièvre qui avait déjà frappé quatre hommes de l'expédition. Ajustant son chapeau de paille pour s'abriter du soleil cuisant de l'après-midi, Vivienne

se dirigea à travers les broussailles vers l'endroit où elle espérait trouver les délicieuses petites baies noires.

Deveril la regarda s'éloigner, amusé. La jeune fille gravissait une colline couverte de ronces impénétrables avec l'air de partir cueillir des pâquerettes sur un gazon. Sa bonne humeur et son enthousiasme étaient contagieux.

Cela faisait plusieurs semaines que l'expédition remontait la rivière, et pas une fois il n'avait entendu Vivienne ou Naomi se plaindre de cette vie à la dure. Toutes deux faisaient preuve d'un courage qui ne cessait de l'étonner. Avec un sourire involontaire, il se remit à sa tâche. Baptiste lui avait confié le soin de plumer une demi-douzaine d'oiseaux sauvages.

Pendant ce temps-là, Vivienne avait trouvé ses mûres au creux d'un petit vallon. Il y en avait des quantités ! Baptiste avait promis de lui apprendre à confectionner des muffins si la cueillette était bonne. Ses doigts agiles s'activaient, jetant les mûres dans la bassine, et bientôt le récipient fut rempli presque à ras bord.

A présent, Baptiste serait bien forcé de tenir sa promesse. Grâce à lui, elle savait déjà apprêter le poisson et confectionner un savoureux ragoût. En fait, faire la cuisine n'était pas vraiment sa tasse de thé, mais elle avait décidé d'impressionner Deveril et de lui démontrer, grâce à ses nouveaux talents culinaires, qu'elle n'était plus une écolière mais une femme accomplie...

Plongée dans ses pensées, elle avait traversé sans y prendre garde le petit vallon, et se trouvait maintenant à la lisière d'un épais taillis. Tout en fredonnant un air guilleret, elle continua à piocher des mûres çà et là, sans songer qu'il était peut-être temps de faire demi-tour.

— Gentils coquelicots, mesdames, gentils...

Une branche craqua derrière elle. La jeune fille se retourna, et la chanson mourut instantanément sur ses lèvres. Un ours se tenait à l'orée du bois, à moins de dix mètres.

Enorme, menaçant, c'était un de grizzlis dont elle avait entendu vanter les exploits, le soir, autour du feu de camp. Deveril et O'Malley lui avaient raconté comment un de ces mastodontes avait continué à courir sur près d'un kilomètre avec plusieurs balles dans la poitrine avant de tomber raide mort.

La jeune fille s'immobilisa, n'osant respirer, les yeux dilatés par l'épouvante. L'animal la considérait d'un regard indécis, humant l'air pour identifier l'étranger qui venait de se risquer sur son territoire. Soudain il se

dressa sur ses pattes arrière. Ce grizzli devait mesurer plus de deux mètres de haut ! se dit Vivienne, plus morte que vive. Et ses petits yeux semblaient des plus inamicaux. Sans parler de ses griffes...

Comme un écho à sa terreur, il émit soudain un rugissement qui lui glaça le sang. Lentement, elle fit un pas en arrière en essayant de ne pas s'évanouir. L'ours remua sa grosse tête d'un côté, puis de l'autre, balançant son énorme poitrail, retomba à quatre pattes et chargea.

Vivienne poussa un hurlement, lâcha sa bassine de mûres et prit ses jambes à son cou. Elle entendit au même moment des voix d'hommes crier quelque part. Des coups de feu éclatèrent. La jeune fille jeta un rapide regard en arrière. L'ours avait été atteint à la poitrine, mais il continuait à foncer sur elle. Vivienne courut vers la rivière, croisant Deveril qui se précipitait vers l'animal, le fusil à la main. Il épaula et tira une balle dans l'œil gauche du grizzli. Le mastodonte continua néanmoins sur sa lancée pendant quelques mètres encore, droit sur Deveril. Puis il vacilla, franchit encore quelques mètres, et s'effondra pesamment.

Tout danger était maintenant écarté. Deveril s'approcha de l'animal, examina le grand corps affaissé et abaissa lentement son fusil. A ses pieds, l'herbe était rougie par les mûres écrasées. Deveril sentit le cœur lui manquer à l'idée que ces taches sombres auraient pu être le sang de Vivienne. Mais non ! Il était là ! Il l'aurait protégée ! Et même s'il n'avait pas eu son fusil sur lui au moment de l'assaut, il aurait défendu la jeune fille à mains nues !

Vivienne se jeta dans ses bras si violemment qu'elle faillit lui faire perdre l'équilibre.

— Deveril ! J'ai eu si peur ! Il aurait pu vous tuer !

Elle l'étreignit de toutes ses forces, tremblante d'émotion. Deveril lâcha son fusil, et ses deux bras enlacèrent Vivienne, la serrant étroitement contre lui comme pour s'assurer qu'elle était bien saine et sauve. Il pressa ses lèvres sur les cheveux de la jeune fille, sur sa tempe, le long de sa joue, la couvrant de baisers intenses et possessifs qui firent battre le cœur de Vivienne et trembler ses jambes.

Elle leva son visage vers lui, et la bouche de Deveril se posa sur la sienne, chaude, ardente, grisante comme un vin capiteux. La sensation de ce corps ferme et musclé contre elle lui faisait tourner la tête. « Il m'aime ! » se dit la jeune fille avec allégresse.

Le cœur débordant de bonheur, elle s'abandonna entre les bras puissants qui l'étreignaient. Le reste du monde n'existait plus. Elle aurait voulu que Deveril ne la lâche jamais...

Deveril se ressaisit le premier. Doucement, il écarta la jeune fille qui le fixait de ses grands yeux verts où se lisait toute la déception du monde.

Vivement, il se détourna, regardant Jack O'Malley et Truman Waggoner qui avaient déjà commencé à dépouiller l'ours de sa peau. Ethan se tenait légèrement en retrait, examinant ses ongles d'un air absorbé, comme s'il était parfaitement naturel de voir le flegmatique et intrépide Josh Deveril prendre une femme dans ses bras et l'embrasser sauvagement après lui avoir sauvé la vie.

Deveril secoua la tête, pour chasser l'enchantement qui s'était emparé de lui. Ce n'était pas le moment de se créer des complications.

— Regagnez le bateau, ordonna-t-il à la jeune fille. Dorénavant, vous ne quitterez plus le campement sans une escorte armée.

Et il s'éloigna sans un regard en arrière.

Vivienne s'empressa d'obtempérer et dévala d'un pied léger la colline. Elle se sentait des ailes. Deveril lui avait sauvé la vie; et dans son regard ardent, elle avait saisi une lueur qui ne pouvait la tromper. Maintenant elle en était certaine, et plus rien d'autre ne comptait à ses yeux.

Il l'aimait!

Vivienne marcha sur un nuage pendant deux jours, après quoi il lui fallut déchanter. Elle passait la majeure partie du temps à soigner Naomi et les autres malades et ne voyait Deveril qu'à de rares occasions. Au matin du troisième jour, lorsque ses patients eurent repris assez de forces pour continuer le voyage et qu'elle se trouva désœuvrée, la jeune fille dut se rendre à l'évidence : Deveril l'évitait.

Tristement, elle se dirigea vers l'avant du bateau et s'installa auprès d'Ethan, qui relisait les notes de son journal, assis sur un ballot de marchandises.

— Pourquoi Deveril n'est-il pas à bord aujourd'hui ?

Ethan leva les yeux de son cahier.

— Marlowe et Frazer sont encore patraques, expliqua-t-il. Josh les remplace dans la barge.

— Dans ce cas, pourquoi est-il assis à l'arrière, à se prélasser sans rien faire?

Ethan détourna le regard, embarrassé. En réalité, son oncle ne se prélassait pas. Il était très occupé, au contraire. A l'aide d'un bout de charbon, il traçait une carte sur un morceau d'écorce... Le jeune homme s'empourpra. Mais avant qu'il ait pu inventer une explication plausible, Vivienne se leva. Ses suppositions se confirmaient.

— Aucune importance, d'ailleurs. Eh bien, je vais aller retrouver Naomi.

Elle descendit dans la cabine où Naomi se reposait, adossée contre une couverture roulée en guise d'oreillers. Vivienne constata avec un brin de contrariété que Truman Waggoner se tenait auprès d'elle.

Depuis l'épisode de l'ours — et depuis, surtout, que Deveril l'avait embrassée en public — Waggoner ne cessait de faire à Vivienne d'étranges remarques, mais uniquement lorsque personne d'autre qu'elle ne pouvait les entendre. Aussi évitait-elle de se retrouver seule avec lui. Même si la plupart des sous-entendus de ce don Juan de pacotille lui échappaient, son séjour à la Belle Polly lui avait néanmoins appris à se méfier de ce genre d'individu! D'autant qu'en ces instants-là, une lueur trouble passait dans les yeux de Waggoner qui lui déplaisait souverainement... Cette fois encore, en la voyant s'approcher, il lui jeta un regard qui la fit rougir mais, Dieu merci, quitta aussitôt la cabine pour prendre son tour au gouvernail.

Waggoner parti, elle s'assit auprès de Naomi. Elle était assez lucide pour s'apercevoir que ce coureur de jupons s'intéressait aussi à son amie et, qu'à l'inverse d'elle, cette dernière n'y était pas indifférente. En ce moment, son visage aux traits encore tirés par la maladie était rayonnant... Vivienne fronça les sourcils. Elle doutait fort que Waggoner eût des intentions honnêtes à l'égard de son amie.

— Il te plaît? demanda-t-elle.

— A Juniper Hill, je n'avais pas de contact avec les hommes qui travaillaient aux champs, commença Naomi comme pour se justifier. Quant aux domestiques, ils étaient ou trop vieux ou trop jeunes... M. Waggoner est gentil avec moi.

Elle baissa les yeux.

— Et puis, il est bel homme, ajouta-t-elle.

— En effet, reconnut Vivienne à contrecœur. Mais il y a quelque chose en lui... Je ne sais pas. Peut-être me fais-je des idées...

Elle soupira.

— C'est étrange. Quand j'étais petite, je pensais que c'était dur d'être une enfant. Tant de choses à apprendre, tant de choses interdites... Maintenant

que j'ai grandi, je vois que c'est encore plus difficile d'être une adulte.

Naomi sourit. Du haut de ses dix-neuf ans, sa compagne lui semblait très jeune encore ; pourtant, c'était indéniable, l'héritière choyée de Juniper Hill avait changé. Au cours des semaines écoulées, elle avait mûri.

Vivienne lui rendit son sourire, et les deux jeunes filles surent qu'il s'était passé quelque chose d'infiniment précieux entre elles. Pour la première fois, l'une comme l'autre avait trouvé une amie véritable. Pas une simple camarade de jeux avec qui l'on partage des souvenirs d'enfance, mais une confidente, une âme sœur. Et une alliée sur qui l'on pouvait compter dans les moments difficiles.

L'expédition avançait à bonne allure les jours suivants. Le paysage avait changé. Les rives verdoyantes et les forêts touffues avaient fait place à des formations rocheuses étonnantes où se superposaient des strates de différentes couleurs — vieux rose, ivoire, coquille d'œuf ou encore terre de Sienne. Cela ne ressemblait à rien de ce que Vivienne avait connu jusqu'alors. C'était impressionnant, fascinant.

Un oiseau s'éleva dans le ciel. La jeune fille le suivit des yeux. Elle aurait voulu être comme lui, libre de voler où bon lui semblait. Mais elle ne savait même pas où aller, et Deveril continuait à l'éviter...

Ce soir-là, ils établirent le campement à l'entrée d'un étroit canyon ombragé de saules, tapissé d'herbes et de fleurs sauvages. Émerveillées, Vivienne et Naomi étaient impatientes d'explorer ce petit paradis, mais Deveril réfréna leur enthousiasme.

— O'Malley et moi allons effectuer une reconnaissance. Ne vous éloignez pas tant que nous ne serons pas revenus.

Un peu plus tard, après s'être assuré de la sécurité du site, Deveril confia à O'Malley le soin d'établir le campement et emmena Vivienne et Naomi à la découverte du canyon.

La pente était raide, et les deux jeunes filles soufflaient un peu en se hissant sur un pinacle rocheux soutenu par d'énormes éboulis. Deveril les guida jusqu'à l'autre versant où une paroi dévalait en à-pic sur près de trois cents mètres.

La vue s'étendait à l'infini. Par-delà le campement en contrebas, on découvrait des ravins boisés, des torrents et des rapides blancs d'écume, des gorges déchiquetées...

Vivienne joignit les mains, émerveillée.

— C'est beau à vous couper le souffle ! s'écria-t-elle.

— Maintenant, tournez-vous vers la droite... Ce sont les limites de l'Oregon. Nous les atteindrons dans moins de deux semaines.

Au loin, par-delà le dédale des canyons, se dressaient, majestueux, les sommets enneigés des montagnes Rocheuses. Une chaîne sans fin de pics blancs étincelant au soleil... Le spectacle avait quelque chose de féerique. Muettes d'admiration, Vivienne et Naomi contemplaient, bouche bée, le ciel flamboyant d'or et de pourpre où le soleil couchant jetait ses derniers feux.

Au bout d'un moment, Deveril rompit le silence.

— Il est temps de regagner le camp à présent. Le crépuscule va tomber.

Une fois le souper préparé et servi, il faisait nuit noire. Jack O'Malley sortit son violon et, comme chaque soir, joua quelques airs à la demande. Vivienne appréciait beaucoup ces concerts vespéraux. Assise sur un rocher de l'autre côté du feu de camp, elle écoutait la musique tout en récurant les marmites avec du sable, comme Baptiste le lui avait appris. La jeune fille se concentrait sur sa tâche et s'efforçait de ne pas prêter attention aux regards appuyés que Truman Waggoner jetait dans sa direction.

— Le souper était fameux, mam'selle, la complimenta Baptiste. La prochaine fois qu'on me demandera de partir en expédition, je n'accepterai qu'à la condition de pouvoir emmener mon petit marmiton en jupons.

Vivienne rit de bon cœur.

— C'est ça ! Pour nettoyer le poisson, plumer la volaille et récurer les casseroles à votre place, n'est-ce pas ?

Baptiste pouffa et alla prendre son tour de garde.

Quelques instants plus tard, O'Malley rangea son instrument et s'enroula dans sa couverture. Bientôt il ne resta plus que Vivienne et Waggoner auprès du feu. Comme la jeune fille soulevait la dernière marmite, Waggoner s'approcha et s'assit près d'elle sur un billot de bois.

— Deveril exagère de vous faire trimer comme une fille de cuisine, observa-t-il.

— Oh ! cela ne me dérange nullement, je vous assure. Chacun doit mettre la main à la pâte, et le récurage des casseroles représente ma modeste contribution.

— Si j'étais le chef de l'expédition, mademoiselle, vous passeriez votre temps à vous prélasser sur des coussins moelleux et vous seriez servie comme une reine.

Vivienne jeta un coup d'œil sur ses mains, rougies et écorchées à force d'aider à préparer les repas pour plus de vingt personnes tous les jours.

L'index et le pouce gauches étaient tailladés de coupures dues aux couteaux aiguisés de Baptiste.

— Je préfère m'occuper utilement, répondit-elle. J'espère seulement qu'un jour j'apprendrai à être moins maladroite.

Waggoner se pencha et prit les mains de Vivienne dans les siennes.

— De si jolies menottes occupées à des tâches aussi vulgaires, quel dommage...

Avant que la jeune fille eût réalisé ce qui arrivait, il porta une de ses mains à ses lèvres.

— Monsieur Waggoner ! s'écria-t-elle. Veuillez cesser...

Elle essaya de retirer sa main, mais il se contenta de rire et accentua sa pression. Puis, retournant la main, il appuya ses lèvres sur l'intérieur du poignet.

Cette fois, Vivienne se libéra d'un geste brusque et bondit sur ses jambes, rouge de colère, mais Waggoner la retint par le bras. Au même instant, une ombre tomba sur eux.

Deveril se dressait au-dessus de Waggoner, les poings sur les hanches.

— Levez-vous, espèce de brute ! ordonna-t-il sèchement.

Waggoner relâcha le bras de Vivienne et obtempéra. Un mauvais sourire frémit sur son visage.

— Pardonnez-moi, j'avais oublié que mademoiselle était votre propriété exclusive, ricana-t-il, sarcastique.

Le poing de Deveril l'atteignit à la mâchoire, l'envoyant rouler à terre. Sans essayer de se relever, Waggoner porta la main à sa bouche ensanglantée.

Deveril se campa devant lui.

— Quand vous avez accepté de partir, vous connaissiez les règles, Waggoner. C'est mon premier avertissement — et le dernier. Essayez de la toucher encore une fois, et je vous renvoie à La Nouvelle-Orléans à la nage, et avec vos dents en sautoir.

Vivienne contemplait la scène, plus morte que vive. Une haine implacable se lisait sur les traits de Waggoner. Il se releva sans un mot, s'éloigna en boitillant et se fondit dans l'obscurité. En se retournant, la jeune fille réalisa que tous les hommes s'étaient réveillés et la regardaient. Tous sauf Deveril, qui s'affairait auprès du feu de camp, l'air absorbé, repoussant les braises du bout de ses bottes.

Gênée d'avoir été à l'origine d'une altercation, la jeune fille se glissa dans la tente qu'elle partageait avec Naomi. Celle-ci lui tournait le dos sur sa couche. Dormait-elle? Vivienne eût été bien en peine de le dire. Naomi était la personne la plus discrète qu'elle eût jamais connue. Elles avaient vécu ensemble des aventures terrifiantes, elles dormaient dans la même tente depuis des semaines, mais Vivienne ne savait toujours pas ce qui se passait dans la tête de son amie.

Vivienne se tournait et se retournait sur sa paillasse, incapable de trouver le sommeil. La nuit était douce, et par l'ouverture de la tente le ciel semé d'étoiles se teintait déjà de mauve à l'est. L'aube ne tarderait pas. Elle sortit avec précaution de la tente, et, tournant le dos au campement, se dirigea sans bruit vers le canyon.

Enroulé dans sa couverture, Deveril la suivit des yeux. Lui aussi avait passé une nuit sans sommeil, ressassant l'incident avec Waggoner. A chaque fois qu'il revoyait la scène — Waggoner prenant la main de Vivienne et l'embrassant sans vergogne — Deveril se sentait pris de rage et l'intensité de la fureur qu'il éprouvait le surprenait... Tout à l'heure, il aurait voulu réduire en bouillie ce salopard : lui, d'habitude si maître de lui, n'avait pu s'empêcher de flanquer son poing dans la figure de Waggoner. Il ne se connaissait pas une telle capacité de haine et de violence !

Comme Vivienne avait dû être choquée, blessée, mortifiée ! C'était une créature délicate, élevée pour faire bonne figure dans d'élégants salons, non pour compter les points dans une rixe autour d'un feu de camp !

Il vit que Vivienne avait dépassé les lieux d'aisance réservés aux deux jeunes filles et s'engageait dans le canyon. Devait-il la rappeler? Il haussa les épaules. A quoi bon? L'endroit était sûr, Vivienne ne courait aucun risque. Pourtant Deveril ne se sentait pas tranquille. Repoussant sa couverture, il se leva. Ethan, qui effectuait son tour de veille, le vit s'éloigner dans la même direction que Vivienne. Et sourit...

Vivienne avait de l'avance, mais Deveril marchait d'un bon pas et gagnait du terrain. La jeune fille n'était plus qu'à une vingtaine de mètres devant lui lorsqu'elle obliqua soudain vers la droite, et il la perdit de vue. Le vent soufflait de la rivière. Deveril tendit l'oreille pour se guider au bruit de ses pas. Il y eut un bruissement dans les broussailles. Alarmé, Deveril pressa l'allure.

C'est alors qu'il entendit Vivienne pousser un cri étouffé. Un seul ! Puis le silence...



12

Tirant son couteau, Deveril fonça à travers les broussailles. Tout pouvait arriver dans cette contrée sauvage. Les images les plus folles lui traversèrent l'esprit. Un serpent à sonnette... Un Pied Noir belliqueux... Un coyote... Une jambe brisée peut-être !

Soudain il déboucha dans une clairière et, emporté par sa course, faillit buter sur Vivienne. Elle était étendue sur le côté dans un creux du terrain, dans une position bizarre : un bras tordu dans le dos elle regardait sa hanche par-dessus l'épaule.

Deveril s'agenouilla auprès d'elle.

— Mon Dieu ! Vous êtes blessée ? Pouvez-vous bouger la jambe ?

Deveril tâta avec précaution les bras et les épaules de Vivienne afin de s'assurer qu'elle n'avait rien de cassé. La jeune fille lui lança un regard courroucé.

— Allez-vous-en ! cria-t-elle.

Sans s'émouvoir — il avait observé ce type de comportement irrationnel chez des personnes ayant subi un choc grave — Deveril poursuivit son examen.

— Où avez-vous mal ? demanda-t-il.

— Ne me touchez pas... Allez-vous-en ! répéta Vivienne.

— Mais je ne peux pas vous laisser ici tout de même !

— Je vous en prie, partez, et laissez-moi tranquille pour retirer ces... ces choses.

Deveril se pencha sur la hanche blessée de la jeune fille. Et il éclata de rire. Vivienne était furieuse. Si elle avait pu se lever, elle l'aurait giflé ! Fort heureusement pour lui, il se trouvait hors de portée.

Deveril se tenait les côtes.

— Comment avez-vous fait? Vous vous êtes assises dessus? demanda-t-il, hilare.

— Oui, figurez-vous, lança la jeune fille en lui décochant un regard meurtrier. Et je ne vois pas ce que cela a de si drôle !

— Oh ! Rien du tout. Rien du tout, je vous assure.

Et il pouffa de plus belle.

Vivienne essaya de s'asseoir, mais en vain.

— Pourriez-vous m'aider, monsieur? demanda-t-elle avec dignité.

— Je vais devoir vous aider au-delà de ce que vous pouvez imaginer, mademoiselle. Ce sont des piquants de porc-épic, observa Deveril.

Il s'accroupit sur ses talons.

— Votre jupe et vos jupons vous ont protégée du pire, mais ces piquants sont pourvus à leur extrémité de minuscules crochets.

Vivienne réfléchit.

— Dans ce cas, allez chercher Naomi. Elle m'aidera à les retirer.

— Je doute qu'elle ait l'expérience nécessaire. Ce n'est pas une mince affaire, voyez-vous ! Allons, mettez-vous sur le ventre, et finissons-en promptement.

— Il n'en est pas question !

— Si vous marchez, les piquants vont s'enfoncer plus profondément dans la chair. Naturellement, je peux vous porter jusqu'au campement. Mais il faudra de toute façon retirer ces piquants. Voulez-vous que tout le monde profite du spectacle?

Certainement pas, songea la jeune fille. Elle se sentait déjà bien assez humiliée... Lentement, elle entreprit de se retourner sur le ventre en prenant garde de ne pas enfoncer davantage les cruels piquants. Elle n'avait même pas vu le petit animal sur lequel elle s'était affalée en croyant s'asseoir sur un rocher; elle l'avait juste entendu détalé dans les broussailles. Mais avant de partir, il lui avait laissé un cuisant souvenir.

Les piquants s'étaient fichés sur la fesse droite, à quelques centimètres au-dessous de la taille. Deveril releva successivement la jupe de la jeune fille, puis ses jupons, décrochant le tissu pris dans les piquants. La suite de l'opération serait plus délicate...

Le silence de Deveril ne présageait rien de bon. Vivienne tourna la tête de biais.

— Ça.... ça se présente mal?

— Je ne sais pas encore. Mais je crains que vous ne deviez mettre provisoirement votre pudeur de côté...

Vivienne était trop mortifiée pour protester. Serrant les dents, elle enfouit son visage dans ses bras croisés. Elle avait passé tant de nuits sans sommeil, à imaginer la façon dont Deveril lui ferait l'amour. Il l'embrasserait, il la caresserait, il lui ôterait lentement sa chemise de nuit... Tout cela pour se retrouver à plat ventre par terre, le nez dans la poussière, pendant qu'il retirait le plus prosaïquement du monde des piquants de porc-épic fichés dans le bas de son dos !

Deveril exécuta sa tâche rapidement, d'une main sûre. Ce n'était pas la première fois qu'il s'improvisait médecin durant une expédition. Mais jamais il n'avait eu l'occasion d'admirer de ce fait un si charmant tableau...

— Et voilà, c'est fini. Juste quelques traces de piqûres, annonça-t-il en rabaissant jupes et jupons. Demain il n'y paraîtra plus.

Il se redressa et tendit la main à Vivienne pour l'aider à se relever, mais elle restait étendue sur le sol, immobile. Au bout d'un moment, il vit ses épaules trembler. Il s'agenouilla auprès d'elle et posa doucement la main sur son bras. Elle le repoussa et, brusquement, éclata en sanglots. Alors, il s'assit tout près d'elle, glissa ses bras autour de sa taille, la souleva et l'installa confortablement contre sa poitrine.

Vivienne soupira convulsivement. Elle avait le visage rouge et les paupières gonflées, mais que lui importait à présent ! Elle laissa libre cours à ses larmes. Deveril regarda la jeune fille, dérouté. Elle avait affronté un nombre incalculable de dangers en un laps de temps incroyablement court, sans jamais accepter la défaite. Et voilà qu'elle s'effondrait pour un incident mineur !

— Allons, allons, tout va bien, c'est fini maintenant, murmura-t-il, étrangement ému. Ne pleurez plus, je vous en prie !

Il effleura du bout des doigts sa joue baignée de larmes. La jeune fille marmonna quelque chose d'inaudible contre son épaule.

— Quoi ? Qu'avez-vous dit ? chuchota-t-il en essuyant ses larmes.

— Ma figure ! gémit-elle. J'aurais préféré que ces piquants se plantent plutôt dans ma figure !

— Vous n'y pensez pas ? Petite nigaude ! Des piquants de porc-épic sur votre beau visage ? Vous auriez pu être défigurée !

— Oui. Mais c'eût été moins humiliant !

Deveril rit doucement et l'embrassa sur la tempe.

Un instant, Vivienne se raidit, puis elle se blottit contre lui; trop mortifiée encore pour pouvoir le regarder en face, mais prête à rester indéfiniment dans ses bras.

Deveril lui aussi aurait bien voulu prolonger ce moment. Une multitude de pensées contradictoires se bousculaient dans sa tête. Ses responsabilités de chef d'expédition lui imposaient une certaine réserve; il devait éviter les accès d'enthousiasme, les coups de folie comme les coups de colère. En ce moment précis, pourtant, il aurait tout donné pour oublier son rôle de chef et se souvenir qu'il était simplement un homme.

L'espace d'un instant, il se laissa aller à la tentation. Ses lèvres étaient toujours contre la tempe de la jeune fille, savourant la douceur de sa peau.

— Vivienne...

Il ferma les yeux, se pénétrant de son parfum. Instinctivement, elle cambra le cou de façon à lui permettre de suivre avec ses lèvres la ligne de sa gorge. Persuadé qu'il contrôlait parfaitement la situation, il céda à l'invite. Encore une seconde, rien qu'une, puis il la relâcherait! Mais ses mains, indépendamment de sa volonté, serraient la jeune fille plus fort contre lui, ses lèvres glissaient doucement le long de sa joue vers la bouche, tentante comme un fruit mûr offert...

Vivienne soupira. Ce fut un petit soupir de bonheur, l'acceptation muette de ce qui allait arriver, quoi que ce pût être. Si la foudre l'avait frappée en cet instant, elle serait morte dans un état de béatitude parfaite. Comme les mains de Deveril se déplaçaient vers ses épaules, elle prit pleinement conscience qu'elle se trouvait entre les bras de l'homme qu'elle aimait. Un courant d'une intensité inouïe déferla dans ses veines, faisant naître en elle le désir éperdu de se fondre dans le corps puissant qui étreignait le sien.

Deveril lui aussi était submergé par un flot d'émotions nouvelles. Incapable de parler, il laissait enfin libre cours au sentiment profond qu'il éprouvait pour la jeune fille sans vouloir se l'avouer. Les mains tremblantes, il défit les boutons du corsage de coton. Ses doigts effleurèrent la poitrine de Vivienne, puis, avides, recouvrirent les seins ronds, caressèrent leurs contours fermes et doux comme de la soie, leurs pointes veloutées dressées vers lui.

Vivienne tressaillit. L'air frais sur son buste dénudé la fit un instant frissonner, mais au contact des mains de Deveril, une onde de chaleur courut en elle. Lorsque la bouche de son compagnon se posa sur son sein, elle retint son souffle et crut défaillir en sentant une langue audacieuse

taquiner délicieusement son mamelon... Elle se cambra, s'offrant à ses lèvres.

Une douce langueur la saisit. Le contact de Deveril, de son corps ferme et musclé l'enivrait. C'est à peine si elle remarqua le moment où il commença à la déshabiller. L'instant d'après, elle était en jupon. Puis, aussi vite que sa robe, celui-ci disparut.

Deveril, agenouillé auprès d'elle, retirait maintenant sa chemise et sa culotte en daim qu'il étendit sur le sol comme un tapis. Vivienne retint sa respiration. Comme il était beau ! La jeune fille lui tendit les bras, l'attirant contre elle.

Il la recouvrit de son corps, la réchauffant dans la fraîcheur matinale. Leurs bouches se rencontrèrent, et elle entrouvrit les lèvres, répondant avec ardeur à son baiser. Elle sentit Deveril lui écarter les genoux, sa main caresser l'intérieur de ses cuisses. Une onde de plaisir la parcourut lorsque les doigts de Deveril se mirent à explorer sa féminité la plus secrète. Elle lui saisit le poignet, prise d'effroi; mais lorsqu'il voulut retirer sa main, elle l'attira de nouveau, avide de ses caresses.

Deveril quitta sa bouche et regarda Vivienne en souriant. Elle avait le nez qui pelait, les lèvres gercées et la peau brûlée par le soleil. Et elle était la plus belle femme du monde! L'aube pointait à l'horizon, les premiers rayons du jour nimbaient son corps de rose et d'or pâle. Elle était si attirante et si fragile à la fois qu'une boule se forma dans sa gorge. Elle lui sourit, et à ce petit sourire Deveril sentit son pouls s'accélérer.

Eperdu de désir, il se coula entre ses cuisses tout en lui murmurant à l'oreille :

— Je vais essayer de ne pas vous faire mal...

Une douleur aiguë et brève la transperça tandis qu'il pénétrait en elle, aussitôt remplacée par un sentiment de plénitude qu'elle n'avait jamais éprouvé. Ses hanches se soulevaient au rythme des assauts de Deveril qui éveillaient en elle des flambées de plaisir. Des gémissements toujours plus vifs lui échappaient. Soudain, Deveril cria son nom, et leurs corps mêlés l'un à l'autre roulèrent dans l'herbe, unis dans la même extase.

Lorsque Vivienne ouvrit les yeux, le soleil était levé. Le visage enfoui dans sa chevelure, Deveril lui murmurait des mots d'amour. La jeune fille sourit. Aujourd'hui, elle avait dix-sept ans. Ses anniversaires précédents avaient été célébrés dans d'élégants restaurants, à grands renforts de bougies, de pièces montées et de coûteux présents. Celui-ci était d'un genre

bien différent : comme dans un rêve, elle se trouvait nue dans une clairière, au cœur d'une contrée sauvage, et aux côtés d'un homme en tenue d'Adam. Un homme qui venait de lui faire découvrir le plaisir...

Cet homme, c'était Deveril. Et elle l'aimait.

Deveril s'appuya sur le coude et scruta le visage de Vivienne, cherchant une trace de regret ou de honte. Il ne vit qu'un bonheur radieux. Il embrassa sa compagne sur les lèvres.

— Je vous aime, Vivienne.

Elle noua les bras autour de son cou puissant, hâlé par le soleil.

— Moi aussi je vous aime, monsieur. Je vous aime de tout mon cœur !

Il lui caressa le menton du bout des doigts.

— Ne pensez-vous pas qu'il serait temps de m'appeler autrement que « monsieur » ?

— Certainement, cher « monsieur ».

Tous deux éclatèrent de rire. Puis Vivienne reprit son sérieux.

— Aujourd'hui est un jour très important, annonça-t-elle. Aujourd'hui, je suis devenue femme. Et c'est le jour de mes dix-sept ans.

— C'est vrai ? Bon anniversaire, mon amour, murmura Deveril d'une voix rauque.

Le soleil était levé depuis longtemps lorsque Vivienne et Deveril regagnèrent le campement. Tous les hommes paraissaient très affairés par les préparatifs du départ, et leur arrivée passa quasiment inaperçue. C'est du moins ce que crut d'abord Vivienne. Mais elle constata rapidement que nul n'ignorait ce qui s'était passé. Ethan, en particulier, rougissait comme un collégien à chaque fois qu'elle lui adressait la parole. Elle n'en ressentit néanmoins aucun embarras : Ethan lui paraissait soudain très jeune, du haut de sa toute nouvelle expérience...

Avec Truman Waggoner, ce fut une autre paire de manches. Il ne cessait de l'épier d'un œil sarcastique et ces regards déplacés la faisaient bouillir de rage. Ce qu'elle avait partagé avec Deveril était beau et sacré. Et Waggoner essayait de souiller son amour par des allusions égrillardes.

Un peu plus tard dans la matinée, comme elle ramassait des racines comestibles pour le ragoût de Baptiste, il s'approcha.

— Vous cherchez quelque chose ? Ou quelqu'un ? demanda-t-il d'un air entendu.

Vivienne fit mine de n'avoir pas entendu, mais il insista.

— Si vous avez besoin d'un homme, je suis à votre disposition.

Vivienne se sentit rougir, à la fois de colère et de gêne.

— Si j'ai besoin d'aide, j'espère ne pas avoir à vous déranger, monsieur Waggoner.

— Mais ça ne me dérangera pas du tout ! Et je n'ai pas parlé d'une aide quelconque, mademoiselle. J'ai dit : « Si vous avez besoin d'un homme... » Ne m'oubliez pas !

Elle lui tourna le dos, trop furieuse pour répondre.

Allait-il la laisser en paix, à la fin ? Mais non, il s'incrustait.

— Est-ce que je vous ai parlé de ce Pied Noir que j'ai rencontré il y a deux jours, quand je suis revenu de la chasse ? Je parie que non.

Vivienne continua sa cueillette comme si de rien n'était.

— Dans ce cas, reprit Waggoner, je ne vous ai pas parlé non plus du Français. Celui qui vit avec une bande de Pieds Noirs.

Il remarqua que Vivienne avait tressailli.

— Ça fait dix ans qu'il est avec eux, poursuivit-il. Originaire de Louisiane, à ce qu'il paraît... Bon, eh bien, il va falloir se préparer au départ maintenant. Il paraît qu'on va prendre droit vers le nord. Plutôt curieux, d'ailleurs. Ce Peau-Rouge m'a dit que le Français et sa bande ont établi leur campement à cinq ou six kilomètres d'ici, vers l'ouest...

Vivienne fit volte-face. Un Français de Louisiane... Se pouvait-il que ce fût oncle Philippe ?

— Pourquoi n'en avez-vous rien dit à Deveril ? s'écria-t-elle. Allons le trouver immédiatement !

Waggoner la saisit par le bras.

— Hé là, du calme, mademoiselle. J'ai parlé à Deveril. Il y a deux jours de ça. Et il m'a dit de garder le silence là-dessus.

— Vous mentez !

— S'il y a un menteur dans cette affaire, ce n'est pas moi, répliqua Waggoner avant de s'éloigner en sifflotant.

Vivienne était furieuse. Jamais Deveril ne lui aurait caché quelque chose d'aussi important ! Waggoner avait sûrement inventé toute cette histoire dans le seul but de se rendre intéressant.

Naomi s'approcha, un panier à la main.

— M. Waggoner vous a observée toute la matinée, dit-elle.

— Je n'aime pas cet homme, répliqua Vivienne avec une grimace de dégoût. Il y a quelque chose de déplaisant en lui, il me répugne !

Sa voix trahissait une telle colère que son amie la regarda, sidérée.

— Il m’a toujours semblé très obligeant, objecta Naomi.

— C’est ce que je croyais, moi aussi.

Vivienne se mordit la lèvre inférieure.

— Sois prudente, Naomi. Méfie-toi de lui.

Mais sa compagne se retrancha derrière sa réserve habituelle et se mit à ramasser des racines en silence. Vivienne n’était pas tranquille. Sa brève expérience de la vie lui avait appris à distinguer entre l’innocente taquinerie et la provocation, entre l’amour et la luxure. Elle espérait que Naomi savait faire la différence, elle aussi. Absorbée dans ses pensées, elle ne remarqua pas la silhouette qui venait de se glisser dans le canyon, silencieuse comme un chat.

Naomi se redressa d’un mouvement vif et gracieux; faisant bouffer sa jupe, elle pivota sur ses talons, et Vivienne l’entendit pousser un cri. La jeune fille bondit sur ses jambes. Un Pied Noir se tenait à moins de trois mètres, nonchalamment appuyé à un gros rocher. La couleur de ses vêtements se fondait avec l’ocre rouge de la pierre.

Les hommes accouraient du campement, l’arme à la main, mais c’est à peine si le jeune Indien les gratifia d’un coup d’œil avant de reporter son regard sur Naomi. De taille moyenne, vêtu d’une culotte en daim, la chemise ornée de broderies rouges et jaunes, un collier de coquillages et de griffes d’ours autour du cou, il paraissait très exotique mais pas du tout effrayant. Il ne portait pas d’arme et souriait de toutes ses dents, qu’il avait fort blanches.

Dès que Deveril l’aperçut, il fit un signe à ses hommes de reculer; lui-même ralentit le pas mais continua à braquer son arme sur l’Indien. Vivienne s’étonna. Qu’y avait-il à craindre de cet inoffensif sauvage ?

Elle vit Jack O’Malley et George Pritchard prendre position de part et d’autre de l’Indien. Deveril cria quelque chose dans une langue qu’elle ne connaissait pas. Le Pied Noir lui répondit de même.

Deveril avança sa main gauche, et l’Indien lui lança un petit objet très brillant qu’il attrapa avec adresse. D baissa les yeux et examina l’objet. Une lourde bague en or ornée d’une émeraude... Alors, il baissa son pistolet, le remit à sa ceinture, puis tendit la main à l’Indien.

— Je m’appelle Deveril.

— Et moi Loup Rouge, répondit le jeune homme avec fierté, dans un anglais fortement teinté d’accent français.

Deveril sourit.

— Je vois que d’Arcy est passé par là.

— D’Arcy. Oui, fit l’Indien avec un hochement de tête.

Deveril le mena au campement. Il questionna Loup Rouge sur l’endroit où se trouvait le Français, mais l’Indien restait évasif. Impossible de savoir exactement où était passé d’Arcy !

En l’honneur du visiteur, Baptiste servit un véritable festin : à l’inévitable ragoût vinrent s’ajouter du poisson à la vapeur, des moules d’eau douce et des fruits séchés pochés dans du rhum.

Dans l’une des coquilles, Vivienne trouva une grosse perle de nacre aux reflets irisés.

— Regardez! s’écria-t-elle, émerveillée.

Deveril se pencha vers la jeune femme et lui chuchota à l’oreille :

— Je la ferai monter en bague pour vous. A moins que vous ne préféreriez une émeraude assortie à vos yeux?

Vivienne lui lança un regard de sous ses longs cils.

— Et si je voulais avoir les deux ?

— Tout ce que vous désirez, vous l’aurez ! assura Deveril.

Loup Rouge observait ce petit aparté avec intérêt.

— Ta femme n’a pas de bijoux, fit-il remarquer dans sa langue. Es-tu pauvre au point de ne pouvoir lui en offrir?

— Je lui promettais justement de lui acheter quelques parures, répondit Deveril.

L’Indien nettoya prestement sa gamelle de ragoût.

— Je connais un homme qui a beaucoup de bijoux à vendre, dit-il. Je te l’amènerai.

Loup Rouge tint parole. En fin d’après-midi, il revint en compagnie d’un homme aux cheveux roux et d’un jeune garçon à la peau d’ébène et aux cheveux courts et crépus. Le garçon écarquilla les yeux en voyant Naomi. Émerveillé, il pointa le doigt sur sa peau, puis sur celle de la jeune Noire. Celle-ci essaya de lui parler en anglais, puis en français, mais il l’écouta sans comprendre.

Par le truchement de Deveril, Loup Rouge expliqua que le garçon était le fils d’un trappeur à la peau noire et d’une femme de sa tribu. Il avait été élevé chez les Indiens. Malgré sa timidité, le jeune garçon se laissa vite charmer par la gentillesse de Vivienne et de Naomi.

L’homme aux cheveux roux se présenta à son tour.

— Je m’appelle MacAllister, dit-il.

L'Ecossais ôta les deux sacoches fixées à sa selle.

La première contenait tout un assortiment de lames de rasoir, de couteaux effilés, de mocassins, de blagues à tabac. Au milieu de ces objets à usage domestique se trouvait un gros boîtier en or. Deveril reconnut aussitôt l'affreuse montre de gousset qu'il avait subtilisée à d'Arcy.

— D'où la tenez-vous? interrogea-t-il.

— C'est un aristo de Français qui me l'a cédée. Il préférait avoir une gourde remplie de whisky plutôt que de regarder l'heure à cette tocante, à ce qu'il m'a dit.

— Je partage son avis, fit Deveril avec un sourire.

Il reconnaissait le style de d'Arcy...

— Et maintenant, reprit-il après avoir choisi un couteau dans la sacoche, qu'avez-vous à proposer à ces dames?

MacAllister ouvrit la deuxième sacoche. Vivienne et Naomi écarquillèrent les yeux : des onguents pour les coups de soleil, de la crème pour adoucir les mains rêches et les lèvres gercées; des aiguilles et des dés à coudre, des peignes en ivoire et en écaille de tortue, des brosses, des rouleaux de ruban...

Comme les jeunes femmes s'exclamaient devant ces merveilles, MacAllister tira de sa poche un petit sac qu'il ouvrit soigneusement. Des amulettes, des bracelets, des colliers de perles et de coquillages, des bagues de cuivre et d'argent scintillèrent au soleil au milieu d'un fouillis de pierres multicolores — agates, jaspes, turquoises...

Deveril sourit en voyant le ravissement de Vivienne et de Naomi.

— Choisissez ce qui vous plaît, dit-il. En rétribution pour vos corvées domestiques.

Vivienne avait déjà jeté son dévolu sur un collier de nacre incrusté d'argent et de turquoises; Naomi, cependant, hésitait.

— Allons, choisissez quelque chose, vous aussi, l'encouragea Deveril.

Mais la jeune femme n'osait toujours pas. A cet instant, comme Loup Rouge se penchait en avant, un petit objet brillant jaillit du col ouvert de sa chemise en peau de daim. Un pendentif en or incrusté d'une pierre verte translucide, taillée en forme de flèche.

Naomi écarquilla les yeux. C'était le plus beau bijou qu'elle eût jamais vu ! Son regard émerveillé n'échappa pas à l'Indien.

Il lui tendit le pendentif sur sa paume en prononçant rapidement quelques mots. Deveril haussa les sourcils, demanda quelque chose à l'Indien dans sa

langue et écouta sa réponse.

Deveril se tourna vers Naomi.

— Le pendentif est à vous. Loup Rouge vous l'offre. Il ne demande aucun paiement en échange. C'est un cadeau.

— Un cadeau ? Pour moi ?

Naomi regarda Loup Rouge, à la fois incrédule et ravie, les yeux brillant de joie. C'était la première fois que quelqu'un lui faisait un cadeau... Des larmes lui montèrent aux yeux et elle se détourna, gênée. Vivienne sentit qu'une diversion s'imposait.

— Oh ! regardez cette drôle de montre ! s'écria-t-elle en riant. Vous ne voulez pas la prendre, Deveril ? C'est exactement le genre de chose dont un gentleman ne saurait se passer dans ces contrées sauvages.

Elle ne croyait pas si bien dire. Deveril soupesa pensivement la montre et fronça les sourcils. Celle-ci était curieusement légère. Il ouvrit le boîtier et réprima un juron. D'Arcy avait mésestimé la curiosité des Indiens pour les objets appartenant aux Visages pâles. Quelque entreprenant Pied Noir avait retiré le couvercle pour s'en faire un joli pendentif, sans doute. Le mécanisme avait disparu. Envolés également les instructions dissimulées dans le boîtier...

Deveril jeta un regard à Loup Rouge. Une lueur amusée passa fugitivement dans les yeux de l'Indien — ou bien n'était-ce qu'un jeu de lumière ? La lueur disparut instantanément, mais tous les sens de Deveril étaient en alerte. Il sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque. Son instinct ne l'avait jamais trompé.

Le danger guettait, tout proche.



13

— Ne vous éloignez pas du campement ou faites-vous accompagner par un homme armé, recommanda Deveril.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur, répondit Vivienne avec un sourire espiègle. Je vais faire un brin de toilette et nouer mes nouveaux rubans verts dans mes cheveux pour mieux vous plaire.

— Vous me plairiez infiniment plus en ne commettant pas d'imprudences, répliqua Deveril. Promis ?

— Juré ! s'écria Vivienne en courant vers la rivière.

Une heure plus tard, assise sur un gros rocher, elle démêlait ses boucles mouillées en pensant à Deveril. Il y avait tant de choses qu'elle désirait savoir sur lui. Mais chaque fois qu'elle l'interrogeait, il éludait ses questions.

Il est vrai que l'heure ne se prêtait pas franchement aux longues conversations et aux confidences. Vivienne était prise par les tâches domestiques et Deveril passait le plus clair de son temps chez les Indiens. Il avait décidé que l'expédition ne resterait que quelques jours sur le site, le temps de négocier avec la tribu de Loup Rouge les chevaux nécessaires pour la suite du voyage. Après quoi ils lèveraient le camp. Mais peut-être l'une d'entre elles choisirait-elle de prendre une autre route ?

La jeune femme sourit. Deveril et elle n'étaient pas les seuls à soupirer l'un pour l'autre. Loup Rouge manifestait un intérêt marqué à Naomi. Lorsqu'il venait au campement, il ne la quittait pas des yeux, et la jeune Noire prenait l'air faussement dégagé d'une femme qui se sait courtisée. Et quand elle regardait le visage régulier de Loup Rouge, son corps ferme et musclé, l'admiration se lisait sur son visage d'ébène...

Il commençait à faire frais, songea Vivienne en frissonnant. Le jour baissait, l'ombre gagnait la rivière. Un peu plus haut, on entendait les eaux tumultueuses d'une cascade. La jeune femme se leva et monta sur un escarpement dominant le torrent aux eaux tumultueuses qui se jetait un peu plus bas dans la rivière.

Elle s'installa confortablement au soleil sur un rocher plat, derrière un gros bloc de calcaire qui la dissimulait complètement de la rive, étendit ses cheveux mouillés sur ses épaules pour les sécher avant la nuit, et, souriant à de radieux rêves d'avenir, glissa insensiblement dans une douce somnolence.

Un bruit de voix la tira de sa rêverie, et elle tressaillit de joie en reconnaissant celle de Deveril. La jeune femme allait s'élancer à sa rencontre lorsqu'elle se ravisa. Peut-être serait-il fâché de constater qu'elle s'était éloignée du camp, en dépit de ses recommandations... Leur relation était encore bien fragile et elle ne voulait pas risquer de tout gâcher par son insouciance. Vivienne décida donc d'attendre discrètement derrière son rocher que Deveril soit reparti, après quoi elle regagnerait discrètement le campement.

Les voix étaient plus perceptibles maintenant. Avec précaution, Vivienne jeta un coup d'œil de derrière le gros bloc de calcaire. Deveril et l'Ecossais aux cheveux roux se tenaient sur un replat surplombant les rapides, à bonne distance de l'endroit où se trouvait la jeune femme. Mais la forme particulière des parois de calcaire répercutait leurs paroles.

— ... C'est à La Nouvelle-Orléans que j'ai appris que vous seriez mon contact ici, disait Deveril. Mais pourquoi diable avez-vous laissé les Indiens toucher à cette montre?

— Moi ? Détrompez-vous, ce sont les Indiens qui me l'ont transmise.

— Tiens, tiens... Cela éclaire les choses d'un jour entièrement nouveau, observa Deveril. Maintenant que je sais que notre contact chez les Pieds Noirs est sûr, je peux essayer de joindre Dontjon.

MacAllister parut soulagé.

— Je ne savais pas que son émissaire vous avait trouvé.

— Comment ça? s'étonna Deveril. C'est lui-même qui vous a amené au campement.

— Loup Rouge? interrogea MacAllister.

— Mais oui. Du moins, c'est ce que je présume. Il est jeune et semble inexpérimenté, mais quelque chose me dit qu'il est beaucoup plus malin

qu'il n'y paraît. Je parie qu'il œuvre en coulisse avec Dontjon pour inciter les tribus à se soulever.

— Oui, c'est un rusé renard. Mais si c'est lui qui doit vous mener à Dontjon, vous êtes dans de sales draps.

— Que voulez-vous dire?

— Il traite d'une main avec les Anglais et de l'autre avec les Américains. D'Arcy m'a envoyé exprès ici pour vous prévenir que Loup Rouge était à la solde de Romeo Jones — que le diable l'emporte celui-là !

— Un agent double, murmura Deveril. Ainsi, Loup Rouge jouerait sur les deux tableaux pour nous monter les uns contre les autres. Peut-être espère-t-il que nous allons nous entretuer tous jusqu'au dernier?

Il y eut un silence.

— Eh bien, capitaine, reprit MacAllister, que fait-on? On demande malgré tout à Loup Rouge d'arranger un rendez-vous avec Dontjon? Pensez-vous qu'il acceptera?

« Capitaine » ?

Vivienne n'y comprenait plus rien. Qui était ce d'Arcy ? Et que signifiaient toutes ces sombres histoires d'agent double? Un écureuil venu d'on ne sait où détala en frôlant le bout de sa bottine, mais elle ne broncha pas, plus immobile qu'un tronc d'arbre.

— Nous avons un avantage sur lui, reprit lentement Deveril. Il manifeste un intérêt évident pour Naomi. Ce qui nous permettrait de le manœuvrer le cas échéant...

— C'est très délicat, ne croyez-vous pas? objecta MacAllister.

Deveril eut un sourire énigmatique.

— Il y a de l'or ici, des terres et des fourrures à foison, sans compter la voie de passage vers le Pacifique, dit-il d'une voix résolue. Il suffirait d'un rien pour que les Pieds Noirs et les Crow se soulèvent et massacrent tous les Américains qui s'aventureraient sur leurs terres.

— Oui, c'est sûr, grommela MacAllister. Rien de plus facile...

Vivienne frissonna. Comment pouvaient-ils évoquer froidement la mort de milliers de gens ? Elle ne reconnaissait plus Deveril...

— Cet Indien... Loup Rouge... sait-il ce que nous voulons de lui?

— Il est très malin. Je suis sûr qu'il a son idée. Seulement, il se trompe. Il pense sans doute que notre objectif est le territoire de l'Oregon... D'ailleurs, Vivienne et Naomi en sont persuadées elles aussi, ainsi que la plupart des autres membres de l'expédition. Mis à part Ethan, O'Malley et

Baptiste, tous croient dur comme fer que le but de l'expédition est de faire du commerce avec les Indiens. Pour l'amour du Ciel, MacAllister, ne les détrompez pas. Et pas un mot au sujet de ce Français, celui qui se trouve dans le camp des Pieds Noirs près de Wild Rock. Pas encore...

Vivienne chancela. Waggoner avait donc dit vrai ! Ses oreilles se mirent à bourdonner, et c'est à peine si elle entendit les dernières phrases échangées par les deux hommes.

— C'est très imprudent d'avoir emmené ces deux filles...

— Ceci ne regarde que moi, répliqua Deveril d'un ton glacial. Je sais ce que je fais.

— Je l'espère pour vous. Leurs têtes sont mises à prix. Et la récompense offerte représente une jolie somme, ma foi...

Les voix s'éloignèrent. Vivienne jeta un coup d'œil par-dessus le rocher. Les deux hommes redescendaient la rive en direction du campement. En les suivant des yeux, la jeune femme sentit un froid glacial la pénétrer. Elle venait d'apprendre que Deveril était un espion. Un agent britannique. Et qu'il n'hésiterait pas à se servir de Naomi — ou d'elle-même — pour parvenir à ses fins. Tous ses espoirs, tous ses rêves s'écroulaient. L'homme qu'elle aimait avait usé d'elle comme d'un pion, elle ne représentait strictement rien pour lui, sinon peut-être une agréable distraction...

Blessée, humiliée, les yeux brouillés de larmes, elle prit le chemin du retour, trébuchant sur les rochers. Que faire? A qui se confier? Une seule amie lui restait désormais : Naomi. Il fallait la trouver de toute urgence.

De retour au campement, Vivienne dut prendre son mal en patience. Naomi aidait Baptiste à préparer le dîner. Lorsqu'ils eurent fini, une querelle s'éleva entre Jack O'Malley et Ethan, chacun s'accusant mutuellement d'avoir déplacé la mallette de Deveril, une mallette contenant les cartes et le plan de route de l'expédition. Deveril y tenait comme à la prunelle de ses yeux et elle avait disparu !

Désœuvrée et peu concernée par ce différend, Vivienne regagna sa tente et s'écroula en pleurs sur la couverture déchirée qui lui servait d'oreiller. Bientôt, elle entendit Deveril partir à un rendez-vous avec Loup Rouge et ceux de son clan pour régler la question des chevaux. Alors seulement, elle se risqua au-dehors.

Les hommes étaient occupés à avaler leur repas du soir. C'était le moment idéal pour parler discrètement à Naomi. Nul ne prêta attention aux deux jeunes femmes qui s'éloignaient en direction des « toilettes des dames ».

— Que se passe-t-il? demanda Naomi avec inquiétude.

Quelque chose de grave était arrivé, la jeune Noire le pressentait.

— Pas ici, chuchota Vivienne.

Elle conduisit son amie dans le canyon. Toutes deux gravirent un monticule boisé et s'arrêtèrent au pied d'un piton rocheux qui les dissimulait aux regards.

— Nous sommes en danger, commença Vivienne, la voix tremblante. Nous ne pouvons faire confiance à personne. Pas même... pas même à Deveril.

Elle s'interrompit. Les mots pesaient telles des pierres dans sa gorge, elle ne parvenait pas à les évacuer.

— Il... c'est un espion britannique, articula-t-elle enfin. Ethan et les autres font partie du complot. Il veulent soulever les Indiens contre les Américains. S'ils apprenaient que nous les avons démasqués...

Naomi sentit son sang se glacer dans ses veines.

— Vous êtes sûre de ce que vous avancez?

Vivienne essuya une larme.

— Hélas, oui. Il n'y a pas d'erreur possible. Deveril... je l'ai entendu se condamner lui-même.

— Et moi qui le prenais pour un homme honorable, commença Naomi.

— Tu ne sais pas tout, l'interrompit Vivienne. Il y a un Français qui vit avec les Pieds Noirs, pas très loin d'ici. Oh ! Naomi, je suis sûre que c'est mon oncle ! Deveril le sait depuis deux jours et ne m'en a pas soufflé mot. Il faut que nous retrouvions oncle Philippe. C'est notre seule chance.

Naomi écoutait gravement son amie.

— Pensez-vous... pensez-vous que Loup Rouge peut nous conduire jusqu'à cet homme? demanda-t-elle.

— Loup Rouge ! Il est pire qu'eux tous réunis. C'est un agent double! Tantôt d'un côté tantôt de l'autre, selon ce qui l'arrange.

A peine Vivienne avait-elle prononcé ces mots qu'elle aperçut l'Indien sur son cheval, dans le canyon. Il se trouvait au-dessus des rapides et hors de vue du campement. Soudain il tira sur les rênes, sauta à terre et s'enfonça dans un petit ravin boisé. L'instant d'après, Vivienne le vit réapparaître sur la rive. Il tâtonna dans un tronc d'arbre creux et en retira un objet en cuir que la jeune femme reconnut sur-le-champ : la mallette à cartes de Deveril. Loup Rouge l'ouvrit, feuilleta une liasse de papiers, en prit un et remit la mallette en place.

— Les cartes ! s'exclama Vivienne. Il les laisse là à l'intention de ses complices. Je suis sûre qu'elles nous mèneront jusqu'à oncle Philippe.

Tout en regagnant le campement, les deux jeunes femmes échafaudèrent un plan. Baptiste leur avait donné quartier libre pour la soirée. Elles feraient mine d'être fatiguées mais, au lieu de se retirer sous leur tente, elles iraient chercher la mallette dans le canyon. Nul ne s'apercevrait de leur absence.

Une heure plus tard, lorsqu'elles parvinrent à la cachette, le crépuscule tombait. Naomi resta sur la rive, montant la garde pendant que Vivienne allait chercher la mallette.

Elle crut un instant que le trésor avait disparu. Tâtonnant dans le tronc d'arbre, ses doigts ne rencontrèrent d'abord que du terreau, de la mousse et des bouts de bois pourri. Puis elle toucha quelque chose... Du cuir! Vite, elle tira la mallette et courut se mettre à l'abri derrière un rocher.

Elle allait prendre les cartes qui lui seraient utiles pour retrouver son oncle et replacerait le reste dans la cachette. De cette façon, personne ne se douterait de quoi que ce soit... D'une main nerveuse, elle défit la courroie de la mallette. Des cartes, des lettres et des documents s'éparpillèrent sur ses genoux.

Elle lança un coup d'œil à Naomi, qui montait toujours la garde sur la rive. Tout allait bien de ce côté-là, nul danger à craindre. Elle commençait à feuilleter les documents lorsqu'elle entendit une branche craquer et leva la tête.

Truman Waggoner venait de sortir du taillis.

Vivienne fourra précipitamment les documents dans la mallette et boucla la courroie cependant que Waggoner s'avançait vers elle, un sourire froid aux lèvres.

— Donnez-moi ça ! ordonna-t-il.

Instinctivement, elle serra la mallette sur sa poitrine, la protégeant de ses bras.

— C'est moi qui l'ai trouvée, dit-elle.

— Je le vois bien. Seulement, cette mallette m'appartient.

— Les cartes qu'elle contient appartiennent à M. Deveril, répliqua Vivienne fermement.

Waggoner cessa de sourire.

— Donnez-moi ces cartes, mademoiselle, sinon vous pourriez le regretter.

— Je pense que je vais les garder, monsieur.

— Il me faut ces cartes, vous entendez ? Et je les aurai !

Vivienne se leva et fit un pas en arrière, vers la rive. Le regard de Waggoner ne lui disait rien de bon... Derrière elle, le bruit des rapides se rapprochait. La jeune femme balaya la rive d'un rapide regard : Naomi avait disparu. Que faire? Où fuir...?

— Pourquoi avez-vous tellement besoin de ces documents? demanda-t-elle, essayant de gagner du temps.

Un mince sourire glissa de nouveau sur les lèvres de Waggoner.

— Je dois déterminer ce que les Américains et leurs alliés savent exactement. Vous êtes d'origine française, mademoiselle, et je connais l'état d'esprit des familles créoles. Les conflits d'intérêt entre l'Angleterre et les Etats-Unis ne vous concernent pas réellement, car votre loyauté va à la France.

— Vous vous trompez, monsieur! s'écria Vivienne avec un mouvement de recul.

— Mademoiselle, je sais où est votre oncle, insista Waggoner. Choisissez la cause de l'Empire britannique, et je vous mènerai auprès de lui. Les Pieds Noirs n'aiment pas les Américains. Deveril et ses hommes n'ont aucune chance avec eux.

Vivienne fut saisie de stupeur. Un vif soulagement l'envahit.

— Ce n'est donc pas Deveril, l'agent britannique, mais vous !

Waggoner s'esclaffa.

— Vous suspectiez Deveril d'être à la solde des Anglais ? Très amusant ! Mais trêve de plaisanterie. Donnez-moi ces papiers.

La jeune femme jeta un regard éperdu autour d'elle, priant tous les saints du Paradis pour que Naomi fût allée chercher du secours. Waggoner lui barrait le passage, plus menaçant que jamais. Aucune issue possible, elle était bloquée sur une saillie rocheuse surplombant les eaux tumultueuses du torrent. Vivienne blêmit. Si Waggoner s'emparait des précieux documents, elle était perdue, ainsi que Deveril et ses hommes... Sans hésiter, la jeune femme jeta la mallette dans les rapides.

Les feuillets s'éparpillèrent dans l'écume bouillonnante, puis disparurent dans l'eau noire. Waggoner regardait la jeune fille, saisi de stupeur. La haine lui déformait le visage.

— Sale petite garce ! hurla-t-il, oubliant instantanément toutes ses bonnes manières.

Il saisit Vivienne par le bras, la tira vers lui et lui appliqua une main sur la bouche pour l'empêcher de crier. Elle essaya de se débattre, mais c'est à

peine si elle pouvait respirer. Elle serra les dents. Il fallait tenir jusqu'à l'arrivée des secours!

Waggoner la poussa vers le ravin, et tous les espoirs de la jeune femme s'évanouirent. Loup Rouge se tenait dans l'ombre des arbres, Naomi devant lui, une main passée autour de sa taille, l'autre sur sa bouche en guise de bâillon.

— Elle essayait de filer en douce, expliqua-t-il.

Vivienne tressaillit. Loup Rouge s'exprimait dans un anglais irréprochable, sans une trace d'accent français !

— Il ne manquait plus que celle-là, maugréa Waggoner. Nous voici avec deux fardeaux sur les bras.

Loup Rouge plissa les yeux, considérant attentivement son acolyte.

— Que comptez-vous faire d'elles ? demanda-t-il.

— Je vais prendre la petite Créole avec moi au village. Quant à l'autre...

Waggoner indiqua Naomi du menton.

— ... emmène-la dans un endroit discret et débarrasse-toi d'elle.

Naomi roula des yeux épouvantés tandis que Loup Rouge répliquait sans broncher :

— Je l'emmène au village.

— Pas question ! hurla Waggoner. Fais ce que je te dis, tu entends? Et n'oublie pas de dissimuler le cadavre !

Saisie d'horreur, Vivienne lutta désespérément pour se libérer. Mais quelque chose de dur la heurta à la base du crâne, et une galaxie d'étoiles lui papillonna soudain dans la tête.

Lorsque la jeune femme revint à elle, elle était adossée à un arbre, pieds et mains ligotés. Le soleil matinal dardait ses rayons droit sur son visage. Ses yeux lui faisaient mal, le sang cognait à ses tempes et une vive douleur lui vrillait le crâne.

Un homme en culotte de peau d'élan et chemise à franges était assis non loin, appuyé contre un rocher. Loup Rouge? L'homme tourna légèrement la tête vers elle, et Vivienne reconnut Truman Waggoner. Il mangeait quelque chose qui sentait le poisson séché. La jeune femme se détourna, le cœur barbouillé.

— Enfin réveillée, à ce que je vois, dit-il. J'ai bien cru que vous alliez passer l'arme à gauche. C'eût été bien regrettable, vraiment. Vous êtes ma monnaie d'échange, comprenez-vous? Deveril me donnera tous les

renseignements que je veux si je lui restitue votre précieuse personne saine et sauve.

Vivienne sentit les larmes lui monter aux yeux. Tout cela était sa faute ! Si elle n'avait pas douté de Deveril, Naomi serait toujours en vie et toutes les deux se réveilleraient en ce moment même au campement, libres comme l'air... Mais il ne servait à rien de se lamenter. Il fallait agir, faire quelque chose... Oui, mais quoi?

La jeune femme redressa la tête, examinant les alentours. Ils se trouvaient dans la montagne, bien au-dessus de la rivière. Une chute d'eau grondait à quelque distance. Vivienne leva les yeux. Un aigle planait dans le ciel, au loin, guettant sa proie. A l'ouest, les cimes enneigées des Rocheuses étincelaient au soleil. Le campement devait se trouver au sud-ouest. Si seulement elle pouvait s'échapper...

Vivienne remua d'un côté puis de l'autre, faisant mine de chercher une position plus confortable tout en vérifiant la solidité de ses liens. Rien à faire de ce côté-là. En la voyant se tortiller, Waggoner abandonna son petit déjeuner et vint lui libérer les bras et les jambes.

— Vous avez sans doute besoin de vous isoler... Vous n'avez qu'à aller derrière ce bouquet d'arbres. Mais n'oubliez pas, je reste ici avec mon pistolet, et je n'hésiterai pas à m'en servir, le cas échéant.

Vivienne se frotta les poignets et les chevilles. Ses membres étaient ankylosés et, lorsqu'elle se leva, elle avait les jambes en coton. Il fallait gagner du temps, laisser la circulation se rétablir, et ensuite... D'un pas hésitant, Vivienne gagna le bosquet d'arbres.

Waggoner la suivit du regard. Elle disparut derrière les arbres, mais il pouvait voir un bout de sa jupe à petits carreaux blancs et roses qui dépassait sur le côté. Il s'adossa confortablement à un rocher, réfléchissant à la suite des opérations. Les cartes étaient perdues, certes, mais leur propriétaire viendrait sûrement chercher la fille. Et ce serait la fin du capitaine Deveril, des services secrets de l'armée américaine...

La demoiselle s'éternisait derrière les arbres. Waggoner commença à s'impatienter.

— Dépêchez-vous ! lança-t-il.

Aucune réaction.

— Vous m'entendez?

Pas de réponse. L'inquiétude l'aurait gagné s'il n'y avait eu le bout de vichy rose. Tout de même, elle était bien longue...

— Ça suffit maintenant. Sortez de là ou je viens vous chercher.

Waggoner se leva, gagna à grandes enjambées le bouquet d'arbres et tira sur le bout de jupe qui dépassait.

— Que... que signifie...?

La jupe tout entière lui vint dans la main. Levant les yeux, il entrevit quelque chose de blanc, au loin, qui filait en direction du campement. Il lâcha une bordée de jurons.

Vivienne se trouvait déjà à bonne distance, courant en jupon à travers la forêt.

Le sol recouvert d'un épais tapis d'aiguilles de pins séchées facilitait sa progression. Bientôt, cependant, le relief changea, et elle dut franchir de profondes ravines érodées par les pluies. Essoufflée, haletante, elle ne ralentit pas l'allure, courant aussi vite qu'elle le pouvait vers la liberté. Lancée dans sa course folle, elle ne remarqua pas que le grondement des chutes d'eau s'intensifiait. Brusquement la forêt prit fin. La jeune femme déboucha en plein soleil, au bord d'une corniche dominant un à-pic. Elle s'arrêta juste à temps. Un pas de plus, et elle se précipitait dans le vide.

Une cataracte d'eaux boueuses se déversait dans un torrent sinuant au fond d'une gorge encaissée, envoyant une pluie d'écume scintillante haut dans le ciel. A deux mètres en contrebas de la corniche commençait un sentier rocaillieux qui dévalait jusqu'au canyon. La pente était vertigineuse, mais c'était le seul moyen de descendre. Vivienne jeta un coup d'œil en bas et faillit renoncer; c'est alors qu'elle aperçut, à travers la brume d'écume, la silhouette d'un homme qui gravissait la falaise dans sa direction. Elle ne pouvait distinguer son visage, mais il portait une culotte en daim et avançait à vive allure. Deveril ! Elle était sauvée !

— Ohé ! Par ici !

Vivienne se mit à gesticuler en hurlant avec frénésie, mais le son de sa voix se perdit dans le fracas de la cataracte. Et si Deveril passait sans la voir? Il fallait faire quelque chose! Elle s'assit à l'extrême bord de la corniche, les pieds dans le vide, serra les dents et s'élança en avant, vers le sentier en contrebas.

Une douleur fulgurante lui traversa la cheville lorsqu'elle reprit contact avec la terre ferme. Elle avait eu de la chance. Seul un piton érodé l'avait empêchée de rouler jusqu'en bas, vers une mort certaine. Mais elle avait la cheville foulée. Brisée, peut-être...

La jeune femme s'assit et examina son pied qui enflait déjà. Elle ne pourrait aller bien loin en clopinant sur une jambe. Le terrain était affreusement accidenté. Partout, ce n'était que pics escarpés, ravins profonds et crevasses où l'on risquait de disparaître au moindre faux pas...

Malgré le soleil, le fond de l'air était frais. Vivienne frissonna. L'écume de la cataracte pénétrait peu à peu ses vêtements ; si elle restait là sans bouger, elle serait bientôt trempée jusqu'aux os. Et à moins que Deveril ne finisse par la trouver, elle mourrait de froid durant la nuit, c'était sûr !

Déchirant l'ourlet de son jupon, Vivienne se fit un bandage de fortune, puis elle se leva sur son pied valide et essaya avec précaution de prendre appui sur l'autre. L'expérience ne fut pas concluante. Inutile de songer à retrouver le campement avec une cheville dans cet état. Mais peut-être pouvait-elle essayer de gagner au moins un endroit plus sec, à cloche-pied ou à quatre pattes au besoin. Cela valait la peine d'essayer, décida-t-elle.

C'est alors qu'elle aperçut de nouveau Deveril. Il montait toujours, mais sur un plan perpendiculaire au sentier sur lequel elle se trouvait. Si elle ne faisait pas quelque chose, il allait passer sans même savoir qu'elle était là, à deux pas... Grimaçant de douleur, elle se mit en route, clopin-clopat. Lorsqu'elle atteignit enfin l'endroit où elle pensait trouver Deveril, elle se retourna, exténuée, et balaya du regard le paysage déchiqueté. Personne.

La douleur dans la cheville s'était étendue à tout le pied, lequel continuait à enfler. A bout de forces, Vivienne se laissa tomber sur un gros rocher.

Prise de découragement, la jeune femme allait éclater en sanglots lorsqu'elle perçut, du coin de l'œil, une silhouette se déplaçant par-delà une curieuse formation rocheuse en forme de cheminée. Le visage de Vivienne s'éclaira. Au prix d'un ultime effort, elle se leva. Imaginant déjà la surprise de Deveril lorsqu'il tomberait nez à nez avec elle, la jeune femme esquissa un pas à sa rencontre. Mais elle glissa sur une plaque de schiste, perdit l'équilibre et plongea en avant.

Droit dans les bras de Truman Waggoner.



14

Deveril retrouva Ethan et Jack O'Malley sous le rocher en surplomb qui leur offrait un abri contre la tempête. L'eau dégoulinait de ses vêtements et de ses cheveux, formant une flaque à ses pieds.

— Aucune trace de leur passage, annonça-t-il. Ni branche cassée, ni terre piétinée pour nous indiquer la direction qu'ils ont prise. Cette maudite averse a tout effacé.

Ses compagnons accueillirent la nouvelle en silence. Deveril s'assit sur le rebord de pierre. Les mains sur ses genoux, il contempla, la mine sombre, la vallée balayée par les pluies diluviennes.

Ils étaient partis dès l'aube et avaient suivi la trace de Waggoner à travers les forêts de trembles et de pins, s'élevant progressivement vers les hautes terres. Là, des formations rocheuses se succédaient à l'infini, creusées de crevasses et de précipices, hérissées de pics, de buttes et de hautes murailles dressées vers le ciel.

Il avait été décidé que le reste de l'expédition continuerait le voyage sur la rivière jusqu'au confluent où Deveril avait initialement prévu d'abandonner les embarcations. A partir de là, les hommes poursuivraient la route à cheval à travers la montagne. Le rendez-vous avec Dontjon, le tout-puissant chef des Pieds Noirs, était plus crucial que jamais. Mais en ce moment Deveril avait bien autre chose en tête.

Ethan l'observait d'un œil inquiet. Son oncle devait se sentir coupable de la disparition de ses protégées et mettait les bouchées doubles pour activer les recherches. Sa tension s'était communiquée à ses compagnons. Ethan avait les nerfs à fleur de peau et Jack O'Malley, l'Irlandais le plus placide du monde, s'agitait tel un gardon jeté vif dans la friture.

Deveril, lui, avait l'air aussi calme et maître de lui qu'à l'ordinaire, mais intérieurement l'anxiété le dévorait. Qu'était-il arrivé à Vivienne et à Naomi? Elles avaient disparu la veille, peu avant le coucher du soleil. En même temps que Truman Waggoner. Et il ne pouvait s'agir d'une simple

coïncidence! Mon Dieu, peut-être étaient-elles mortes toutes les deux maintenant et lui était là, impuissant, à se ronger les sangs!

Deveril poussa un juron sourd. Les dernières empreintes de sabots observées avant que la pluie n'eût tout effacé indiquaient que Waggoner n'avait emmené qu'une seule femme avec lui. Et quand les trois hommes étaient tombés sur le premier campement du traître, ils avaient trouvé la jupe de Vivienne accrochée à une branche tel un drapeau... Depuis lors, Deveril ne vivait que dans l'espoir de la sauver. Ou de la venger.

Autour d'eux, la tempête se déchaînait de plus belle, rendant plus pesant encore le silence qui régnait dans leur précaire abri. O'Malley but une gorgée à sa flasque et la tendit à Deveril.

— A quel moment avez-vous commencé à suspecter Waggoner? demanda-t-il.

Deveril refusa d'un geste la flasque de whisky.

— En fait, je le soupçonnais depuis le début.

— Comment cela, mon oncle? s'étonna Ethan. Vous l'avez pourtant emmené à Juniper Hill, dans le cimetière !

— Je voulais le mettre en confiance, faire en sorte qu'il ne se doute de rien. Je pressentais qu'il mijotait quelque chose.

Il serra les poings.

— J'aurais dû être plus méfiant. J'étais tellement sûr de pouvoir le tenir à l'œil ! A un moment ou à un autre, il se serait démasqué, et je l'aurais pris à son propre piège. Je sais depuis longtemps que Waggoner et l'insaisissable Romeo Jones ne sont qu'une seule et même personne. MacSweeney me l'avait avoué, persuadé qu'il allait m'expédier ad patres. Mais je suis parvenu à m'emparer de l'arme qu'il braquait sur moi et j'ai envoyé son âme rôtir en enfer. J'espère que celle de Waggoner la rejoindra bientôt !

Un éclair aveuglant troua la nuit. La foudre venait de s'abattre sur un pin, à une centaine de mètres à peine, et la violence de la déflagration fit trembler le roc sous leurs pieds. L'arbre s'abattit avec un craquement sinistre, par-delà le rideau de pluie qui semblait les séparer du reste du monde. Puis l'averse cessa brusquement, faisant place à une brume grise flottant dans les airs comme des vapeurs d'encens.

Ethan s'adossa à la paroi rocheuse.

— Qu'allons-nous faire maintenant que nous avons perdu leur trace?

Deveril desserra lentement les poings et reposa ses mains à plat sur ses cuisses.

— Nous avons exploré toutes les directions possibles. A moins que Waggoner ne soit assez stupide pour revenir sur ses pas, ce qui me paraît improbable, il ne lui reste que deux solutions : continuer vers les Rocheuses ou mettre le cap au nord, vers le camp des Pieds Noirs.

O'Malley acquiesça.

— D'après MacAllister, leur village n'est pas très important. Nous avons suffisamment d'hommes pour lancer un assaut, le cas échéant.

— Non, j'ai un autre plan, reprit Deveril. Si Loup Rouge n'est pas impliqué jusqu'au cou dans cette affaire, je veux bien manger mon cheval, sabots compris...

Une détermination farouche se peignit sur son visage.

— Et je compte lui rendre une petite visite dès cette nuit.

Un éclair illumina le ciel sombre et, au loin, retentit le grondement du tonnerre.

Plus haut dans la montagne, par-delà le camp de fortune de Deveril, un cheval portant deux cavaliers avançait sur le chemin glissant. Ils avaient évité la pluie de justesse; le ciel était sombre, mais les gros nuages noirs roulaient maintenant en direction de la vallée.

— Où m'emmenez-vous? demanda Vivienne.

— Vous le découvrirez bien assez tôt.

La jeune femme frissonna, transie de froid, tandis que Waggoner essayait de faire avancer son cheval fatigué par de longues heures de route. Elle avait commencé le voyage vêtue de son seul jupon, claquant des dents jusqu'à ce que Waggoner finisse par tirer une vieille couverture de laine de sa sacoche.

— Je dois veiller sur votre santé, avait-il expliqué, railleur. Vous me servirez d'appât dans le piège que j'ai concocté pour Deveril.

Elle avait pris la couverture en le regardant d'un œil froid.

— Comment devient-on un traître à sa patrie? avait-elle demandé.

— Je n'ai pas de patrie. Je suis né en Louisiane, de parents anglais, lorsque le territoire appartenait encore à la France. Il a suffi d'une signature au bas d'un document pour que nous devenions américains. Ce pays a connu trois drapeaux successifs en l'espace de deux générations. Et nul ne sait ce qu'il deviendra à l'avenir. Quant à moi, ma décision est prise depuis longtemps. Quand j'en aurai fini avec ce que j'ai à faire ici, je partirai. Je m'achèterai un domaine en Angleterre et je deviendrai un respectable gentleman-farmer dans un pays civilisé.

Waggoner contraignit son cheval à un trot poussif et s'engagea dans un étroit défilé.

— Deveril a beau jeu de me mépriser, reprit-il, je ne suis pas né comme lui avec une cuiller en argent dans la bouche. Et s'il a tout rayé d'un trait, c'est lui-même qui l'a voulu. L'imbécile! Refuser la richesse, la sécurité... Il n'y a qu'un nanti pour faire une chose pareille !

Soudain il tira sur la bride et se dressa sur ses éperons en agitant la main.

— Je n'aime pas arriver par surprise, grommela-t-il.

Avant que Vivienne ait pu l'interroger, il s'était rassis sur sa selle et menait le cheval à travers un dédale d'énormes éboulis, témoignage de quelque ancien cataclysme. Brusquement ils débouchèrent sur un haut plateau. D'un côté, un à-pic vertigineux dominait la vallée; de l'autre, une prairie s'élevait en pente douce vers la montagne, éclairée par les rayons du soleil couchant. Un campement de Pieds Noirs s'y était établi.

L'Indien posté en sentinelle baissa son arme et les laissa passer. Apparemment, Waggoner était un familier du village.

Vivienne était si fatiguée qu'elle avait du mal à garder les yeux ouverts. Comme dans un rêve, elle vit passer un jeune garçon sur un poney peint de couleurs vives. Un peu plus loin, un groupe de femmes préparaient le repas en jacassant autour du feu. Elles se turent à leur approche, levant le nez de leur tâche pour les regarder passer avec curiosité.

Le cheval s'arrêta devant une de ces huttes dont Vivienne savait qu'elles se nommaient « tipi ». Les mains engourdies par ses liens, elle ne put se retenir au pommeau de la selle et serait tombée comme un sac si Waggoner, sautant à terre, ne l'avait rattrapée au dernier moment. Pour la punir de sa tentative de fuite, il l'avait privée de nourriture et d'eau et Vivienne n'avait rien mangé depuis le déjeuner de la veille.

A peine sur ses jambes, elle chancela et ferma les yeux, prise de vertige.

Lorsqu'elle ouvrit les paupières, elle se trouvait à l'intérieur d'un tipi, étendue sur une couverture de laine qui avait connu des jours meilleurs. Le soleil filtrait à travers les peaux d'élan, tendues sur des mâts, qui constituaient les murs de la hutte. Prise d'une douce torpeur, elle glissa insensiblement dans le sommeil de plomb de la jeunesse. A son réveil, l'aube était levée depuis longtemps. Remuant les mains, elle constata alors que ses liens avaient disparu.

Vivienne se retourna sur le côté, l'esprit encore embrumé. Où se trouvait-elle? Une douleur à la cheville lui rafraîchit instantanément la mémoire. La

jeune femme se mordit la lèvre de dépit. Elle avait dormi comme une souche alors qu'elle comptait profiter de la nuit pour s'échapper !

Car il fallait fuir, c'était sa seule chance de salut. Deveril ignorait où Waggoner l'avait emmenée; si elle voulait le retrouver, il fallait qu'elle parvienne par ses propres moyens à la rivière.

Se redressant sur un coude, Vivienne examina les lieux.

Une chaleur suffocante régnait dans le tipi.

Quelqu'un avait fait du feu, des braises rougeoyaient encore dans le foyer. Malgré l'obscurité on distinguait des pots et des paniers soigneusement empilés, quelques fourrures et divers ustensiles ménagers suspendus à l'un des mâts de la hutte.

Elle poursuivit son inspection. Accrochée au mât le plus proche de sa couche, un bidon métallique se balançait au bout d'une courroie. Elle se redressa à demi, jusqu'à ce que ses doigts atteignent le fond cabossé de la gourde. Celle-ci portait l'insigne d'un régiment britannique. Comment avait-elle atterri chez les Pieds Noirs? Vivienne s'en moquait éperdument; l'essentiel était que la gourde contînt de quoi la désaltérer.

C'était le cas. Elle but à longues gorgées une eau pure et fraîche qui devait provenir de quelque source dans la montagne. Comme elle rebouchait la gourde, un bruit étouffé la fit tressaillir. Elle tendit l'oreille. Un gémissement à peine perceptible, presque un soupir. Vivienne réalisa qu'elle n'était pas seule dans le tipi. A tatons, elle rampa en direction du bruit.

Une Indienne gisait sur une pailleasse dans un coin, pelotonnée sous un entassement de fourrures. Elle avait le teint hâve et ses mains d'une maigreur effrayante s'agrippaient à la couverture tels de minces bâtonnets d'ivoire. Le visage ravagé par la fièvre révélait néanmoins des traits d'une rare beauté. Que faisait donc dans ce tipi, se demanda-t-elle, cette femme seule et abandonnée?

La femme remua faiblement ses lèvres sèches et gercées. Vivienne se pencha sur elle.

— De l'eau? Vous vouiez de l'eau?

Elle s'interrompit aussitôt. Cette malheureuse Indienne ne pouvait comprendre l'anglais. Mais à la surprise de Vivienne, la femme souleva les paupières et articula faiblement :

— De l'eau, oui...

Le même instinct qui avait poussé Vivienne à secourir l'inconnue de la diligence — il y avait de cela un siècle, lui semblait-il — resurgit. Elle aida la femme à étancher sa soif, veillant à ne pas la laisser boire trop vite. La malade avait le front brûlant. Les fourrures et les peaux de buffle entassées sur elle ne faisaient qu'entretenir la fièvre, et la chaleur qui régnait dans le tipi n'arrangeait rien.

Durant son séjour à l'hospice du Dr LeVeque, Vivienne avait assimilé certaines des idées novatrices du médecin. Elle commençait à débarrasser la malade de l'empilement de fourrures qui la faisaient suffoquer lorsque le rideau de l'entrée se souleva. Un homme pénétra dans le tipi. Vivienne leva les yeux et se figea, interdite. Devant elle se tenait l'Ecossais aux cheveux roux du nom de MacAllister.

— Du calme, petite, dit-il à mi-voix. Je ne vous veux pas de mal.

La jeune femme sentit l'indignation et la colère monter en elle. S'efforçant de conserver son calme, elle le toisa d'un regard chargé de mépris.

— Vous accusez Loup Rouge d'être un agent double et vous prétendez être un ami de Deveril. Et voilà que je vous trouve dans le camp de son ennemi.

MacAllister posa le doigt sur sa bouche.

— Chut... ! Gardez-vous des conclusions hâtives. Prenez patience, et vous verrez que je suis un ami.

— Je ne comprends pas, monsieur..., protesta Vivienne.

— Cela vaut mieux pour le moment.

Il se pencha et lui chuchota à l'oreille :

— Tenez bon et ne faites pas de bêtises. Les secours sont en route.

— Vous parlez par énigmes, monsieur. Vous feriez mieux de m'expliquer ce qui se passe.

Il hocha la tête.

— Ce n'est pas le moment, petite, croyez-moi. Pas encore.

Puis, se tournant vers la femme étendue sur la paillasse, il demanda d'une voix rauque :

— Comment va-t-elle?

— Mal, monsieur, très mal. Elle est brûlante, et il fait bien trop chaud ici. Il faut la rafraîchir avec de l'eau froide pour faire baisser la fièvre.

MacAllister s'agenouilla auprès de la malade et prit sa main décharnée dans la sienne. Ses yeux bleu clair étaient emplis d'une tendresse mêlée de désespoir. Vivienne s'approcha doucement.

— Cette Indienne, qui est-elle pour vous ?

— Ma femme. Margaret.

Il leva les yeux et, en voyant l'air ébahi de Vivienne, un pâle sourire passa fugitivement sur son visage.

— En réalité, elle s'appelle Douce-Brise-qui-se-lève-au-coucher-du-soleil-quand-les-feuilles-changent-de-couleur. Je ne suis jamais arrivé à prononcer son nom dans sa langue, alors je lui ai demandé si je pouvais lui en donner un de mon pays.

Il regarda la malade, repoussant d'un geste plein de douceur une mèche de cheveux sur son front moite.

— De quoi souffre-t-elle, monsieur? demanda Vivienne.

MacAllister soupira.

— Un esprit malfaisant a pénétré dans son corps parce qu'elle a désobéi à son frère et quitté son peuple pour vivre avec moi.

— Quelles sornettes me contez-vous là? Je n'y comprends goutte. Quelle est la vraie raison de son mal, monsieur?

— Margaret s'est pris le pied dans un piège à castor. La plaie s'est infectée. J'ai fait de mon mieux pour la soigner, mais tous les remèdes habituels ont échoué...

Sa voix se brisa. Il se tut un instant, luttant pour dominer son chagrin.

— Deveril m'a dit que vous vous y entendiez pour soigner les blessures, reprit-il. Guérissez Margaret, je vous en prie, et je vous en serai éternellement redevable. Si vous pouviez au moins soulager la douleur...

MacAllister tira la couverture. Le pied droit de la malade était entouré de bandelettes d'écorce. Il défit doucement le bandage, sous lequel se trouvait un cataplasme à base d'herbes et de plantes. Une fois celui-ci retiré, une odeur fétide se dégagera du pied estropié. Vivienne crut qu'elle allait défaillir. Surmontant sa nausée, elle serra les dents et se pencha sur la plaie. Les trois derniers orteils et une partie du bord externe du pied étaient atrocement mutilés. Une infection s'était déclarée. Déjà des taches brunâtres apparaissaient sur les chairs tuméfiées. Il n'y avait qu'un seul traitement possible.

La jeune femme prit son courage à deux mains. Ce qu'elle avait à annoncer ne faisait pas partie des nouvelles agréables.

— Il faut amputer les trois orteils et la partie infectée du pied, dit-elle. C'est sa seule chance.

A l'expression de MacAllister, Vivienne comprit que l'Ecossais avait déjà envisagé cette extrémité mais ne pouvait s'y résoudre, de peur de perdre

Margaret. Elle posa la main sur son bras.

— Il faut le faire, insista-t-elle.

Sans un mot, l'Ecossais se leva et quitta le tipi. Vivienne l'entendit crier quelque chose. Elle souleva le rideau qui masquait l'entrée et jeta un coup d'œil au-dehors. A quelques mètres à peine, Waggoner était assis à côté d'un Indien à la mine patibulaire. Ils aperçurent la jeune femme, et Waggoner esquaissa un sourire sarcastique. Inutile de songer à fuir par là, se dit Vivienne; d'ailleurs, elle devait s'occuper de la malheureuse Margaret.

Elle s'aspergea les mains avec l'eau restant dans la gourde et humecta le visage exsangue de la malade. Quelqu'un toussota à l'extérieur du tipi. Elle se retourna et vit deux Indiennes déposer plusieurs jattes dans la hutte avant de se retirer précipitamment. Une troisième femme apporta une robe en peau de daim et expliqua par signes à Vivienne que le vêtement lui était destiné.

La jeune femme passa rapidement la robe pardessus son jupon, puis elle examina le contenu des jattes. La première contenait une épaisse bouillie de gruau, la deuxième, des morceaux de volaille rôtie et la troisième de l'eau fraîche.

Ayant déniché quelques bouts d'étoffe, Vivienne les plongea dans l'eau et les essora avant de les placer en compresse sur le front de Margaret, sur sa poitrine et sur son ventre. Lorsqu'elle eut fini, la première compresse, absorbant la chaleur due à la fièvre, était déjà tiède. Vivienne se restaura tout en rafraîchissant régulièrement les linges dans l'eau. La femme ne réagissait pas, elle ne gémissait même plus, plongée qu'elle était dans une profonde léthargie.

MacAllister revint. Il resta planté un moment dans le tipi, contemplant sa femme d'un air torturé. Puis il la souleva dans ses bras et sortit de la hutte. Sa décision était prise. Vivienne lui emboîta le pas ; sa cheville la faisait beaucoup moins souffrir, et elle pouvait marcher presque sans claudiquer.

Le temps était ensoleillé et frais, l'air sentait le cèdre, le pin et la terre humide. Vivienne examinait avec curiosité les habitants du village. Un groupe d'Indiens discutaient à voix basse, assis devant un tipi. L'un d'eux aiguisait son couteau sur une pierre. Des femmes papotaient tout en vaquant à leurs tâches ménagères, des gamins dans leurs jambes. Au passage de Vivienne, elles se turent et l'observèrent furtivement.

L'Ecossais déposa sa femme sur une couverture à l'ombre d'un arbre. Un feu avait été allumé à proximité, et dans le foyer on distinguait une hache et

un long morceau de fer avec un manche en bois. Vivienne détourna les yeux et s'approcha de MacAllister, toujours penché sur sa femme.

— Je n'y arriverai jamais, murmura-t-il sans lever la tête. Il faut que vous le fassiez vous-même.

— Mais... mais... je... je..., bredouilla la jeune femme, saisie d'horreur, avant de réaliser que MacAllister ne s'adressait pas à elle.

Se détachant de l'ombre, un homme entra dans son champ visuel. Vivienne réprima un cri de surprise. Loup Rouge ! MacAllister se redressa, regardant l'Indien droit dans les yeux.

— Vous êtes en droit d'être en colère contre moi, mais Margaret n'y est pour rien. Je l'ai ramenée dans son village. Et elle a besoin de vous.

Les bras croisés sur la poitrine, le visage impassible, Loup Rouge considéra longuement la malade. Puis il inclina lentement la tête.

MacAllister se tourna vers Vivienne.

— Ne regardez pas, petite. Allongez-vous sur la poitrine de Margaret pour la maintenir et détournez la tête.

Vivienne s'exécuta tel un automate. Elle avait l'impression de vivre un cauchemar — de ceux où il arrive des choses terribles, et où l'on reste figé sur place sans pouvoir y échapper...

Tout se déroula en l'espace d'un éclair, lui sembla-t-il. Il y eut un silence pesant. Un bruit mat. Puis un grésillement effrayant. C'était fini... Vivienne se releva et courut vomir dans les buissons.

Le camp dormait depuis longtemps lorsqu'elle se glissa hors du tipi. Il n'y avait pas de sentinelle à l'entrée; l'isolement du village était suffisamment dissuasif pour décourager toute tentative de fuite. Vivienne leva la tête vers le ciel. Il était noir comme de l'encre. Ni clair de lune ni étoiles pour guider ses pas vers la liberté. Et puis, il y avait Margaret, songea-t-elle. Et celle-ci avait plus que jamais besoin de ses soins...

MacAllister lui avait dit de prendre patience. Il semblait jouer un dangereux double jeu mais, en dépit des apparences, Vivienne sentait confusément qu'elle pouvait lui faire confiance. Elle fit demi-tour et regagna le tipi.

La malade dormait. Sa peau était moins chaude, sa respiration plus régulière. Si l'infection avait été arrêtée, elle guérirait, pensa Vivienne.

Il y eut un frôlement derrière elle. La jeune femme se retourna, s'attendant à voir apparaître MacAllister. Mais ce fut Waggoner qu'elle découvrit à l'entrée du tipi.

— On était sortie faire une petite promenade? ricana-t-il. Quelle imprudence! Avec tous ces sauvages aux alentours.

— Comment osez-vous parler de sauvages ! Vous êtes pire qu’eux tous réunis. C’est vous qui m’avez enlevée !

— Et après ? Je ne vous ai fait aucun mal, que je sache. Pour le moment, du moins...

— Vous avez demandé à Loup Rouge de tuer Naomi ! s’écria Vivienne avec indignation. Et je sais que Loup Rouge est à la solde d’un agent britannique qui incite les Pieds Noirs à assassiner les Américains.

Il s’esclaffa.

— Vous êtes une stupide petite oie. Naomi n’était qu’une esclave! La perte n’est pas bien grande, allez. Quant aux Pieds Noirs, ils n’ont pas besoin qu’on les stimule. Ils adorent trucidier les Visages pâles. C’est un de leurs passe-temps favoris. Petite ignorante... Vous parlez sans savoir!

— Détrompez-vous, je sais beaucoup de choses, monsieur Romeo Jones ! jeta Vivienne, emportée par la colère.

Aussitôt elle regretta son imprudence, mais il était trop tard. Waggoner la saisit par les épaules et la secoua durement.

— Qui vous a parlé de Romeo Jones ? Répondez !

— Personne. Veuillez ôter vos sales pattes, monsieur !

— Parlez, sinon vous allez le regretter, menaça- t-il.

Vivienne se débattit, mais il la jeta par terre et s'acharna sur elle à coups de pieds, atteignant au passage le corps de Margaret.

— Non ! Arrêtez ! hurla Vivienne en rampant jusqu'à la paillasse pour protéger la malade.

Jetant un regard éperdu autour d'elle, la jeune femme se redressa, saisit un rondin de bois et le lança de toutes ses forces. Le rondin atteignit Waggoner au bas ventre.

Il se plia en deux, le souffle coupé; mais avant que Vivienne ait pu s'échapper, il la saisit par le bras et la jeta de nouveau à terre. Une lueur sauvage s'alluma dans ses yeux.

— Vous allez le payer cher, petite garce !

Il la plaqua au sol avec son corps, lui bâillonnant la bouche d'une main, de l'autre tâtonnant fébrilement pour lui relever les jupes.

Soudain sa main s'immobilisa, et l'instant d'après Waggoner fut violemment projeté dans un coin du tipi. Vivienne se releva, tremblant de tous ses membres. Ramassé sur lui-même tel un léopard prêt à bondir, Loup Rouge se tenait devant Waggoner, lui barrant le passage. Ce dernier se redressa péniblement. Les deux hommes échangèrent un regard chargé de haine.

Loup Rouge grommela quelque chose dans sa langue et indiqua du menton l'entrée du tipi. Avant de sortir, Waggoner s'arrêta devant Vivienne et lui jeta un regard lourd de menaces. La jeune femme frissonna. Waggoner n'en avait pas fini avec elle. Et la prochaine fois, il serait sans merci. Il la tuerait lentement, cruellement, afin de lui faire payer cher de l'avoir humilié.

Sans plus prêter attention à Vivienne, Loup Rouge s'était accroupi devant la femme de MacAllister et arrangeait ses couvertures. La malade entrouvrit les yeux, un pâle sourire flotta sur ses lèvres, puis elle glissa de nouveau dans le sommeil. Loup Rouge parut satisfait. Il se releva, contempla pensivement Vivienne et sortit sans avoir prononcé un mot. Étrangement, pourtant, la jeune femme sentit que le plateau de la balance venait de pencher en sa faveur.

Peu après, MacAllister passa prendre des nouvelles de sa femme. Une jeune Indienne à la mine renfrognée l'accompagnait.

— Loup Rouge l'envoie pour vous aider à soigner Margaret, expliqua-t-il. Elle n'est pas très avenante mais ne rechigne pas à la tâche.

Laissant l'Indienne s'affairer auprès du feu, il s'agenouilla devant la couche de sa femme. Celle-ci dormait profondément, le visage détendu et la

respiration régulière. Lorsque l'Ecossais se releva, il y avait des larmes dans ses yeux. Il les essuya d'un revers de manche avant de s'adresser à Vivienne.

— Waggoner est venu vous voir, à ce qu'il paraît ?

— Oui. Et il va revenir! Oh, monsieur, j'ai terriblement peur !

D'une voix tremblante, elle raconta l'agression de Waggoner et l'intervention de Loup Rouge. MacAllister l'écoula attentivement.

— Dites-moi, petite, demanda-t-il lorsqu'elle eut terminé, seriez-vous capable de tuer un homme pour vous défendre? Si votre vie était en danger?

— Oui, répondit Vivienne sans hésiter. Encore faudrait-il que j'aie une arme.

MacAllister tira un couteau de sa ceinture.

— Tenez, petite. Gardez-le sur vous en permanence. J'espère que vous n'aurez pas à vous en servir, mais sait-on jamais?

Vivienne prit le couteau.

— Mais si je... si j'utilise cette arme contre Waggoner, objecta-t-elle, Loup Rouge me tuera. Cet homme est son chef, en quelque sorte.

— Ne vous en faites pas, petite. Loup Rouge a une grande dette envers vous. Vous pouvez dormir tranquille. Lui et moi, on veillera à ce qu'il ne vous arrive rien de fâcheux.

Vivienne le regarda fixement. Une dette? De quelle dette parlait-il?

MacAllister sourit devant ses yeux étonnés.

— Je pensais que vous le saviez, petite. Margaret est la sœur de Loup Rouge.

Réveillée par un roulement de sabots, Vivienne se leva et passa la tête hors du tipi. Le ciel était gris, l'aube pointait à peine sur le village endormi. Deux cavaliers attendaient à l'extrémité du campement. Vivienne reconnut Loup Rouge sur son cheval bai. L'autre Indien lui était inconnu. A ce moment, MacAllister apparut. Il sauta en selle, et les trois hommes s'éloignèrent au galop. Vivienne les regarda disparaître dans la brume, et une sourde appréhension la saisit. Eux partis, il n'y avait plus personne pour la protéger, et Waggoner pouvait revenir à tout moment. Face à sa force, à sa détermination, à sa fureur, le couteau de MacAllister serait une bien dérisoire protection.

Bientôt le soleil allait se lever et dissiperait la brume matinale. Si elle voulait s'échapper discrètement, c'était maintenant ou jamais.

La jeune Indienne qui faisait fonction d'aide-soignante dormait profondément, enroulée dans une couverture. Vivienne se pencha sur la femme de MacAllister. Margaret dormait elle aussi. La fièvre était presque tombée durant la nuit; le front de la malade n'était plus moite et ses mains fraîches reposaient, détendues, sur la couverture en peau de buffle. Vivienne pouvait partir, la conscience en paix.

Elle roula sa couverture, la fourra dans un grand sac de cuir appartenant à MacAllister, y ajouta quelques morceaux d'une sorte de pain séché restés du dîner de la veille et se glissa au-dehors. Pas de sentinelle en vue... La voie était libre. Quelques minutes plus tard, la jeune femme foulait d'un pied léger le sentier escarpé qui conduisait au défilé.

L'ivresse de la liberté retrouvée effaçait toutes ses peurs. Elle saurait trouver un abri pour la nuit et disposait pour se nourrir d'innombrables produits de la forêt. Baptiste lui avait appris à reconnaître les plantes et les racines comestibles. Vivienne sourit. Selon ses calculs, il lui faudrait quatre jours de marche pour atteindre son but. Impossible de se perdre : il suffisait de descendre vers le sud jusqu'à la rivière.

Elle accéléra le pas, soucieuse de prendre de l'avance. La brume s'était dissipée, et un homme expérimenté comme Waggoner n'aurait aucun mal à retrouver sa trace, car il n'existait pas d'autre voie pour redescendre dans la vallée, sinon la paroi en à-pic du précipice.

Le soleil était déjà haut dans le ciel. Peu habituée à l'altitude, Vivienne commençait à s'essouffler. Pour ne rien arranger, la douleur à sa cheville s'était réveillée. Il fallait trouver un abri pour se reposer un instant. Pas question de s'arrêter en plein milieu du chemin, à découvert. Jetant un regard alentour, Vivienne aperçut sur sa gauche des cavités sombres sur la paroi en contrebas. Des grottes ! Là, elle pourrait reprendre des forces avant de continuer. Pour y accéder, il fallait suivre une étroite saillie rocheuse qui courait le long de la paroi. Sans hésiter, la jeune femme s'engagea sur le rebord large d'à peine dix centimètres, en s'efforçant de ne pas penser qu'au-dessous d'elle, cinq cents mètres de vide la séparaient du fond de la vallée...

La jeune femme progressait lentement, s'agrippant des deux mains à la paroi. Le sac de cuir se balançait à son épaule, menaçant à chaque instant de la déséquilibrer. Elle continua vaillamment à progresser, centimètre par centimètre. Un moment, elle eut l'impression qu'on l'observait. Son imagination sans doute, ou la fatigue... Quelques mètres à peine la

séparaient de l'entrée de la grotte. Encore une dizaine de pas, et elle pourrait enfin se reposer...

Dans l'ombre de la grotte, Truman Waggoner souriait en suivant des yeux la frêle silhouette qui avançait sur la paroi — mouche minuscule se rapprochant du centre de la toile où l'attendait une grosse araignée avide...

Deveril progressait le long d'un ravin abrité par d'épais buissons. Il se dirigeait vers une paroi presque verticale. Le bas de la muraille était encore voilé de nappes de brouillard, mais quelques centaines de mètres plus haut, la crête de la paroi se dressait dans un ciel parfaitement clair.

Il avait espéré atteindre le campement indien avant le lever du soleil, mais la pluie torrentielle et le brouillard avaient retardé son départ. A présent, il devait avancer à couvert pour éviter d'être repéré. Les Indiens avaient sans doute disposé des sentinelles en avant-poste.

Soudain il entendit un craquement de branches mortes à sa droite. Un animal à la robe fauve fila entre les buissons. Un jeune cerf dérangé dans son petit déjeuner... Deveril respira. Depuis une heure, il avançait avec une rapidité déconcertante. La longue ascension s'était déroulée beaucoup plus facilement qu'il ne s'y attendait. Un peu trop facilement, lui soufflait son instinct.

Il ne se trompait pas.

Le dé clic métallique d'une arme à feu se fit entendre derrière lui. Il se retourna lentement, mains écartées. Loup Rouge et un autre Pied Noir sortirent alors de l'ombre d'un rocher, leurs fusils pointés droit sur son cœur.

Un dernier pas, et Vivienne atteignit l'entrée de la grotte. Tous ses muscles lui faisaient mal, elle était perdue de courbatures et s'était égratigné le nez en rampant le long de la paroi. Épuisée, elle se laissa tomber sur le sol.

Un battement d'ailes la fit sursauter. Des oiseaux tournoyèrent dans l'obscurité au-dessus de sa tête avant de s'envoler par l'étroite ouverture. La grotte sentait le moisi et le sol était jonché de feuilles mortes et de branchages, mais elle fit à Vivienne l'effet d'un palace. Se relevant sur un coude, elle regarda la vallée encore noyée dans la brume, en contrebas. Là-bas elle trouverait la rivière, et en longeant la rive elle croiserait forcément Deveril, parti à sa recherche. Alors, toutes ses épreuves ne seraient plus qu'un mauvais souvenir...

Plongée dans sa rêverie, elle n'entendit pas Waggoner s'approcher à pas de loup derrière elle.

Il la saisit par le bras, la releva brutalement et la plaqua contre lui. Vivienne sentit le canon d'un pistolet s'enfoncer dans ses côtes.

— Vous en avez mis du temps ! railla-t-il. Cela fait des heures que je vous attends.

Il s'esclaffa devant l'air stupéfait de sa captive.

— Pourquoi croyez-vous que personne ne vous a arrêtée quand vous avez quitté le campement ? J'avais tout arrangé.

— Mais... mais... comment..., bredouilla Vivienne, encore sous le choc.

— Comment ai-je deviné que vous viendriez précisément dans cette grotte ? Rien de plus simple : il n'existe aucun autre abri naturel sur la route. Il était donc logique que vous vous arrêtiez là pour vous reposer.

Vivienne le toisa.

— Pourquoi ne pas m'avoir tuée là-haut ? Pourquoi m'avoir attirée dans cette grotte ?

— Comme je vous l'ai déjà dit, vous allez me servir d'appât pour Deveril. A en juger par les récents événements, j'avais tout intérêt à régler ma petite affaire loin de Loup Rouge. Seulement, grommela Waggoner, vous avez été plus longue que je l'escomptais. Dommage. Je me promettais de passer un petit moment en tête à tête avec vous... Hélas, il faut déjà se mettre en route. Sinon nous n'aurons pas le temps de parvenir sur l'autre versant. C'est par là que Deveril va arriver.

Waggoner poussa Vivienne sur le rebord qui courait le long de la muraille. Celui-ci s'élargissait progressivement, et bientôt ils débouchèrent sur un replat, à l'orée de la forêt de pins.

Waggoner siffla, imitant le cri d'un oiseau, et Loup Rouge apparut parmi les arbres. Un autre Indien surgit d'une cachette dans les rochers. A côté de lui se tenait Deveril, tête baissée, mains ligotées. Vivienne se figea, saisie d'horreur.

— Excellent travail, les gars ! s'exclama Waggoner.

Il enfonça le canon de son arme dans le dos de Vivienne.

— J'ai l'impression qu'on n'avait pas besoin de se dépêcher, la belle. Mais rien n'est perdu. Votre amant voudra peut-être profiter du spectacle...

Il la jeta sur le tapis d'aiguilles de pin qui recouvrait le sol. Aussitôt, Deveril se débarrassa de ses liens supposés et tira le pistolet caché sous sa chemise.

— Jetez votre arme, Waggoner, cria-t-il. Vous êtes fait.

Comme Vivienne essayait de se relever, Waggoner se laissa tomber à genoux à côté d'elle et lui appuya son pistolet contre la tempe.

— Un seul geste, Deveril, et je lui éclate la cervelle, menaça-t-il.

Immobile, osant à peine respirer, Vivienne sentit le canon de l'arme trembler contre son crâne. C'est alors qu'une pierre se détacha d'un rocher, roulant en direction de Waggoner. Celui-ci jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et Vivienne saisit l'occasion au vol. En un éclair, elle se redressa et repoussa son agresseur d'un coup de coude dans l'estomac. Une fusillade éclata, et la jeune femme se sentit violemment projetée à terre. Elle s'affala, haletante, essayant de retrouver son souffle.

Des cris retentissaient de toutes parts, Ethan et Jack O'Malley surgirent des buissons. Vivienne essaya de se relever, et c'est alors que la jeune femme réalisa qu'elle reposait sur quelque chose de mou... Le corps de Waggoner qui, en tombant, l'avait entraînée dans sa chute ! Lorsqu'elle parvint à se retourner et le regarda, Vivienne se sentit prise de nausée. Waggoner avait les yeux vitreux et grands ouverts... Il était mort.

Avant qu'elle ait pu faire un geste, un Pied Noir se précipita vers elle. Il l'aida à se relever et scruta son visage d'un regard aigu. Puis, avec un cri étouffé, il la serra contre lui, manquant l'étouffer dans ses bras puissants. Elle se débattit comme une diablesse, mais l'homme accentua son étreinte.

Ethan et O'Malley s'élancèrent, pistolet au poing.

— Ne tirez pas ! hurla Deveril.

Il se précipita vers Vivienne. Celle-ci dévisageait fixement l'Indien, saisie de stupeur. Lorsque Deveril arriva à sa hauteur, elle riait et pleurait à la fois. Il plissa les yeux, examinant l'homme qui faisait face à Vivienne. La peau basanée, les yeux bruns, le nez droit et les traits réguliers de l'inconnu pouvaient être ceux d'un Pied Noir — mais aussi ceux d'un Français de Louisiane, hâlé par des années de soleil et de vie au grand air...

Deveril rangea son pistolet.

— Je constate que vous vous connaissez déjà, dit-il. Dontjon, je présume?

L'homme eut un large sourire qui révéla deux superbes incisives en or.

— Pour vous servir, monsieur.

Vivienne partit d'un rire joyeux.

— Pas Dontjon, corrigea-t-elle. Dents jaunes! Monsieur Deveril, permettez-moi de vous présenter mon oncle, Philippe Chamboyard, le frère de ma chère maman...

Les deux hommes échangèrent une cordiale poignée de main. Puis Philippe prit la main de Vivienne et remonta sa manche. Une petite tache de naissance en forme de cœur apparut.

— Vivienne, ma petite Vivienne ! Comme je suis heureux... Et je vois que tu portes toujours le médaillon que je t'avais offert quand tu étais petite...

Lorsque Philippe eut relâché sa nièce, ce fut au tour de Deveril de la prendre dans ses bras. Il l'embrassa tendrement, heureux de sentir leurs cœurs battre à l'unisson.

Serrée contre sa poitrine, Vivienne oublia le reste du monde, se concentrant sur le bonheur enfin retrouvé. Puis la mémoire lui revint, et la situation lui apparut dans toute son horreur.

— Loup Rouge a emmené Naomi, s'écria-t-elle. Waggoner lui a ordonné de la tuer !

Deveril se tourna vers l'Indien. Loup Rouge laissa filtrer un regard impassible entre ses paupières.

— Waggoner était un imbécile. Naomi est ma femme. Comment aurais-je pu lui faire du mal ? Elle nous attend sur l'autre versant de la montagne. Venez, il est temps d'aller la rejoindre.

— Et ensuite? demanda Deveril.

Ce fut Philippe, alias Dontjon, qui lui répondit :

— Ensuite, mon ami, il faudra que nous parlions, vous et moi.



15

Sous l'épaisse couverture de fourrure, Vivienne reposait entre les bras de Deveril. Par l'ouverture de la tente, elle voyait les étoiles pâlir et le jour se lever peu à peu.

A présent, la jeune femme connaissait toute la vérité sur la mission de son amant. Le président Andrew Jackson avait confié au capitaine J.D. Deveril, des services secrets de l'armée américaine, la tâche délicate de contacter les représentants des Pieds Noirs et des Crow. Deveril n'avait rien d'un espion, songea-t-elle avec allégresse, et de plus il était un héros ! Seulement, elle ne savait toujours rien de son passé. La veille, lorsqu'elle lui avait rapporté les propos de Waggoner, la jeune femme l'avait senti sur ses gardes.

— Il a dit que vous étiez né avec une cuiller d'argent dans la bouche, Deveril.

— C'est vrai, avait-il répondu après un silence. Le sort m'a favorisé. Je suis né et j'ai grandi dans l'opulence. J'étais l'unique héritier de mon grand-père. Mais lorsque j'ai eu vingt et un ans, il m'a déshérité.

— Pourquoi ?

— J'imagine qu'à ses yeux, je m'étais rendu coupable d'un crime contre nature.

Et Deveril s'était tu.

Vivienne avait respecté son silence. Quel que fût son secret, elle était sûre d'une chose : Deveril n'était pas un criminel.

La jeune femme s'étira auprès de son amant endormi. Une semaine s'était écoulée depuis l'épisode dans la montagne, une semaine de découverte et de ravissement continu. Elle n'avait jamais osé imaginer qu'il pouvait exister tant de manières de faire l'amour, et encore moins que l'on pût y prendre un si vif plaisir. Vivienne se trouvait dans un état de béatitude parfaite, le corps repu de caresses.

Une seule ombre assombrissait son bonheur. Pas une seule fois Deveril n'avait parlé de mariage, et Vivienne commençait à se dire avec inquiétude qu'il ne le ferait peut-être jamais.

Elle se leva, passa sa robe et se glissa hors de la tente.

Le soleil se levait. Bientôt, Baptiste se réveillerait pour préparer le café. Naomi se trouvait déjà auprès du feu, immobile et pensive. En s'approchant, Vivienne vit que ses yeux étaient emplis de larmes. Elle posa la main sur le bras de son amie.

— Qu'y a-t-il, Naomi?

La jeune Noire leva les yeux sur Vivienne, l'air désespéré.

— Loup Rouge m'a demandé de rester avec lui. D'être sa femme...

Et Naomi, d'ordinaire si calme, si réservée, éclata brusquement en sanglots.

Vivienne la regarda sans comprendre.

— Qu'y a-t-il, Naomi? Je croyais que Loup Rouge te plaisait.

La jeune Noire sécha ses larmes avec le dos de la main.

— Oh! oui, soupira-t-elle. Seulement, j'ai donné ma parole à André. Je dois retourner au Refuge et l'aider à secourir les fugitifs.

Vivienne prit la main de Naomi dans la sienne.

— Oublie André pour l'instant. L'important, c'est ce que toi tu veux faire. N'écoute que ton cœur. Que te dit-il ?

Naomi regarda les braises rougeoyantes.

— Le plus grand bonheur pour moi serait de rester avec Loup Rouge pour toujours.

Le visage de Vivienne s'éclaira.

— Te souviens-tu des étranges prophéties de Ju-bah? Pour toi, il avait prédit l'exil au bout du voyage; il t'avait dit aussi que tu trouverais le bonheur si tu écoutais l'appel du loup. Tu ne comprends donc pas? Ton destin était de rencontrer Loup Rouge !

Naomi hocha la tête avec tristesse.

— J'aime Loup Rouge de tout mon cœur. Mon rêve le plus cher serait de devenir sa femme. Mais je ne puis abandonner mon peuple.

— Pourquoi l'abandonnerais-tu ? objecta Vivienne. Souviens-toi de ce qu'Elinka nous a dit à propos du « chemin de fer souterrain » — les voies clandestines qu'empruntent les esclaves fugitifs. Tous ne se dirigent pas vers le nord. Certains partent chercher la liberté vers l'ouest. Pourquoi ne pas leur offrir un refuge sur la route vers la Californie? Loup Rouge t'aime tendrement. Il t'aidera, j'en suis sûre.

— Oh ! si seulement il pouvait accepter ! s'écria Naomi, le visage illuminé par l'espoir.

Comme par enchantement, Loup Rouge se matérialisa à son côté. L'Indien était là depuis un moment. Dissimulé dans l'ombre des arbres, il avait entendu la conversation des deux amies. Il s'assit sur ses talons et prit les mains de Naomi dans les siennes.

— Reste avec moi, dit-il en plongeant son regard dans celui de la jeune femme. J'aiderai ton peuple. Je te le jure.

Dans ses yeux sombres et chaleureux, Naomi vit une promesse sincère et un amour égal au sien. Un sourire timide se dessina sur son visage.

Heureuse de leur bonheur, Vivienne s'éclipsa en silence. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : Naomi était dans les bras de Loup Rouge, la tête reposant sur la large poitrine de l'Indien...

Vivienne sourit. Si elle pouvait persuader Deveril de suivre l'exemple de Loup Rouge, tout s'arrangerait à merveille... Pensive, elle regagna la tente. Deveril, émergeant à peine du sommeil, tendit la main vers l'empreinte encore chaude du corps de Vivienne à côté de lui. En constatant que la place était vide, une vive inquiétude se peignit sur son visage.

— Je suis là, mon amour ! lança Vivienne.

Deveril se détendit, soulagé. Si elle comptait tellement pour lui, songea la jeune femme, pourquoi se tenait-il ainsi sur la réserve ? C'est alors qu'un terrible soupçon lui traversa l'esprit. Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Ah ! elle avait été stupide et aveugle ! Pourtant la vérité crevait les yeux.

— Monsieur... Deveril..., commença-t-elle d'une voix étranglée. Etes-vous... êtes-vous marié ?

— Grand Dieu, non ! Que ferais-je d'une épouse ?

En voyant les traits bouleversés de la jeune femme, Deveril comprit qu'il venait de prononcer une parole malheureuse.

— Vivienne ! cria-t-il en bondissant du lit.

Mais elle courait déjà vers la rivière, les yeux embués de larmes. Une vive douleur lui vrillait la poitrine, elle avait l'impression que son cœur allait éclater.

Deveril s'habilla hâtivement. Il allait s'élancer à la poursuite de Vivienne mais Ethan entra en trombe dans la tente. Une délégation de Pieds Noirs arrivait pour discuter des différents points du traité, annonça-t-il à son oncle. Deveril soupira. Quoi qu'il lui en coûtât, il était un agent du gouvernement et son devoir passait avant ses affaires personnelles. Le visage tendu, il suivit donc son neveu.

Les pourparlers se révélèrent longs et difficiles mais, au bout du compte, Deveril fut plutôt satisfait du résultat obtenu. Le peuple des Pieds Noirs, indépendant et fier, continuait de refuser l'idée d'une trêve générale. Les trappeurs et les marchands empiétant sur son territoire le feraient à leurs risques et périls. Mais avec l'aide de Dontjon, un accord secret avait été conclu, qui favorisait les intérêts américains.

Deveril pouvait enfin songer au retour. Dès le lendemain, leur expédition se mettrait en route pour La Nouvelle-Orléans.

En se dirigeant vers ses quartiers, ce soir-là, il était épuisé mais heureux d'être parvenu à arracher une concession aux Indiens. Il avait hâte de partager son succès avec Vivienne et de réparer sa maladresse du matin.

Mais en passant devant la tente de Naomi, Deveril entendit la voix de Vivienne à l'intérieur et, lorsqu'il pénétra dans sa propre tente, il constata que la jeune femme avait emporté toutes ses affaires. Réfrénant son désir d'aller la chercher, de la prendre dans ses bras, de vivre avec elle ces derniers instants de bonheur, il resta allongé dans l'obscurité. Les étoiles s'éteignirent dans le ciel, et bientôt, l'aube rose orangé pointa à l'horizon. Lorsque le jour se leva, Deveril et Vivienne semblaient redevenus des étrangers.

Blessée au plus profond d'elle-même, la jeune femme refusait de faire le premier pas. D'autant que Deveril semblait l'éviter à dessein, s'affairant aux préparatifs du départ.

Du coin de l'œil, Deveril voyait Vivienne et son oncle discuter avec animation des projets d'avenir. Enfin elle allait retrouver Juniper Hill et rentrer en possession de son héritage... La plantation, les esclaves... Il sentit son cœur se serrer. Pourtant, il savait depuis le début que Vivienne et lui se seraient tôt ou tard retrouvés dans une impasse. Elle incarnait un monde qu'il avait rejeté derrière lui voilà bien longtemps et, malgré l'amour forcené qu'il lui vouait, il ne pouvait revenir avec elle dans ce système odieux fondé sur l'exploitation et l'injustice...

Peut-être cela valait-il mieux ainsi, songea-t-il avec tristesse. Rien de tel qu'une rupture nette et franche. La blessure cicatriserait plus rapidement.

Quelques semaines plus tard, à La Nouvelle-Orléans, l'épidémie de choléra n'était plus qu'un lointain souvenir, et la vie avait repris son cours lorsque trois voyageurs montèrent dans un cabriolet qui attendait devant le perron de Prudence Wentworth. Du balcon, Thomasina agita un mouchoir et regarda ses amis s'éloigner. Deveril, Vivienne et son oncle venaient de

séjourner une semaine chez sa mère. Après leur départ, la maison serait bien vide.

La capote du cabriolet était relevée, abritant Vivienne du soleil, mais la jeune femme dévorait des yeux le spectacle animé des rues de la ville. Philippe, en redingote et pantalon gris d'une coupe irréprochable, l'observait avec amusement.

Son regard se reporta sur l'homme assis devant lui, sur le siège du conducteur. Il menait l'attelage d'une main sûre, et Philippe lui trouvait toutes les qualités : ce capitaine Deveril était plein de charme, séduisant et fort capable. La seule à ne pas s'en apercevoir semblait être sa nièce. Pourquoi lui battait-elle froid?

Philippe soupira. Il n'avait pas l'intention de se mêler des affaires de cœur de Vivienne ni de lui faire la morale. Sa nièce était assez grande pour mener sa vie comme elle l'entendait. Quant à lui, il comptait bien retourner chez les Indiens, une fois qu'il l'aurait aidée à reprendre les rênes de Juniper Hill. Pour le reste, il ne pouvait prendre la responsabilité de peser sur les décisions de la jeune fille. Cependant, si l'occasion se présentait, il ne manquerait pas de lui glisser un conseil à l'oreille.

Les voyageurs arrivèrent à l'hôtel du Trèfle pour le dîner. Malgré les efforts de Philippe pour animer la conversation, le repas se déroula dans un morne silence. Vivienne et Deveril étaient plongés chacun dans leurs souvenirs qui commençaient sur le bord d'une route déserte, près de Sainte-Anne, pour s'achever tristement dans les lointaines montagnes de l'Ouest. La jeune femme picorait dans son assiette en prêtant une oreille distraite aux propos de son oncle. Quant à Deveril, c'est à peine s'il desserrait les dents. Après avoir avalé son café, il se leva.

— Veuillez m'excuser, dit-il avec brusquerie, une affaire urgente...

Vivienne, qui avait à peine regardé Deveril durant le dîner, le suivit des yeux en ayant peine à retenir ses larmes. Puis elle se tourna vers son oncle avec un sourire un peu crispé.

— Vous avez donc quitté Juniper Hill après une dispute avec grand-père? dit-elle, reprenant leur conversation.

Philippe étendit ses longues jambes sous la table.

— Vois-tu, ce n'était pas une simple dispute comme il en arrive entre un père et son fils. Je rejetais les fondements mêmes de la plantation. L'esclavage, pour être précis.

Vivienne le regarda avec gravité.

— Les Pieds Noirs ont aussi des esclaves. C'est Loup Rouge qui me l'a dit.

— Oui, je sais. Certains d'entre eux, du moins. Mais ils ne pratiquent pas l'esclavage comme nous le faisons à Juniper Hill. Pas à cette échelle. La société tribale pourrait survivre sans ses esclaves. La nôtre serait condamnée.

Vivienne baissa les yeux sur son assiette sans répondre.

— De toute façon, ajouta son oncle, je préfère la vie dans les contrées sauvages, et je ne pensais jamais revenir ici. Si je l'ai fait, c'est pour toi, Vivienne. Pour t'aider à reprendre l'administration du domaine. Tu es tout ce qui me reste de ma sœur bien-aimée.

— Dites-moi, mon oncle, avez-vous jamais regretté votre décision?

Philippe saisit l'occasion au vol.

— Dans la vie, lorsqu'il s'agit de l'essentiel — une idée, un principe, un être cher —, il faut suivre ses convictions profondes et agir en conséquence. Notre avenir est entre nos mains, mais souvent nous ne le voyons pas. Et lorsque nous le comprenons, il arrive qu'il soit trop tard...

Vivienne termina son dessert en silence, et lorsqu'il lui souhaita bonne nuit, Philippe constata qu'elle était distraite. Il regagna sa chambre en fredonnant à mi-voix, l'esprit serein. La graine qu'il venait de semer ne tarderait pas à éclore...

La matinée était claire et radieuse lorsque le petit groupe franchit les portes de Juniper Hill. Ethan conduisait le cabriolet de Vivienne, tandis que son oncle et Philippe ouvraient la route, chevauchant en tête d'une dizaine de cavaliers. Pour parer à toute éventualité, Deveril avait pris soin d'emmener l'avoué de Vivienne, six de ses hommes et deux magistrats de la ville. Cette fois, Bertrand St. Germaine n'avait qu'à bien se tenir.

En sautant de selle devant la maison blanche à colonnade, il eut un mouvement de surprise. Un ruban de deuil était accroché à la porte, et le marteau était enveloppé de crêpe noir.

Philippe mit pied à terre et vint aider Vivienne à descendre du cabriolet. Elle leva les yeux vers la maison et porta la main à la bouche pour réprimer un cri.

— Charlotte! Oh, ma pauvre Charlotte... Bertrand l'a tuée! Il m'avait dit qu'il le ferait...

Philippe lui jeta un regard étonné.

— Tu la regrettes ?

Ce fut au tour de Vivienne d'être surprise. La vie dans les contrées sauvages de l'Ouest avait changé son oncle plus qu'elle ne l'imaginait.

— Nous avons tant de souvenirs en commun, s'empessa-t-elle d'expliquer. Et puis, Charlotte est... était... ma cousine.

Deveril souleva le marteau. Au bout d'un long moment, la porte s'ouvrit lentement. Ce n'était pas le maître d'hôtel à la peau d'ébène qui se tenait sur le seuil, mais une jeune femme aux traits tirés et en robe de grossesse.

— Charlotte ! s'écria Vivienne. Je croyais que...

— Je m'appelle Vivienne, coupa Charlotte d'une voix mécanique. Je suis Vivienne Louise Rocque St. Germaine, la maîtresse de ce domaine.

Deveril pénétra d'un pas décidé dans le vestibule.

— Où est M. St. Germaine, madame? C'est lui que nous venons voir.

A la surprise générale, Charlotte rejeta la tête en arrière et partit d'un rire rauque.

— Il y a six mois, commença-t-elle lorsqu'elle eut recouvré son souffle, mon mari rentrait de La Nouvelle-Orléans avec un cheval qu'il venait d'acheter. Sans doute a-t-il abusé de la cravache... Quoi qu'il en soit, le cheval s'est cabré et l'a jeté à terre. Bertrand est mort il y a deux jours, au terme de longues souffrances et dans la peur de voir son âme aller droit en enfer.

Philippe se détacha du petit groupe.

— Ironie du sort... Bertrand n'a pas vécu assez longtemps pour profiter de l'héritage qu'il avait spolié. C'est Dieu lui-même qui s'est chargé de rendre justice.

Charlotte le regarda fixement, ses yeux s'élargirent de stupeur.

— Oncle Philippe ! s'écria-t-elle.

Elle chancela et s'effondra à ses pieds.

Lorsque, deux heures plus tard, Vivienne et Philippe entrèrent dans la chambre de Charlotte, la jeune femme gisait dans le grand lit à baldaquin. Les yeux rougis, les lèvres tuméfiées, elle sanglotait éperdument lorsque sa cousine approcha.

Vivienne lui parla d'une voix apaisante.

— Le docteur dit que tu as subi un choc, mais il n'y a rien à craindre. Ni pour toi ni pour le bébé.

— Et lorsque vous aurez mis votre enfant au monde, ajouta Philippe, vous pourrez vous installer où bon vous semble. Contre mon avis, votre cousine a tenu à vous assurer une généreuse dotation.

Charlotte attendit qu'il eut quitté la pièce pour parler.

— Je t'ai fait beaucoup de mal, Vivienne, dit-elle d'une voix étranglée. Je savais que tu reviendrais un jour. Chaque nuit, je te voyais en rêve... Je ne mérite pas ta bonté.

Vivienne lui tapota la main. Tout était dit, lui semblait-il. Laissant Charlotte à ses lamentations, elle regagna sa chambre, mais il était trop tard pour faire une sieste et trop tôt pour se préparer pour le dîner.

Le cœur serré, elle sortit sur la véranda à colonnade. Pendant des mois, elle avait imaginé avec délice le bonheur qu'elle éprouverait en retrouvant Juniper Hill. Mais le bonheur n'était pas au rendez-vous. Curieusement, le beau domaine de son enfance lui semblait presque étranger. La jeune femme comprit alors que ce n'était pas Juniper Hill qui avait changé, mais elle qui avait grandi.

Le soleil se couchait à l'horizon, étirant l'ombre des arbres dans le parc. Vivienne aperçut Deveril au milieu des massifs de roses, près de la pergola. Il avait accepté de passer la nuit à la plantation, mais au matin il serait parti, et elle ne le reverrait jamais plus. La jeune femme pensa aux paroles de son oncle. Si elle n'agissait pas maintenant, elle aurait toute sa vie pour le regretter... Animée d'un brusque courage, elle redressa la taille. Sa décision était prise.

Deveril marchait sans but à travers les allées bordées de fleurs, au milieu du bourdonnement des abeilles et du pépiement des oiseaux. Sa mission était accomplie. La trêve négociée avec les Pieds Noirs allait favoriser l'exploration des riches contrées du nord-ouest, et Vivienne avait retrouvé tous ses droits. Elle était la maîtresse de Juniper Hill.

Deveril alluma un cigare. En dépit de tous les obstacles, il avait rempli la tâche qu'il s'était fixée. Mais au lieu d'en ressentir satisfaction et fierté, il se sentait étrangement abattu.

Sa conscience, surtout, le tourmentait. Il se reprochait sa conduite envers Vivienne et se voyait dans la peau d'un vil séducteur. Il n'aurait jamais dû la toucher ! Fort heureusement, les soirées et les bals feraient vite oublier à la jeune femme leur bref intermède dans les contrées sauvages. Elle ferait un beau mariage et deviendrait une maîtresse de maison accomplie... Deveril jeta son cigare. Loin de l'apaiser, cette pensée lui faisait l'effet d'un coup de poignard en plein cœur.

Quant à lui, il démissionnerait de l'armée et s'embarquerait pour la Californie, où il possédait quelques biens. Il oublierait les histoires

d'espions et de traîtres. Et les yeux vert émeraude bordés de longs cils...

Sans s'en apercevoir, il avait traversé la moitié du parc et se trouvait devant un petit belvédère. Il gravit les marches et s'assit au bord d'une grande méridienne garnie de coussins. C'est alors qu'il aperçut Vivienne courant vers lui. Il se leva. Elle grimpa d'un bond les trois marches de la pergola et se planta devant lui, essoufflée, palpitante, les joues en feu. Deveril avala sa salive. Jamais elle ne lui avait paru aussi belle. Il essaya de parler, mais les mots s'étranglèrent au fond de sa gorge.

Vivienne le considéra d'un regard pensif.

— Vous ne ressemblez vraiment pas à un séducteur de petites filles, déclara-t-elle tout à trac.

— Que signifie... ? protesta-t-il.

— Seule une canaille aurait pu faire l'amour à une innocente jeune fille et l'abandonner ensuite sans l'ombre d'une explication. Or vous êtes un homme honorable, je présume.

— Heu... oui. Mais...

— Jusqu'à présent, vous avez agi tout seul dans votre coin. Vous m'avez traitée comme une gamine. Mais je suis une femme ! Et je pense qu'il est grand temps de jouer cartes sur table. Quels sont vos projets, monsieur ? J'ai le droit de savoir.

Deveril eut l'air embarrassé.

— J'aimerais d'abord connaître les vôtres, mademoiselle, dit-il lentement.

Vivienne s'assit sur la méridienne.

— Depuis que j'ai quitté le couvent — il y a un siècle de cela ! — j'ai passé mon temps à courir les routes et les fleuves. Mon souhait le plus cher serait de me réveiller plusieurs jours de suite dans le même lit, dans la même maison. Avec vous à mon côté.

Cet aveu avait dû lui coûter. Son visage avait en effet pâli, et elle serrait ses mains l'une contre l'autre pour les empêcher de trembler. Deveril vit tout cela, et sa réponse fut d'autant plus difficile à prononcer.

— Je ne puis rester avec vous...

Vivienne le regarda droit dans les yeux.

— Parce que vous ne m'aimez pas ? demanda-t-elle. Ou bien est-ce à cause de vos obligations envers le gouvernement ?

— Je vous aime plus que tout être au monde. Si je ne peux rester avec vous, c'est parce que je rejette la vie que vous menez.

Sa bouche se crispa en un pli amer.

— Et parce que je n'ai rien à vous offrir en échange, ajouta-t-il.

Vivienne le regardait, le visage levé vers lui, attendant une explication. Plus moyen de se dérober...

— Autrefois, commença-t-il, je fus, moi aussi, l'heureux héritier d'une plantation, en Virginie, qui ressemblait beaucoup à la vôtre. Mais la question de l'esclavage me tourmentait. Je me suis disputé avec mon grand-père à ce sujet. J'étais jeune à l'époque, je manquais de diplomatie. Je lui ai dit que ce système était vicié, injuste, et que je refusais de le perpétuer. Alors, mon grand-père m'a déshérité, et le domaine est revenu à un cousin éloigné. Voilà toute l'histoire... Je possède un peu de terre en Californie et j'y ai fait quelques investissements. Mais pour l'instant, je n'ai même pas de toit à vous offrir. Or vous êtes une femme riche et infiniment séduisante. Vous serez entourée d'une nuée de soupirants plus brillants les uns que les autres, et l'un d'entre eux — le plus méritant, je l'espère — gagnera votre cœur.

Vivienne bondit sur ses jambes. Quelle fichue tête de mule, ce Deveril ! Il ne comprenait rien à rien.

— Vous êtes complètement stupide ! s'écria-t-elle.

— Et vous, bien trop sage pour vous lier à un aventurier sans le sou, alors que vous pouvez avoir le monde entier à vos pieds.

Vivienne eut un geste d'impatience.

— Au lieu de vous exprimer en mon nom, pourriez-vous, s'il vous plaît, me laisser parler ?

Il inclina la tête.

— Après avoir rendu la liberté à Naomi, j'ai rencontré un vieux sage dans le bayou, commença Vivienne. Et il m'a dit ceci...

Elle fronça les sourcils, essayant de se souvenir des mots exacts de Ju-bah.

— « Tu as ôté un caillou du panier, et tu crois l'avoir vidé en entier. » Sur le moment, je n'ai pas compris ce que cela signifiait, mais tout est devenu clair à présent. Il ne suffit pas d'affranchir une esclave pour s'estimer quitte avec l'esclavage. Je dois rendre la liberté à tous les esclaves de Juniper Hill. Seulement, je ne peux pas le faire sans me préoccuper de ce qu'ils vont devenir. Il ne s'agit pas de les envoyer mourir de faim sur les routes. Tout ceci demande un peu de préparation. Peut-être devrais-je vendre le domaine et recommencer de zéro...

Deveril lui jeta un étrange regard.

— Gardez-vous des décisions radicales. Je me suis souvent dit que je n'aurais pas dû défier mon grand-père. C'était un beau geste. Mais ce n'était pas une façon de résoudre le problème.

— Eh bien, dans ce cas, aidez-moi ! Je ne sais pas ce que je dois faire, ni comment je dois le faire. Oh ! bien sûr, je saurai me débrouiller seule avec le temps. Mais avec vous, j'apprendrai plus vite !

Deveril la considéra pensivement. Décidément, ce petit bout de femme l'étonnerait toujours. Avec le même courage qui l'avait lancée sur la route de l'Ouest, elle était prête à abandonner tout ce qui avait été sa vie. Traditions, héritage, et même sa place dans la société... Et tout cela au nom d'un principe.

— Je crois que je vous ai gravement sous-estimée, mademoiselle, dit-il avec le plus grand sérieux.

Mais un éclair malicieux passa dans son regard bleu. Alors, Vivienne sut qu'elle avait gagné. Rayonnante, elle jeta ses bras autour du cou de Deveril.

— A présent, monsieur, à vous de me dire quels sont vos projets.

Serrés l'un contre l'autre, ils s'installèrent tous deux sur la méridienne.

— Mes projets ? commença Deveril. En premier lieu, je compte vous épouser devant le prêtre ou le pasteur le plus proche, à votre convenance. Puis je resterai avec vous à Juniper Hill le temps de régler vos affaires ce qui, pour changer, nous permettra de dormir ensemble pendant au moins quelques jours d'affilée... Après quoi, je démissionnerai de l'armée et nous partirons pour la Californie. Cela vous plairait-il de vivre dans une belle hacienda, mademoiselle ?

Vivienne soupira et se blottit dans ses bras.

— Oh ! ce sera merveilleux, monsieur.

— Vivienne...

Il se pencha sur elle et lui embrassa le menton, la gorge, le petit creux à la base du cou...

Les coussins de la méridienne étaient si moelleux, si confortables, que les deux amoureux n'entendirent pas la cloche du dîner. Philippe, en parfait gentleman, s'abstint d'envoyer chercher les retardataires.

Lorsqu'ils rentrèrent enfin, la vieille demeure à colonnade était plongée dans l'obscurité. Les étoiles pâlissaient dans le ciel et l'aube pointait déjà à l'horizon.



Epilogue

— Ah ! mademoiselle ! Je veux dire... madame Deveril. J'en suis encore tout étourdi. Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance, répéta le Dr LeVeque pour la quatrième fois.

Planté dans le vestibule de Juniper Hill, le médecin fit un geste ample du bras.

— Cette magnifique demeure va donc devenir notre nouvel hospice! Je crois rêver. Je dois dire, madame, que je ne sais que vous dire !

Deveril jeta à LeVeque un regard poli mais légèrement excédé.

— « Merci » conviendrait à merveille, suggéra-t-il.

Il tendit son chapeau au médecin.

— Et « au revoir », ajouta-t-il. Si vous voulez bien m'excuser de vous presser un peu...

— Mais bien sûr, bien sûr. Mille pardons, monsieur, madame...

Avant que le bon docteur ait pu réaliser ce qui lui arrivait, il avait franchi le seuil, descendu le perron et se retrouvait installé dans son cabriolet.

Lorsque Deveril revint en se frottant les mains, l'air satisfait, Vivienne fit de son mieux pour accueillir son mari avec un regard de reproche. Puis, n'y tenant plus elle éclata de rire.

— Pauvre M. LeVeque! Vous n'avez pas honte de le bousculer ainsi ?

— Le bousculer, moi? protesta Deveril. Voilà près de deux heures qu'il nous assommait en s'échinant à nous « exprimer sa reconnaissance ». Une seconde de plus, et je l'expédiais dans son cabriolet par le fond du pantalon !

Vivienne pouffa. Deveril la prit dans ses bras.

— Un peu de sérieux, madame Deveril. Je vous rappelle qu'une dame convenable n'est pas censée éclater de rire toutes les cinq minutes.

— Vous exagérez, cela faisait au moins dix minutes que je n'avais pas ri ! répliqua Vivienne. Et puis, ajouta-t-elle avec un sourire espiègle, je ne suis pas sûre d'être une dame tout à fait convenable.

— Vous me plaisez parfaitement telle que vous êtes et j'entends bien que vous demeuriez ainsi.

Vivienne passa les bras autour du cou de son mari, jetant un coup d'œil à l'anneau d'émeraude qui scintillait à sa main gauche. C'était donc vrai ! Elle était mariée au seul homme qu'elle aimerait jamais, et ils se trouvaient ensemble à Juniper Hill. Plus pour longtemps, il est vrai !

Deveril avait dû lire dans ses pensées.

— Demain soir, nous serons dans la plus belle suite du meilleur hôtel de La Nouvelle-Orléans, dit-il.

— Et dans deux semaines, nous entamerons notre lune de miel sur les bords du Missouri !

Deveril sourit tendrement à sa jeune épouse.

— Oui. Ce sera terriblement romantique. Ecrasés de chaleur un jour, dans la boue jusqu'aux oreilles le lendemain. Sans compter les moustiques, les serpents à sonnette, les ours et les Indiens.

— Oh ! s'écria Vivienne d'un air consterné. Et moi qui croyais que vous aviez envie de revoir oncle Philippe, Loup Rouge et Naomi, ainsi que Margaret et MacAllister. Si vous préférez que nous allions ailleurs, dites-le-moi !

— Ma chérie, j'irais n'importe où avec vous.

— Cela tombe bien. Moi aussi !

Ils restaient enlacés, savourant leur bonheur. Quelques semaines plus tôt, l'avenir était sombre et brumeux comme la montagne où Deveril avait tiré Vivienne des griffes de Waggoner. Et maintenant une voie nouvelle s'ouvrait devant eux, claire et radieuse.

Que de choses accomplies depuis leur retour ! André disposait de deux nouveaux refuges pour son « chemin de fer souterrain », l'un en Louisiane, l'autre dans les montagnes Rocheuses, et Naomi filait le parfait amour avec son beau mari indien. A Juniper Hill, tout allait changer. La maison à colonnade allait devenir un hospice, avec suffisamment de terre et de bétail pour nourrir les pensionnaires. Le reste de la plantation serait vendu ou divisé en lopins individuels pour les esclaves affranchis. Certains resteraient comme domestiques rémunérés par l'hospice, d'autres s'en iraient vers le nord ou vers l'ouest commencer une autre vie. Quant à Charlotte, elle était déjà partie pour La Nouvelle-Orléans, où elle s'était installée avec sa petite fille...

Vivienne quittait Juniper Hill sans regret : la vieille plantation de son enfance appartenait au passé. A présent, la Californie l'appelait où l'attendait une nouvelle vie !

— Vous êtes bien pensive, murmura Deveril.

Vivienne lui sourit.

— Je pense au bonheur qui nous attend...

Elle regarda son mari, repoussa tendrement une mèche rebelle qui lui retombait sur le front. Un souffle d'air s'engouffra dans le vestibule par la

porte ouverte et, malgré la fraîcheur du soir, Vivienne se sentit transportée, l'espace d'un instant, dans la chaleur moite du Refuge. Elle croyait encore entendre les paroles de Ju-bah : « Et tes vœux les plus chers se réaliseront.. »

Vivienne se serra contre Deveril, savourant la douce chaleur de son mari. Elle n'en doutait plus à présent : la prédiction du vieux sage s'était réalisée.